

OEUVRES

Grisell DE MONSIEUR *Baillie*
1718
DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRES,

Chez JACOB TONSON, Libraire, à *Grais-*
Inn-Gate,

Et se vendent chez les Libraires François, dans
le *Strand*.

M. DCCXI.

OEUVRES

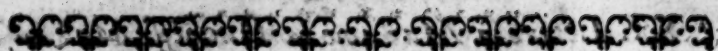
DE MONSIEUR
DE SAINT-GERMAIN

Publiées par les Mémoires de l'Académie
Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée
TOME QUATRIÈME



A LONDRES,
Chez Jacob Tonson, Libraire, à Quai-
des-Augustins, vis-à-vis le Palais-
National, chez les Libraires Anglois, dans

M. DE CAY



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenuës dans ce quatrième Tome.

IV.	I <i>Dyble en Musique.</i>	page 1.
II.	I <i>Dissertation sur le mot de Vaste. A Messieurs de l'Académie Française.</i>	14
III.	<i>Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. J'ai entrepris de vous donner un conseil, &c.</i>	42
IV.	<i>Pour Mademoiselle de Beverweert.</i>	48
V.	<i>Lettre à Mademoiselle de Beverweert. Je me suis assez mal justifié.</i>	56
VI.	<i>Défense de quelques Pièces de Théâtre de M. Corneille.</i>	59
VII.	<i>Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. Si vous trouvez des Extravagances, &c.</i>	70
VIII.	<i>L'Homme sur le Retour : Tircis, le Bel Age nous laisse, &c.</i>	74
IX.	<i>Lettre à M. le Comte de Saint-Albans. J'ai failli à mourir, Mylord, &c.</i>	76
X.	<i>Lettre à M. le Duc de Buckingham. Mr. Burnet est si fort persuadé.</i>	81
XI.	<i>Tome IV.</i>	à 2

TABLE

- XI. *Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, contenant des Réflexions sur l'Esprit de Religion.* 84
- XII. *Portrait de Madame la Duchesse Mazarin.* 89
- XIII. *Epître de M. le Duc de Nevers, à M. l'Abbé Bourdelot.* 94
- XIV. *Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. Je viens de lire avec M. Van Beuning, &c.* 98
- XV. *Epître au Roi.* 104
- XVI. *Lettre à M. le Comte d'Olonne. Je ne sai pas pourquoi vous admirez, &c.* 108
- XVII. *Lettre à Madame la Duchesse Mazarin: Si je venois un jour pénétré de vos Charmes, &c.* 111
- XVIII. *L'Amitié sans Amitié. A M. le Comte de Saint-Albans.* 115
- XIX. *La Prude & la Précieuse.* 128
- XX. *Lettre à Mademoiselle de l'Enclos. Votre Vie, ma tres-chere, a été trop illustre.* 131
- XXI. *Lettre à Mr. Justel. Je suis ravi, Monsieur, de vous voir en Angleterre.* 133
- XXII. *Epître à Madame la Duchesse Mazarin, sur la Bassette.* 146
- XXIII. *Lettre à la même. J'ai toujours eu sur la conscience, &c.* 153
- XXIV.

DES PIÉCES.

XXIV. *Pensées, Sentimens, Maximes.*

<i>Sur la Santé.</i>	161
<i>Sur l'Amour.</i>	162
<i>Sur la Devotion.</i>	163
<i>Sur la Mort.</i>	165

XXV. *Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, le premier jour de l'An.*

XXVI. *A la même. Je ne fai, Madame, si le Titre d'Amitié, &c.*

XXVII. *Sur la Retraite que meditoit Madame la Duchesse Mazarin. Stances.*

XXVIII. *Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. On m'a dit comme une chose assurée, &c.*

XXIX. *A la même. Je me donne l'honneur de vous écrire, Madame, &c.*

XXX. *A la même. Vous ne doutez pas, Madame, que je ne sois, &c.*

XXXI. *A Madame la Duchesse Mazarin ; Vous avez un Merite extrême, &c.*

XXXII. *Observations sur le Goût & le Discernement des François,*

XXXIII. *Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. Il n'y a point de jour, Madame, que vous ne me marquiez, &c.*

XXXIV. *Lettre à Monsieur * * *, qui ne pouvoit souffrir l'Amour du Comte*

à 3 de

TABLE

- de Saint-Albans à son âge. 215
- XXXV.** Sur l'Absence de Madame la Duchesse Mazarin, le Jour de la Naissance de la Reine. 216
- XXXVI.** A Madame la Duchesse Mazarin: Noires Ondes du Styx, &c. 217
- XXXVII.** Lettre à Madame Harvey. Dans ce malheureux Cabinet, &c. 218
- XXXVIII.** Epitre à Madame la Duchesse Mazarin. Après mes Services passez, &c. 221
- XXXIX.** Oraison Funebre de Madame la Duchesse Mazarin. 226
- XL.** A Madame la Duchesse Mazarin; Avec humble reverence, &c. 247
- XLI.** Lettre à Mr. le Comte de Grammont. J'ai appris de Mr. le Maréchal de Crequi, &c. 250
- XLII.** A Madame la Duchesse Mazarin: Duchesse en tous lieux adorable, &c. 254
- XLIII.** Parodie d'une Scene de l'Opera de Roland, sur les Joüeurs & Joüeuses de Bassette de la Banque de Madame Mazarin. 257
- XLIV.** Lettre au jeune Dery. 261
- XLV.** Sur la Retraite de Mr. le Prince de Condé à Chantilly. Stances. 263
- XLVI.** A Madame la Duchesse Mazarin. Nous serions consumez du feu de vos

DES PIÈCES.

- vos regards, &c. 264
- XLVII. Ode à Mr. le Duc de Nevers, sous
le nom de Madame la Duchesse Ma-
zarin. 266
- XLVIII. Réflexions sur la Religion. 270
- XLIX. Que la Devotion est le dernier de
nos Amours. 275
- L. Discours. Que d'ennuis, de chagrins
accompagnent la Vie, &c. 279
- LI. Dialogue entre Mr. de St.-Evremond
& Madame la Duchesse Mazarin.
283
- LII. Sur la Mort de Charles II. Stances.
286
- LIII. Sur les Poèmes des Anciens. 289
- LIV. Du Merveilleux qui se trouve dans
les Poèmes des Anciens. 300
- LV. Lettre à Mr. le Maréchal de Crequi.
Je vous envoie, Monseigneur, la
Lettre. 308
- LVI. Sur le Gouvernement de Jacques II.
Stances. 310
- LVII. Sur le Jour de la Naissance de la
Reine. Stances. 312
- LVIII. Compliment de Madame la Duchesse
Mazarin à la Reine : Les Vertus
sans Appas ont un air trop severe,
&c. 314
- LIX. Eclaircissement sur ce qu'on a dit de
la Musique des Italiens. 315
- L X.

TABLE DES PIECES.

- LX. *A Mademoiselle de l'Enclos. Sonnet.*
Passer quelques heures à lire, &c. 317
- LXI. *Sur les vaines Occupations des Savans*
& des Controversistes. Stances. 318
- LXII. *Sur la Mort de Mr. le Prince & sur*
son Catafalque. Stances. 322
- LXIII. *A Madame la Duchesse Mazarin.*
Horace amoureux de son Bois, &c. 325
- LXIV. *A la même : Quand je songe au res-*
pect que j'eus toujours pour vous,
&c. 326
- LXV. *Dialogue entre Mr. de St.-Evre-*
mond & Morin. 327
- LXVI. *A Mr. Lulli ; A Lulli seul le Monde*
est redevable, &c. 333
- LXVII. *Lettre à Madame la Duchesse Ma-*
zarin : Je suis trop discret pour vous
demander, &c. 335
- LXVIII. *Sur la Verduze qu'on met aux Che-*
minées en Angleterre. 338
- LXIX. *Dialogue sur l'Absence de Madame*
Mazarin, qui étoit partie de Wind-
sor pour aller à Londres avec Mr.
de Bonrepaux. 339





IDYLLE ^{I.}

EN MUSIQUE.

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRCIS.

LISIS.



M O U R , je te rends mes Emplois :
Si j'ai vieilli dans ton service,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de
tes Loix ,
J'en ai mieux senti le supplice,

TIRCIS.

De tous les Dieux revérés autrefois ,
Aucun n'avoit moins d'injustice :
Ils sont éteints ces Dieux que forma le Caprice ;
L'Amour assujettit les Peuples & les Rois.

Tome IV.

A LI.

LISIS.

Qu'il exerce par-tout son tyrannique Empire :
 Qu'aux Champs , à la Ville , à la Cour ,
 On fasse des vœux , on soupire ;
 Que tous , excepté moi , soient sujets à l'Amour ;

TIRCIS.

Pourquoi vous exempter de cette Loi commune ?
 Courez du Monde entier , en aimant , la Fortune ;
 On aime sur la Terre , on aime sur les Eaux ;
 Même Feu dans les Bois fait chanter les Oiseaux ;
 Les Plantes & les Fleurs au Printems animées ,
 Ont l'Appetit secret d'aimer & d'être aimées :
 Quittez , *Lisis* , quittez votre Travers
 Aimez avec tout l'Univers.

LISIS.

Ne croyez pas que cela nous impose ;
 Ne croyez pas que ces Discours
 Rechantez mille fois au sujet des Amours ,
 Gagnent sur nous la moindre chose :
Tircis , n'en soyez point jaloux ,
 L'*Amince* le dit mieux que vous ;
 Mais ce droit naturel d'une commune flâme
 : Ne peut s'étendre sur mon Amé.

TIRCIS.

Ecoutez mes tristes Accens ,
 Et devinez par eux les peines que je sens.
 J'aime une Ingrate , une Cruelle ,
 Autant orgueilleuse que belle.
 Ecoutez mes tristes Accens ,
 Et devinez par eux les peines que je sens.



SCENE

SCENE II.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

Tircis , je veux songer au repos de ma vie,
Et d'écouter vos maux ce n'est pas mon envie.

TIRCIS.

Jusques à la fin de mes jours ;
Lisis , je veux aimer , je veux aimer tousjours.

LISIS.

Non , jusqu'à la fin de tes jours :
Non , non , c'est trop aimer , quand on souffre tous-
jours.

LISIS & DAMON , *Basse & Dessus.*

Non , non , c'est trop aimer , quand on souffre tous-
jours.

TIRCIS.

Je m'engage avec peine ;
Une fois engagé
A la plus inhumaine ,
Plutôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre ;
Ces desirs de mourir ,
Qu'on trouve dans un Livre ,
Où de faux malheureux aiment à discourir ;
Le Bon-sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une passion tendre & pure ,
N'aime pas la noire peinture

OEUVRES DE MR.

De Tourmens inventez , de tous ces feints Trépas ;
 Mais je dirai , *Lisis* , sans art & sans figure ,
 Que je préférerois une Mort assez dure ,
 Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut se plaire aux Objets agréables
 Sans se laisser charmer.

TIRCIS.

Pourquoi se défendre d'aimer
 Les Objets que l'on trouve aimables ?

LISIS.

J'ai passé le tems des Desirs ,
 La Raison fait tous mes Plaisirs.

DAMON.

Les Plaisirs de la Vieillesse
 Ménagez par la Raison ,
 Dans cette froide saison ,
 Pourroient se nommer Tristesse.

LISIS.

La Raison m'ôte le tourment ,
 Où j'étois sensible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un Cœur qui soupire ,
 Goûte au moins les douceurs de celui qui desire.

LISIS.

Qui permet au Cœur les Desirs ,
 Lui défend en vain les Soupirs.

TIRCIS.

Triste Repos , & sombre Nonchalance ,
 Ennuyeuse Inutilité ,

Qu'un

DE S. EVREMOND.

3

Qu'un Paresseux appelle *Liberté*,
Tu n'es pour moi qu'une froide *Indolence*.

LISIS.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

Deux Flutes & deux Violons.

UN DUO.

J'ai passé le tems des Desirs,
La raison fait tous mes Plaisirs.

Les Instrumens.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

Les Voix & les Instrumens.

J'ai passé le tems des Desirs,
La Raison fait tous mes Plaisirs.

SCENE III.

TIRCIS, LISIS.

TIRCIS.

LEs Soupirs & les Larmes
Que l'on donne à des Charmes ;
Honorent le plus jeune , honorent le plus vieux ,
A tout âge , en tout temps , l'Amour est précieux ;

LISIS.

Il n'est pas raisonnable
De donner à l'Amour les Soupirs & les Pleurs ;
Qu'un pauvre misérable
Ne doit qu'à ses Douleurs.

A 3

TIRCIS:

TIRCIS.

Vos plus vives Douleurs en aimant seront vaines ;
Tous vos maux suspendus & la nuit & le jour ,
Heureux sont les Vieillards occupez d'un Amour ,
Qu'il leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines !

LISIS.

Je porte peu d'envie à vos tendres desirs :
Content que la Sageffe
Ait soin de ma Vieillesse ,
Je laisse aux Jeunes-gens à pousser des soupirs.

TIRCIS.

Est-ce que vôtre Amie allarmée
D'aimer & n'être pas aimée ,
Auroit honte de désirer
Ce qu'elle ne peut esperer,

LISIS.

Les Galans de mon âge
Craignent fort le mépris ;
Mais ce n'est pas le pis ,
Ils craignent les Faveurs encore davantage

TIRCIS.

La crainte d'une Faveur
Est un peu trop délicate ,
Donnez , *Lisis* , vôtre cœur ;
Je vous répons d'une Ingrate.

LISIS.

Soit foiblesse ou raison , je vivrai sans Desirs ;
Un Repos innocent fait mes plus doux Plaisirs :
Sans soin , sans peine , & sans envie ,
Coulez , coulez paisible Vie.

DE S. EVREMOND.

7

Les Violons.

LE CHOEUR.

Soit foiblesse ou raison , je vivrai sans Desirs :
Un Repos innocent fait mes plus doux Plaisirs :
Sans soin , sans peine , & sans envie ,
Coulez , Coulez paisible Vie.

Les Violons seuls.

Sans soin , sans peine , & sans envie ,
Coulez , coulez , paisible Vie.

Les Flutes seules.

Sans soin , sans peine , & sans envie ;
Coulez , coulez paisible Vie.

SCENE IV.

TIRCIS, LISIS, DAMON.

TIRCIS.

N^{otre} Ame nous doit faire aimer ,
'Autant de tems qu'elle peut animer,
Desirs & craintes ,
Tendres atteintes ,
Heureux tourment.
Que l'on souffre en aimant ,
Quel Bien est comparable aux douceurs de vos plain-
Pour un Amant ! (ces

Deux Flutes & deux Violons.

LISIS.

Quel Bien trouvez-vous à craindre ,
Et quelle douceur à vous plaindre ?

A 4

TIRCIS.

OEUVRES DE MR.

TIRCIS.

Triste Entretien de mes ennuis,
 Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Les Flutes.

UN DUO.

Triste Entretien de mes ennuis:
 Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Deux Flutes & deux Violons.

LISIS.

Hortence toute aimable en ses moindres discours
 Avec ceux qui peuvent lui plaire,
 Usurpe des Vieillards le chagrin ordinaire,
 Pour les gronder toujours.

TIRCIS.

Non, ce n'est pas qu'on les gronde;
 Mais l'injuste Autorité
 Qu'ils prennent sur tout le monde,
 Attire un châtiment assez bien mérité.

Non, non, ce n'est pas qu'on les gronde:
 On punit seulement l'injuste Autorité.

LISIS.

Tel Vieillard est honteux de se voir trop docile;
 En public, en secret, on le trouve, dit-on,
 Moqueur malicieux, ou discret imbécile,
 Qui ne veut jamais dire *non*,
 Par une honnêteté plus fade que civile.

S'il louë, il gâte la maison:

Moins délicat que difficile,

Il condamne souvent avec peu de raison.

Voilà, voilà, *Tircis*, l'état doux & tranquile,
 D'un Vieillard que l'Amour tiendrait en sa prison.

TIRCIS.

DE S. EVREMOND.

T I R C I S.

La Raïson en amour a trop de secheresse.
Espérez tout de la Tendresse.

L I S I S.

La Tendresse en cheveux gris
Ne produit que du mépris.

T I R C I S.

Le moins favorisé dans l'amoureux Empire,
Se plaît au mal dont il soupire.

L I S I S & D A M O N *qui fait la Basse.*

Beau moyen pour se rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on est amoureux !

Les Violons.

Beau moyen pour se rendre heureux ;
De n'être point aimé, quand on est amoureux !

L I S I S *avec les Violons.*

L'amour ne veut de nous que nos jeunes années ;
N'approchez pas, Infirmitez :
Le Culte de ce Dieu, vieilles Infortunées ;
Ne souffre point vos saletez.

T I R C I S.

Un Cœur fidele qui se donne,
Dérobe la Vieillesse au jour ;
Aux yeux d'une belle personne ;
C'est cacher ses défauts que montrer son Amour.

L I S I S.

On rencontre peu de Belles
Coupables de cette erreur ;
Mais je les aime cruelles ;
Partisan de la Rigueur

Je

Je suis contre moi pour elles.
 Dans leur juste mépris pour Vieillesse & Laideté ;

TIRCIS.

Je ne trouve qu'inhumaines ;
 Et quand j'en perdrois le jour,
 Je suivrai toujours l'Amour,
 J'aimerai toujours ses peines.

LISIS.

Dût mon Age caduc avoir un plus long cours,
 Tout le tems de ma vie
 Sans desir, sans envie,
 J'admirerai toujours.

TIRCIS.

Qui peut exprimer, quand on aime ;
 Cette douce langueur que l'on sent en soi-même ?

LISIS.

Tircis, tous ces beaux mouvemens
 A les bien expliquer, sont de secrets tourmens.

TIRCIS.

Le Ciel en nous formant inspira dans notre Ame
 Un principe caché de l'amoureuse âme.

LISIS.

Le Ciel en nous formant inspira dans nos Cœurs
 Le principe caché de nos plus grands malheurs ;
 Il inspira l'Amour cette source féconde
 De tous les maux du Monde.

TIRCIS.

Si j'osois élever mes Vers,
 Je dirois que l'Amour entretient l'Univers :
 C'est lui dont la chaleur anime votre Veine,
 Qui bien-faisant à tous, se rit de votre haine.....
 Mais

DE S. EVREMOND.

Mais que des Concerts charmans
De nos Voix les plus belles,
Avec les Instrumens
Appaisent nos querelles.

LE CHOEUR.

Pour finir tous ces beaux discours ;
Chantons , chantons , qu'il faut aimer toujours :
Chantons , chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer ,
Chantons qu'il faut aimer toujours.

Les Violons & les Hautbois.

LISIS.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans soupiner ;
Qu'il nous faut admirer toujours.

TIRCIS.

Depuis que je sers ma Cruelle ;
Je fus toujours discret , je fus toujours fidelle.

LISIS.

C'est un merite fort leger ;
Que d'être fidele Berger.

TIRCIS.

Je souffre : mais le goût d'une tendre souffrance
Aux Amans délicats tient lieu de Joissance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuses Allarmes ,
Vos Soupirs & vos Larmes ;
Pour moi je veux goûter les douceurs de la Paix.

TIRCIS.

O ! bien-heureuses chaînes ,
Qui changez en plaisirs les douceurs & les peines !

Un

Un Duo.

Que durent à jamais
 Vos heureuses Allarmes ,
 Vos Soupirs & vos Larmes ;
 Et que le vieux *Lisis* aille goûter sa Paix ;

D A M O N.

Si nôtre bon *Lisis* revoit les mêmes Charmes ,
 Nous aurons fait pour lui d'inutiles souhaits.

L I S I S.

Un puissant intérêt me presse
 De retourner à des Charmes si doux :
 Qu'avez-vous fait , vaine ombre de Sagesse ,
 Fausse Raison , hélas ! que faisiez-vous ?

T I R C I S.

Depuis le tems que je soupire
 Sujet de l'amoureux Empire ,
 Ma Raison sur mon Cœur n'a jamais rien tenté
 En faveur de ma Liberté.

D A M O N.

Lisis , ton Ame est souvent revoltée ;
 Mais la seditieuse aussi-tôt dégoûtée
 De sa Rebellion à celle que tu fers ,
 Dans un état soumis vient reprendre ses fers ;

L I S I S.

A mon grand intérêt ma flâme est asservie :
 Du feu de ses beaux Yeux , je reçois les esprits
 Qui conservent ma vie.
 Heureux , heureux l'Amour dont la Vie est le prix !

T I R C I S.

Heureuse , heureuse est la Vie
 Dont l'Amour fait tout l'emploi ;
 Je haïrois le jour , si je n'avois l'envie
 De montrer en vivant ma Constance & ma Foi.

L I S I S.

LISIS.

Jamais Rigueur ne m'a coûté de larmes ;
Jamais soupçon n'a mon Cœur allarmé :
Je cherche moins les Faveurs que les Charmes ,
Aimant pour vivre & non pour être aimé.

TIRCIS.

Aimons , c'est l'Amour qu'il faut suivre ,
Donnons tout à la Passion :
Qu'aimer mieux d'un Amant fasse l'ambition.

LISIS.

Que celle d'un Vieillard soit purement de vivre :
La Vie est le dernier plaisir
Où doit aspirer son desir.

TIRCIS.

Beaux Yeux que tout le monde adore ?

LISIS.

Beaux Yeux par qui je vis encore !

A deux.

Peut-on rien trouver de si doux ,
Que de tenir toujours à vous ?

DAMON.

Aimez , aimez , c'est l'Amour qu'il faut suivre ;
Laissez-vous tous deux enflâmer :
Que *Tircis* vive pour aimer.
Et que *Lisis* aime pour vivre.

LE CHOEUR.

Aimez , aimez , c'est l'Amour qu'il faut suivre ;
Laissez-vous tous deux enflâmer :
Que *Tircis* vive pour aimer ,
Et que *Lisis* aime pour vivre,

II. DISSERTATION
SUR LE MOT
DE VASTE
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
FRANÇOISE.

APRE'S m'être condamné moi-même sur le mot de VASTE, je me persuadois qu'on devoit être content de ma Rétractation: mais puis que Messieurs de l'ACADEMIE ont jugé à propos que leur Censure fut ajoutée à la mienne, je declare que mon des-aveu n'étoit pas sincere; c'étoit un pur effet de docilité, & un assujettissement volontaire de mes Sentimens à ceux de Madame *Mazarin*. Aujourd'hui je reprends contre eux la Raison que j'avois quittée pour elle, & que tout Honnête-homme feroit vanité d'avoir perdue.

On peut disputer à Messieurs de l'ACADEMIE le droit de regler nôtre Langue
comme

comme il leur plaît. Il ne dépend pas des Auteurs d'abolir de vieux Termes par dégoût, & d'en introduire de nouveaux par fantaisie : tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les rendre maîtres de l'Usage, lors que l'Usage n'est pas contraire au Jugement & à la Raison. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné les Langues, il y en a eu qui les ont corrompues ; & il faut revenir au Bon-sens pour en juger. Jamais *Rome* n'a eu de si beaux Esprits que sur la fin de la République : la raison en étoit qu'il y avoit encore assez de Liberté parmi les *Romains* pour donner de la force aux Esprits, & assez de Luxe pour leur donner de la Politesse & de l'Agrément. En ce tems où la beauté de la Langue étoit à son plus haut point ; ce tems où il y avoit à *Rome* de si grands Génies, *Cesar*, *Saluste*, *Cicéron*, *Hortensius*, *Brutus*, *Asinius Pollio*, *Curion*, *Catulle*, *Atticus*, & beaucoup d'autres qu'il seroit inutile de nommer ; en ce tems il étoit juste de se soumettre à leur Sentiment, & de recevoir avec docilité leurs Décisions : mais lors que la Langue est venue à se corrompre sous les Empereurs ; lors que l'on préféroit *Lucain* à *Virgile*, & *Senèque* à *Cicéron*, étoit-on obligé d'assujettir la liberté de son jugement à l'autorité de ceux qui faisoient les beaux-Esprits ? Et *Petrone* n'est-il pas loué par

tous

tous les gens de bon goût, d'en avoir eu assez pour tourner en ridicule l'Eloquence de son tems ; pour avoir connu le faux jugement de son siècle, pour avoir donné à *Virgile* & à *Horace* toutes les loüanges qui leur étoient dûës ? *Homerus testis & Lyrici, Romanusque Virgilius, & Horatii curiosa felicitas.*

Venons des *Latins* aux *François*. Quand *Nerveze* (1) faisoit admirer sa fausse Eloquence, la Cour n'auroit-elle pas eu obligation à quelque bon Esprit, qui l'eût détrompée ? Quand on a vu *Coëffeteau* charmer tout le monde par ses Métaphores, & que les *maîtresses voiles de son Eloquence* (2) passaient pour une merveille : quand la Langue fleurie de *Cobon* (3), qui n'avoit ni force ni solidité, plaisoit à tous les faux polis, aux faux délicats : quand l'Affectation de *Balzac* qui ruinoit la beauté naturelle des Pensées, passoit pour un Stile majestueux & magnifique ; n'auroit-on pas rendu un grand service au Public, de s'opposer à l'autorité que ces Messieurs se donnoient, & d'empêcher

(1) *Nerveze a publié un Volume d'ÉPIGRAMES MORALES toutes pleines de Phœbus & de Galimatias.*

(2) Expression de Coëffeteau.

(3) Célèbre Prédicateur, & ensuite Evêque de Nîmes.

cher le mauvais goût que chacun d'eux a établi différemment dans son tems ?

J'avouë qu'on n'a pas le même droit contre Messieurs de l'ACADEMIE. *Vangelas*, *Ablancourt*, *Patru*, ont mis nôtre Langue dans sa perfection ; & je ne doute point que ceux qui écrivent aujourd'hui ne la maintiennent dans l'état où ils l'ont mise. Mais si quelque jour une fausse idée de Politesse rendoit le Discours foible & languissant ; si pour aimer trop à faire des Contes, & à écrire des Nouvelles, on s'étudioit à une Facilité affectée, qui ne peut être autre chose qu'un faux Naturel ; si un trop grand attachement à la Pureté produisoit enfin de la Secheresse ; si pour suivre toujours l'ordre de la Pensée, on ôtoit à nôtre Langue le beau tour qu'elle peut avoir, & que la dépouillant de tout ornement, on la rendît barbare, pensant la rendre naturelle ; alors ne seroit-il pas juste de s'opposer à des Corrupteurs, qui ruineroient le bon & le véritable Stile, pour en former un nouveau aussi peu propre à exprimer les Sentimens forts, que les Pensées délicates ?

Qu'ai-je affaire de rappeler le passé, ou de prévoir l'avenir ? Je reconnois la Jurisdiction de l'ACADEMIE : qu'elle décide si VASTÉ est en usage, ou s'il n'y est pas ; je me rendrai à son Jugement : mais pour con-

noître la force & la propriété du Terme ; pour ſçavoir ſi c'eſt un blâme ou une loüange , elle me permettra de m'en rapporter à la Raiſon. Ce petit Diſcours fera voir ſi je l'ai eüe.

J'avois ſoutenu qu'ESPRIT VASTE ſe prend en bonne ou en mauvaiſe part , ſelon les choſes qui ſ'y trouvent ; qu'un ESPRIT VASTE , *merveilleux , penetrant* , marquoit une capacité admirable , & qu'au contraire un ESPRIT VASTE & *démefuré* , étoit un Eſprit qui ſe perdoit en des penſées vagues , en de belles mais vaines idées , en des deſſeins trop grands , & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réuſſir. Mon Opinion me paroifſoit aſſez moderée. Il me prend envie de nier que VASTE puiſſe jamais être une loüange , & que rien ſoit capable de rectifier cette qualité. Le Grand eſt une perfection dans les Eſprits : le *Vaſte* toujours un vice. L'Etendue juſte & réglée , fait le Grand : la Grandeur démeſurée fait le *Vaſte*. *VASTITAS* , *Grandeur exceſſive*. Le *Vaſte* & l'Affreux ont bien du rapport : les choſes *vaſtes* ne conviennent point avec celles qui font ſur nous une impreſſion agréable. *VASTA SOLITUDO* , n'eſt pas de ces Solitudes qui donnent un repos délicieux , qui enchantent les maux des Miſérables : c'eſt une Solitude ſauvage , où nous
nous

nous étonnons d'être seuls , où nous regrettons la perte de la Compagnie , où le souvenir des Plaisirs perdus nous afflige , où le sentiment des maux presens nous tourmente. Une *Maison vaste* a quelque chose d'affreux à la vûë : des *Appartemens vastes* n'ont jamais donné envie à personne d'y loger : des *Jardins vastes* ne sçauroient avoir ni l'agrément qui vient de l'Art , ni les graces que peut donner la Nature : de *vastes Forêts* nous effrayent ; la vûë se perd à regarder de *vastes Campagnes*. Les Rivieres d'une juste grandeur nous font voir des bords agréables , & nous inspirent insensiblement la douceur de leur cours paisible : les Fleuves trop larges , les Débordemens , les Inondations nous déplaisent par leurs agitations : nos yeux ne sçauroient souffrir leur *vaste étendue*. Les Pays sauvages qui n'ont pas encore reçu de culture , les Pays ruinés par la désolation de la Guerre , les Terres desertes & abandonnées ont quelque chose de *vaste* , qui fait naître en nous comme un secret sentiment d'horreur. *VASTUS*, *quasi vastatus* : *VASTE* est à peu près la même chose que *gâté*, *ruiné*. Passons des Solitudes , des Forêts , des Campagnes , des Rivieres , aux Animaux & aux Hommes.

Les Baleines , les Elephans se nomment *VASTÆ* & *immanes Bellue*. Ce que les

Poëtes ont feint de plus monstrueux , les Cyclopes , les Géans sont nommés *Vastes*.

VASTOS que ab rupe Cyclopas
Prospicio.

VASTA se mole moventem
Pastorem Polyphemum (1)

Parmi les Hommes , ceux qui excedoient nôtre stature ordinaire ; ceux que la grosseur ou la grandeur distinguoit des autres , étoient nommez chez les Latins , *VASTA Corpora*.

VASTUS a passé jusqu'aux Coutumes & aux Manieres. *Caton* , qui avoit d'ailleurs tant de bonnes qualitez , étoit un homme *VASTIS Moribus* , à ce que disoient les *Romains*. Il n'y avoit aucune élégance en ses Discours , aucune grace , ni en sa Personne , ni en ses Actions : il avoit un Air rustique & sauvage en toutes choses. Les *Allemands* aujourd'hui civilisés & polis en beaucoup de lieux , vouloient autrefois que ce qui étoit chez eux & autour d'eux , eût quelque chose de *vaste*. Leur Habitation, leur Train, leur Suite, leur Equipage, leurs Assemblées, leurs Festins, *VASTUM aliquid redolebant* ; c'est-à-dire, qu'ils se plaisoient à une Grandeur démesurée , où il n'y avoit ni politesse ni ornement. J'ai remarqué que le mot
de

[1] Virg. *Æneid. Lib. III,*

de *VASTE* a quatre ou cinq significations dans *Cicéron*, toutes en mauvaise part : *VASTA Solitudo* (1), *VASTUS & agrestis* (2), *VASTA & immanis Bellua* (3), *VASTAM & hiantem Orationem* (4). La signification la plus ordinaire de *VASTUS*, c'est trop spacieux, trop étendu, trop grand, démesuré.

On me dira peut-être que *VASTE* ne signifie pas en François, ce que *VASTUS* peut signifier en Latin, dans tous les Sens qu'on lui a donnés. Je l'avouë. Mais pourquoi ne conservera-t-il pas sa signification la plus naturelle, comme *DOULEUR*, *VO-LUPTE*, *LIBERTE*, *FAVEUR*, *HON-NEUR*, *AFFLICTION*, *CONSOLA-TION*, & mille Mots de cette nature-là, conservent la leur ? Encore y a-t-il une raison pour *VASTE*, qui ne se trouve point pour les autres ; c'est qu'il n'y a jamais eu de Terme François qui exprimât véritablement ce que le *VASTUS* des Latins sçavoit exprimer ; & nous ne l'avons pas rendu François pour augmenter un nombre de Mots qui signifient la même chose ; c'est pour donner

(1) *Cic. in Somn. Scip.*
§. 6.

(2) *De Oratore, Lib. I.*
§. 25.

(3) *De Divin. Lib. I.*
§. 24.

(4) *Rhetor. ad Herenn.*
Lib. IV. §. 12.

à nôtre Langue ce qui lui manquoit , ce qui la rendoit défectueuse. Nous pensons plus fortement que nous ne nous exprimons : il y a toujours une partie de nôtre pensée qui nous demeure : nous ne la communiquons presque jamais pleinement ; & c'est par l'Esprit de penetration , plus que par l'intelligence des Paroles , que nous entrons tout-à-fait dans la conception des Auteurs. Cependant , comme si nous appréhendions de bien entendre ce que pensent les autres , ou de faire comprendre ce que nous pensons nous-mêmes , nous affoiblissions les Termes qui auroient la force de l'exprimer. Mais en dépit que nous en ayons , VASTE conservera en François la veritable signification qu'il a en Latin. On dit *trop vaste* , comme on dit *trop insolent*, *trop extravagant*, *trop avare* ; & c'est l'excès d'une méchante qualité : on ne dit point *assez vaste* , parce qu'ASSEZ marque une situation , une consistance , une mesure juste & raisonnable ; & du moment qu'une chose est *vaste* , il y a de l'excès , il y a du trop ; *assez* ne sçauroit jamais lui convenir. Venons examiner particulièrement l'ESPRIT VASTE , puis que c'est le sujet de la Question.

Ce que nous appellons l'ESPRIT se distingue en trois Facultez , le Jugement , la Memoire , l'Imagination. Un Jugement peut être

être loüé d'être *solide*, d'être *profond*, d'être *délicat* à discerner, *juste* à définir ; mais, à mon avis, jamais homme de bon sens ne lui donnera la qualité de *vaste*. On dit qu'une *Memoire* est *heureuse*, qu'elle est *fidele*, qu'elle est propre à recevoir & à garder les especes : mais il n'est pas venu à ma connoissance qu'on l'ait nommée *vaste*, qu'une fois⁽¹⁾ à mon avis, mal-à-propos. *Vaste* se peut appliquer à une *Imagination* qui s'égare, qui se perd, qui se forme des visions & des chimeres.

Je n'ignore pas qu'on a prétendu loüer *Aristote*, en lui attribuant un *Genie vaste*, on a crû que cette même qualité de *vaste* étoit une grande louange pour *Homere*. On dit qu'*Alexandre*, que *Pyrrhus*, que *Catiline*, que *Cesar*, que *Charles-Quint*, que le Cardinal de *Richelieu* ont eu l'ESPRIT VASTE : mais si on prend la peine de bien examiner tout ce qu'ils ont fait, on trouvera que les beaux Ouvrages, que les belles Actions doivent s'attribuer aux autres Qualitez de leur Esprit, & que les erreurs & les fautes doivent être imputées à ce qu'ils ont eu de *vaste*. Ils ont eu ce *Vaste* ; je l'avouë : mais ç'a été leur vice, & un vice qui ne leur est pardonnable qu'en considération de leurs vertus.

(1) Patru.

vertus. C'est une erreur de nôtre jugement ; de faire leur merite d'une chose qui ne peut être excusée que par indulgence : s'ils n'étoient presque toujours grands , on ne leur permettroit pas d'être quelquefois *vastes*. Venons à l'examen de leurs Ouvrages & de leurs Actions , donnons à chaque Qualité les effets qui veritablement lui appartiennent , commençons par les Ouvrages d'*Aristote*.

Sa POETIQUE en est un des plus achevez ; mais à quoi sont dus tant de Préceptes judicieux , tant d'Observations justes , qu'à la netteté de son Jugement : on ne dira pas que c'est à son *Esprit vaste*. Dans sa POLITIQUE , qui régleroit encore aujourd'hui les Législateurs , c'est comme sage , comme prudent , comme habile , qu'il règle les diverses Constitutions des Etats : ce ne fut jamais comme *vaste*. Personne n'est jamais entré si avant que lui dans le Cœur de l'Homme , comme on le peut voir dans sa MORALE , & dans sa RHETORIQUE , au Chapitre des *Passions* ; mais c'est comme pénétrant qu'il y est entré , comme un Philosophe qui sçavoit faire de profondes Réflexions , qui avoit fort étudié ses propres mouvemens , & fort observé ceux des autres. Ne fondez pas le merite du *Vaste* là-dessus ; il n'y eut jamais aucune part. *Aristote* avoit proprement l'*Esprit*
vaste

vaste dans la *Physique*, & c'est de-là que sont venuës toutes ses erreurs ; par-là il s'est perdu dans les Principes, dans la *Matiere premiere*, dans les Cieux, dans les Astres, & dans le reste de ses fausses Opinions.

Pour *Homere*, il est merveilleux tant qu'il est purement humain, juste dans les Caractères, naturel dans les Passions, admirable à bien connoître, & à bien exprimer ce qui dépend de nôtre Nature. Quand son *Esprit vaste* s'est étendu sur celle des Dieux, il en a parlé si extravagamment, que *Platon* l'a chassé de sa République comme un fou.

Senèque a eu tort de traiter *Alexandre* d'un téméraire, qui devoit sa grandeur à sa fortune : *Plutarque* me paroît avoir raison, lors qu'il attribué ses conquêtes à sa vertu plus qu'à son bonheur. En effet, considerez *Alexandre* à son avènement à la Couronne, vous trouverez qu'il n'a pas eu moins de conduite que de courage pour s'établir dans les Etats de son Pere. Le mépris que l'on faisoit de la jeunesse du Prince, porta ses Sujets à remuer, & ses Voisins à entreprendre ; il punît des séditeux, & assujettit des inquiets. Toutes choses étant pacifiées, il prit des mesures pour se faire élire Général des Grecs contre les Perses, & ces mesures furent si bien prises, qu'on n'en eût pas attendu de plus justes du Politique le plus

consommé. Il fut élu, il entreprit cette guerre; il fit faire mille fautes aux Lieutenans de *Darius*, & à *Darius* lui-même, sans en faire aucune. Si la grandeur de son courage ne l'avoit fait passer pour téméraire par les perils où il s'exposoit, sa conduite nous auroit laissée l'idée d'un Prince prudent, d'un Prince sage. Je vous le dépeins grand & habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez *vaste*; & c'est à ce *Vaste* qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal à-propos. Un desir de gloire que rien ne bornoit, lui fit faire une guerre extravagante contre les *Scythes*: une vanité démesurée lui persuada qu'il étoit fils de *Jupiter*: le *Vaste* s'étendit jusqu'à sa douleur, lors que sa douleur le porta à sacrifier des Nations entières aux Mânes d'*Ephesion*. Après qu'il eut conquis le grand Empire de *Darius*, il pouvoit se contenter du Monde que nous connoissons; mais son *Esprit* vaste forma le dessein de la Conquête d'un autre: comme *vaste*, il entreprit son Expédition des *Indes*, où l'Armée le voulut abandonner, où sa Flotte faillit à se perdre; d'où il revint à *Babilone* triste, confus, incertain, se défiant des Dieux & des Hommes. Beaux effets de l'*Esprit* vaste d'*Alexandre*!

Peu de Princes ont eu l'*Esprit* si vaste que *Pyrrhus*: sa Conversation avec *Cinéas*
cette

cette Conversation qui n'est ignorée de personne , le témoigne assez. Sa valeur , son expérience à la Guerre lui faisoient gagner des combats : son *Esprit vaste* qui embrassoit toutes choses , ne lui permit pas de venir à bout d'aucune ; c'étoit entreprise sur entreprise , guerre sur guerre : nul fruit de la guerre. Vainqueur en *Italie* , vainqueur en *Sicile* , en *Macedoine* , vainqueur par tout , nulle part bien établi ; sa fantaisie prévalant sur sa raison par de nouveaux desseins chimériques , qui l'empêchoient de tirer aucun avantage des bons succès.

On parle de *Catilina* comme d'un homme détestable ; on eût dit la même chose de *César* , s'il avoit été aussi malheureux dans son entreprise que *Catilina* le fut dans la sienne. Il est certain que *Catilina* avoit d'aussi grandes Qualitez que nul autre des *Romains* : la naissance , la bonne mine , le courage , la force du corps , la vigueur de l'esprit : *Nobili genere natus , magnâ vi & animi & corporis , &c.* Il fut Lieutenant de *Sylla* comme *Pompée* ; d'une Maison beaucoup plus illustre que ce dernier , mais de moindre autorité dans le Parti. Après la mort de *Sylla* , il aspira aux Emplois que l'autre sçut obtenir ; & si rien n'étoit trop grand pour le crédit de *Pompée* , rien n'étoit assez élevé pour l'ambition de *Catilina*. L'impos-

sible ne lui paroïssoit qu'extraordinaire ; l'extraordinaire lui sembloit commun & facile : *VASTUS Animus, immoderata, incredibilia, nimis alta cupiebat.*

Et par-là vous voyez le rapport qu'il y a d'un *Esprit vaste* aux choses démesurées. Les Gens de bien condamnent son crime, les Politiques blâment son entreprise, comme mal conçüe ; car tous ceux qui ont voulu opprimer la République, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du Peuple, ou l'appui des Legions. *Catilina* n'avoit ni l'un ni l'autre de ces secours : son industrie & son courage lui tinrent lieu de toutes choses dans une affaire si grande & si difficile. Il se fit lui-même une Armée de Soldats ramassés, qui n'avoient presque ni armes, ni subsistance ; & ces Troupes combattirent avec autant d'opiniâtreté, que jamais Troupes ayent combatu. Chaque Soldat avoit l'audace de *Catilina* dans le combat, *Catilina* la capacité d'un grand Capitaine, la hardiesse du Soldat le plus resolu & le plus brave. Jamais homme ne mourut avec une fierté si noble. Il est difficile au plus Homme de bien qui lira cette Bataille, d'être fort pour la République contre lui : impossible de ne pas oublier son crime pour plaindre son malheur. Il eût pû acquérir sûrement une grande autorité selon les Loix :

cet

cet Ambitieux si *vaste* dans ses projets , aspira toujours à la Puissance , & se porta à la fin à cette Conspiration funeste qui le perdit.

Qui fut plus grand , plus habile que *César* ? quelle adresse , quelle industrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de *Suisses* , qui cherchoient à s'établir dans les *Gaules* ? Il eut besoin d'autant de prudence que de valeur pour défaire & chasser loin de lui les *Allemands* : il eut une dextérité admirable à ménager les *Gaulois* , se prévalant de leurs jalousies particulières pour les assujettir les uns par les autres. Quelque chose de *vaste* qui se mêloit dans son esprit avec ses belles Qualitez , lui fit abandonner ses mesures ordinaires pour entreprendre l'Expédition d'*Angleterre*. Expédition chimérique , vaine pour sa réputation , & tout-à-fait inutile pour ses intérêts. Que de machines n'a-t-il pas employées pour lever les obstacles qui s'opposoient au dessein de sa Domination ? Il ruina le crédit de tous les Gens de bien qui pouvoient soutenir la République : il fit bannir *Cicéron* par *Clodius* qui venoit de coucher avec sa femme : il donna tant de dégoût à *Catulus* & à *Lucullus* , qu'ils abandonnèrent les Affaires : il rendit la Probité de *Caton* odieuse , & la Grandeur de *Pompée*.

C 3 suspecte :

suspecte : il souleva le Peuple contre ceux qui protegoient la Liberté. Voilà ce qu'a fait *César* contre les Défenseurs de l'Etat ; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aiderent à le renverser. Son inclination pour les Factieux se découvrit à la Conjuraton de *Catilina* ; il fut des amis de *Catilina* , & complice secret de son crime : il rechercha l'amitié de *Clodius* , homme violent & téméraire : il se lia avec *Crassus* , plus riche que bon Citoyen : il se servit de *Pompée* pour acquérir du crédit. Dès qu'on songea à donner des bornes à son autorité , & à prévenir l'établissement de sa Puissance , il n'oublia rien pour ruiner *Pompée*. Il mit *Antoine* dans ses interêts ; il gagna *Curion* & *Dolabella* : il s'attacha *Hirtius* , *Oppius* , *Balbus* , & tout autant qu'il put de gens inquiets , audacieux , entreprenans , capables de travailler sous lui à la ruine de la République. Des mesures si fines , si artificieuses ; des moyens si cachés & si délicats , une conduite si étudiée en toutes choses ; tant de dissimulation , tant de secret , ne peuvent s'attribuer à un *Esprit vaste* ; ses fautes , ses malheurs , sa ruine , sa mort ne doivent s'imputer qu'à cet *Esprit*. Ce fut cet *Esprit* qui l'empêcha d'assujettir *Rome* , comme il le pouvoit , ou de la gouverner comme il l'eût dû. C'est ce qui lui donna fantaisie de
faire

faire la guerre aux *Parthes*, quand il falloit s'assurer mieux des *Romains*. Dans un Etat incertain, où les *Romains* n'étoient ni Citoyens, ni Sujets, où *César* n'étoit ni Magistrat, ni Tyran, où il violoit toutes les Loix de la République, & ne sçavoit pas établir les fiennes; confus, égaré, dissipé dans les vastes Idées de sa Grandeur, ne sçachant régler ni ses pensées, ni ses affaires, il offensoit le Sénat, & se fioit à des Sénateurs; il s'abandonnoit à des infidèles, à des ingrats, qui préférant la Liberté à toutes les Vertus, aimèrent mieux assassiner un Ami & un Bienfacteur, que d'avoir un Maître. Louëz, Messieurs, louëz l'*Esprit vaste*, il a coûté à *César* l'Empire & la vie.

Bautru, qui étoit un assez bon Juge du mérite des Grands-Hommes, avoit coutume de préférer *Charles-Quint* à tout ce qu'il y avoit eu de plus grand dans l'*Europe*, depuis les *Romains*. Je ne veux pas décider, mais je pourrois croire que son Esprit, son Courage, son Activité, sa Vigueur, sa Magnanimité, sa Constance, l'ont rendu plus estimable qu'aucun Prince de son tems. Lors qu'il prit le Gouvernement de ses Etats, il trouva l'*Espagne* révoltée contre le Cardinal *Ximenès*, qui en avoit la Régence. L'humour austère, & les manieres dures de ce Cardinal étoient insupportables aux *Espagnols*:

gnols : Charles fut obligé de venir en *Espagne* , & les Affaires étant passées des mains de *Ximenès* dans les siennes , tous les Grands se remirent dans leur devoir , & toutes les Villes rentrèrent bien-tôt dans l'obéissance. *Charles-Quint* fut plus habile ou plus heureux que *François I.* dans leur concurrence pour l'Empire : *François* se trouvoit plus riche & plus puissant ; *Charles* l'emporta par sa fortune , ou par la superiorité de son génie. Le gain de la Bataille de *Pavie* , & la prise de *Rome* , laisserent prisonniers entre ses mains un Roi de *France* & un Pape : Triomphe qui a passé tous ceux des *Romains*. La grande Ligue de *Smalcalde* fut ruinée par sa conduite & par sa valeur. Il changea toute la face des affaires d'*Allemagne* : transféra l'Electorat de *Saxe* d'une branche à une autre , de *Frederic* vaincu & dépouillé , à *Maurice* , qui avoit suivi le parti du Victorieux. La Religion même fut soumise à la Victoire , & elle reçut de la volonté de l'Empereur le fameux INTERIM (1) dont on parlera toujours. Mais cet *Esprit* vaste embrassa trop

(1) C'étoit une espece de Reglement que Charles-Quint fit en 1548 sur les Articles de Foi qu'il vouloit qu'on crût	généralement en Allemagne, EN ATTENDANT qu'un Concile en eût décidé.
---	---

trop de choses pour en régler aucune : il ne fit pas réflexion, qu'il pouvoit plus par autrui que par lui-même ; & dans le tems qu'il croyoit avoir assujetti *Rome* & l'Empire, *Maurice* tournant contre lui les Armées qu'il sembloit commander pour son service, faillit à le surprendre à *Inspruck*, l'obligea de se sauver en chemise, & de se retirer en toute diligence à *Villach*. Il est certain que *Charles-Quint* avoit de grandes Qualités, & qu'il a fait de tres-grandes choses ; mais cet *Esprit vaste* dont on le loue, lui a fait faire beaucoup de fautes, & lui a causé bien des malheurs. C'est à cet *Esprit* que sont dûs de funestes Entreprises en *Afrique* ; c'est à lui que sont dus divers desseins aussi mal conçus que mal suivis ; à lui que sont dus ces Voyages de Nations en Nations, où il entroit moins d'interêt que de fantaisie. C'est cet *Esprit vaste* qui l'a fait nommer *Chevalier Errant* par les *Espagnols*, & qui a donné le prétexte aux mal-affectonnés, de l'estimer plus grand Voyageur que grand Conquérant. Admirez, Messieurs, admirez la Vertu de cet *Esprit vaste*. Il tourne les Heros en Chevaliers Errants, & donne aux Vertus héroïques l'air des Aventures fabuleuses

Je pourrois faire voir que cet *Esprit vaste* fut cause de toutes les disgraces du dernier

Duc

Duc de *Bourgogne*, aussi-bien que de celles de *Charles Emanuel* Duc de *Savoie* : mais j'ai impatience de venir au Cardinal de *Richelieu*, pour démêler en sa personne les differens effets du Grand & du *Vaste*.

On peut dire dū Cardinal de *Richelieu*, que c'étoit un fort grand Génie ; & comme Grand, il apporta des avantages extraordinaires à nôtre Etat : mais comme *Vaste* (ce qu'il étoit quelquefois) il nous a mené bien près de nôtre ruine. Entrant dans le Ministère il trouva que la *France* étoit gouvernée par l'Esprit de *Rome* & par celui de *Madrid*. Nos Ministres recevoient toutes les impressions que Monsieur de *Marquemont* (1) leur donnoit : le Pape inspiroit toutes choses à cet Ambassadeur ; les *Espagnols* toutes choses au Pape. Le Roi jaloux de la Grandeur de son Etat, autant qu'un Roi le peut être, avoit intention d'en suivre les Interêts : les Artifices de ceux qui gouvernoient, lui faisoient suivre ceux des Etrangers ; & si le Cardinal de *Richelieu* ne se fût rendu maître des Conseils, le Prince naturellement ennemi de l'*Espagne* & de l'*Italie*, eût été bon *Espagnol* & bon *Italien*, malgré toute son aversion.

(1) Denis Simon de Marquemont, Archevêque de Lyon, alors | Ambassadeur de France à Rome, ensuite élevé au Cardinalat.

aversion. Je veux rapporter une chose peu connue , mais tres-veritable. Monsieur de *Marquemont* écrivit une grande Lettre au Cardinal de *Richelieu* sur les Affaires de la *Valteline* ; & pour se rendre necessaire auprès du nouveau Ministre , il l'instruisit avec soin des mesures délicates qu'il falloit tenir , lors qu'on avoit à faire aux *Italiens* & aux *Espagnols*. Pour réponse , le Cardinal de *Richelieu* lui écrivit quatre lignes , dont voici le sens :

Le Roi a changé de Conseil , & le Conseil de Maxime. On enverra une Armée dans la Valteline , qui rendra le Pape plus facile , & nous fera avoir raison des Espagnols.

Monsieur de *Marquemont* fut fort surpris de la sechéresse de cette Lettre , & plus encore du nouvel Esprit qui alloit regner dans le Ministère. Comme il étoit habile homme , il changea le Plan de sa Conduite , & demanda pardon au Ministre d'avoir été assez présomptueux pour vouloir donner des lumières , lors qu'il en devoit recevoir ; avouant l'erreur où il avoit été , d'avoir crû qu'on pouvoit reduire les *Espagnols* à un Traité raisonnable , par la seule Négociation. Monsieur de *Seneçtere* a dit souvent , que cette petite Lettre du Cardinal de *Richelieu* à Monsieur de *Marquemont* , a été la premiere chose qui a fait comprendre le dessein qu'avoit

voit le Cardinal d'abaisser la Puissance d'*Espagne*, & de rendre à nôtre Nation la supériorité qu'elle avoit perduë. Mais pour entreprendre au dehors, il falloit être assuré du dedans; & le Parti Huguenot étoit si considérable en *France*, qu'il sembloit faire un autre Etat dans l'Etat. Cela n'empêcha pas *Richelieu* de le réduire. Comme on avoit fait la guerre assez malheureusement, durant le Ministère du Connétable de *Luynes*, il fallut faire un Plan tout nouveau, & ce Plan produisit des effets aussi heureux, que l'autre avoit eu des succès peu favorables. On ne doutoit point que la *Rochelle* ne fût l'Ame du Parti: c'est-là que se faisoient les Délibérations, que les Desseins se formoient, que les Interêts de cent & cent Villes venoient à s'unir; & c'étoit de là qu'un Corps composé de tant de parties séparées, recevoit la chaleur & le mouvement. Il n'y avoit donc qu'à prendre la *Rochelle*: la *Rochelle* tombant faisoit tomber tout. Mais lors qu'on venoit à considérer la force de cette Place; lors que l'on songeoit au monde qui la défendrait, & au zèle de tous ces Peuples; quand on considéroit la facilité qu'il y avoit à la secourir, qu'on voyoit la Mer toute libre, & par-là les Portes ouvertes aux Etrangers; alors on croyoit imprénable ce qui n'avoit jamais été pris: Il n'y avoit qu'un

qu'un Cardinal de *Richelieu* qui n'eût pas désespéré de le pouvoir prendre. Il espère , & ses espérances lui firent former le dessein de ce grand Siège. Dans la délibération , toutes les difficultés furent levées ; dans l'exécution , toutes vaincues. On se souviendra éternellement de cette Digue fameuse , de ce grand Ouvrage de l'Art qui fist violence à la Nature , qui donna de nouvelles bornes à l'Océan. On se souviendra toujours de l'opiniâtreté des Assiégés , & de la constance des Assiégés. Que serviroit un plus long discours ? On prit la *Rochelle* ; & à peine se fut-elle rendue , que l'on fit une grande Entreprise au dehors.

Le Duché de *Mantouë* étant échu par succession au Duc de *Nevers* , la *France* l'y voulut établir , & l'*Espagne* assembla une Armée pour l'en empêcher. L'Empereur , sous prétexte de ses Droits , mais en effet pour servir l'*Espagne* , fit passer des Troupes en *Italie* , & le Duc de *Savoie* , qui étoit entré dans les intérêts de la Maison d'*Autriche* , nous devoit arrêter au passage des Montagnes , pour donner loisir aux *Espagnols* & aux *Allemands* d'exécuter leurs desseins. Tant d'oppositions furent inutiles : le Pas de *Suse* fut forcé ; l'Armée de l'Empereur se perdit ; *Spinola* mourut de regret de n'avoir pas pris *Casal* ; & le Duc de *Ne-*

vers

vers reconnu Duc de *Mantouë* , demeura paisible possesseur de son Etat. Tandis que l'Armée de l'Empereur se ruinoit en *Italie* , on fit entrer le Roi de *Suede* en *Allemagne* , où il gagna des Batailles , prit des Villes , étendit ses Conquêtes depuis la Mer *Baltique* jusques au *Rhin*. Il devenoit trop puissant pour nous , lors qu'il fut tué : sa Mort laissa les *Suedois* trop foibles pour nos intérêts. Ce fut-là le Chef-d'œuvre du Ministère du Cardinal de *Richelieu*. Il retint des Troupes qui vouloient repasser en *Suede* : il fortifia les bonnes intentions d'une jeune Reine mal établie , & s'assura si bien du General *Banier* , que la Guerre se fit sous le nouveau Regne avec la mesme vigueur qu'elle s'étoit faite sous ce grand Roi. Quand le Duc de *weymar* & le Maréchal de *Horn* eurent perdu la Bataille de *Nortlingue* , le Cardinal de *Richelieu* redoubla les secours , fit passer de grandes Armées en *Allemagne* , arrêta les progrès des Impériaux , & donna moyen aux *Suedois* de rétablir leurs Affaires dans l'Empire.

Voilà ce qu'a fait le Cardinal de *Richelieu* , comme Grand , comme magnanime , comme sage , comme ferme : voyons ce qu'il a fait par son *Esprit vaste*.

La Prison de l'Electeur de *Trèves* nous fournit le sujet ou le prétexte de déclarer la
Guerre

Guerre aux *Espagnols* ; & ce dessein étoit digne de la grande Ame du Cardinal de *Richelieu* : mais cet *Esprit vaste* qu'on lui a donné, se perdit dans l'étenduë de ses Projets. Il prit de si fausses mesures pour le dehors, & donna un si méchant ordre au dedans, que nos Affaires vrai-semblablement en devoient être ruinées. Le Cardinal se mit en tête le dessein le plus chimérique que l'on ait jamais vû ; c'étoit d'attaquer la *Flandre* par derriere, & lui ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'*Allemagne* par le moyen de la *Meuse*. Il s'imagina qu'il prendroit *Bruxelles*, & feroit tomber les *Pays-bas* en même temps. Pour cet effet il envoya une Armée de trente-cinq mille hommes joindre celle du Prince d'*Orange* dans le *Brabant*. Mais au lieu d'enfermer la *Flandre* entre la *Meuse* & la *Somme*, il enferma nôtre Armée entre les Places de la *Flandre* & celles de la *Meuse* ; en sorte qu'il ne venoit ni vivres ni munitions dans nôtre Camp ; & sans exagération, la misere y fut si grande, qu'après avoir levé le Siège de *Louvain*, soutenu par de simples Ecoliers, les Officiers & les Soldats revinrent en *France*, non pas en corps comme des Troupes, mais séparés, & demandans par aumône leur subsistance, comme des Pelerins. Voilà ce que produisit l'*Esprit vaste* du Cardinal, par le
Projet

Projet chimérique des deux Armées de la Jonction. La seconde Campagne , ce même Esprit dissipé en ses idées , prit moins de mesures encore. Les Ennemis forcerent Monsieur le Comte de *Soissons* , qui défendoit le Passage de *Bray* avec un Corps peu considerable. La *Somme* passée , ils se rendirent maîtres de la Campagne , prirent nos Villes , qu'ils trouverent dépourvuës de toutes choses , porterent la désolation jusqu'à *Compiègne* , & la frayeur jusques dans *Paris*. Belle louïange pour le Cardinal de *Richelieu* d'avoir été *vaste* dans ses Projets ! Cette même qualité que Messieurs de l'ACADEMIE font tant valoir , ne lui fit pas faire moins de fautes la Campagne d'*Aire*. Il entreprit un grand Siège en *Flandre* , au même temps que Monsieur le Comte entroit en *Champagne* avec une Armée. A peine eûmes-nous pris *Aire* , que le Maréchal de la *Meilleraye* fut poussé , & la Ville assiégée par les Ennemis. Que si Monsieur le Comte n'eut pas été tué après avoir gagné la Bataille de *Sedan*(1), on pouvoit s'attendre au plus grand desordre du monde , dans la disposition où étoient les Esprits. Si Messieurs de l'ACA-

DEMIE

(1) Louis de Bourbon , Comte de *Soissons* , fut tué à la Bataille de la

Marfée , près de *Sedan* , en 1641.

DEMIÉ avoient connu particulièrement Monsieur de *Turenne* , ils auroient pû voir que l'*Esprit vaste* du Cardinal de *Richelieu* n'avoit aucune recommandation auprès de lui. Ce grand Général admiroit cent Qualitez de ce grand Ministre , mais il ne pouvoit souffrir le *vaste* dont il est loué. C'est ce qui lui a fait dire que le Cardinal Mazarin étoit plus sage que le Cardinal de Richelieu ; que les Dessesins du Cardinal Mazarin étoient justes & réguliers , ceux du Cardinal de Richelieu plus grands & moins concertés pour venir d'une imagination qui avoit trop d'étendue.

Voilà , Messieurs , une partie des Raïsons que j'avois à vous dire contre le *VASTE*. Si je ne me suis pas soumis au Jugement que vous avez donné en faveur de Madame *Mazarin* ; c'est que j'ai trouvé dans vos Ecrits une Censure du *VASTE* beaucoup plus forte que celle qu'on verra dans ce Discours. En effet , Messieurs , vous avez donné des bornes si justes à vos Esprits , que vous semblez condamner vous-mêmes le Mot que vous défendez.



III.

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

J'AI entrepris de vous donner un Conseil, Madame, quoi que les Femmes n'aiment pas à en recevoir. Mais il n'importe, je suis trop dans l'intérêt de votre Beauté, pour ne vous avertir pas du tort que vous lui ferez, s'il vous arrive de vous parer à la Naissance de la Reine. Laissez les Ornaments pour les autres : les Ornaments sont des Beautés étrangères qui leur tiennent lieu des naturelles ; & nous leur sommes obligés de donner à nos yeux quelque chose de plus agréable que leurs personnes. Nous ne vous aurions pas la même obligation, Madame, si vous en usiez comme elles. Chaque Ornement qu'on vous donne cache une Beauté, chaque Ornement qu'on vous ôte vous rend une Grace, & vous n'êtes jamais si bien que lors que l'on ne voit en vous que vous-même.

La plupart des Dames se perdent ayantageusement

geusement sous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs Perles, qu'on trouveroit fort mal avec leurs Coûs. Le plus beau Collier du monde feroit un méchant effet sur le vôtre. Il en arriveroit quelque changement en vôtre personne, & tout changement qui se fait dans une chose parfaite, ne lui sauroit être avantageux. Que ceux qui retiennent vos Pierreries, servent bien vôtre Beauté ! Je suis plus vôtre Serviteur qu'homme du monde : mais tout vôtre Serviteur que je suis, je trouve des jours à excuser Monsieur *Colbert*, & Monsieur *Dumets* (1). Si vous étiez dans la condition où vous devriez être, on ne démêleroit pas si aisément les avantages de vôtre mérite d'avec ceux de vôtre fortune. Ces Messieurs nous en ôtent l'embarras : graces au soin qu'ils ont de bien séparer ces deux choses, nous voyons nettement que vous n'avez obligation qu'à vous-même de tous les sentimens qu'on a pour vous. Laissez, laissez ruiner les autres en Pierreries & en Habits, la Nature a fait pour vous toutes les dépenses. Vous seriez une ingratitude, & nous aurions méchant goût, si nous n'étions également

D 2 contens

(1) *Mr. Colbert & Mr. Dumets, Gardes du Trésor Royal, avoient en* | *garde les Pierreries de Madame Mazarin.*

contens des libéralités qu'elle vous a faites.

Je voudrois bien vous voir faire à la Naissance de la Reine , ce que fist autrefois *Bussi d'Amboise* (1) à un Tournois. Ayant sçu que tous les grands Seigneurs de la Cour devoient faire des dépenses extraordinaires pour

(1) *Louïs d'Amboise, Seigneur de Bussi, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant General en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, se rendit illustre par son Savoir, par son Courage, & par sa Politesse. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ses MEMOIRES, & comme d'une personne qui ne lui étoit pas indifférente : elle avouë même qu'on disoit hautement au Roi Henry IV. son Mary, qu'IL LA SERVOIT. Bussi fut malheureusement assassiné en 1579. dans son Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'environ 28. ans. Le Comte de Monfureau*

ayant sçu qu'il voyoit sa Femme, la força le poignard sur la gorge de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. Bussi vint, & dès que le Comte sçut qu'il étoit dans la Chambre de sa Femme, il s'y jetta avec cinq ou six hommes armés. Bussi ne trouvant pas la partie égale, monta par une fenêtre dans la cour : mais il s'y vit bien-tôt attaqué par d'autres personnes Il se défendit long-tems avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement sa vie. Brantome n'a pas osé s'étendre sur la Mort tragique de Bussi d'Amboise, dans l'Abregé qu'il a donné de sa Vie au Tome III. des HOMMES ILLUSTRÉS

pour leurs Equipages & pour leurs Habits , il habilla ses gens comme des Seigneurs , & marcha vêtu fort simplement au milieu de ce Train si magnifique. La Nature fit valoir tellement ses avantages en la personne de *Bussi* , que *Bussi* fut pris seul pour un grand Seigneur , & tous les Seigneurs qui s'étoient liés à la magnificence ne passerent que pour des valets. Réglez-vous , Madame , sur l'exemple de *Bussi* ; faites habiller *Fanchon* & *Grenier* (1) en Duchesses , & marchez vêtue comme une simple Demoiselle avec le seul charme de votre Beauté. Toutes les Dames seront prises pour des *Fanchons* , & la simplicité de votre Habit n'empêchera pas que vous ne soyez au dessus de toutes les Reines.

Je n'aime pas à faire des Contes , & une vanité peut-être assez mal fondée , me fait préférer l'expression de ce que j'imagine au recit de ce que j'ai vû. Le métier de Conteur est une puerilité dans les Jeunes-gens , & une foiblesse dans les Vieillards. Quand l'Esprit n'a pas encore acquis sa force , ou qu'il commence à la perdre , il aime à dire ce qui ne coûte rien à penser. Je renonce au plaisir que me donne mon Imagination, pour vous conter une petite Avanture que j'ai vû arriver à la *Haye*. Dans

(1) Deux Demoiselles } de Madame Mazarin.

Dans le tems que je demeurois à la *Haye*, il prit envie un jour à Monsieur le Comte de *Guiche* (1) & à Monsieur de *La Valiere* (2) de se parer pour attirer les yeux du Peuple, & ils voulurent que la parure eût également de la magnificence & de l'invention. Le Comte de *Guiche* se distingua par beaucoup de singularités. Il portoit une Aigrette à son chapeau ; & une Boucle de diamans qu'il eût souhaités plus gros pour cette occasion, tenoit le chapeau retrouffé. Il avoit au coût du Point de *Venise*, qui n'étoit ni cravate ni colet : c'étoit une espece de petite Fraise qui pouvoit contenter l'inclination secrete qu'il avoit prise pour la Golille à *Madrid*. Après cela, vous eussiez attendu une Roupille à l'Espagnole, & c'étoit une Veste à la Hongroise. Ici l'Antiquité lui revînt en tête, pour lui mettre aux jambes des Brodequins : mais plus galant que les *Romains*, il y avoit fait écrire le nom de sa Maîtresse en lettres assez bien formées dans une broderie de perles. Du chapeau jusqu'à la veste ; la *Bizarria* de l'Amirante avoit tout réglé : le Comte de *Serin* regnoit à la veste, & l'idée de *Scipion* lui avoit fait prendre les Brodequins.

(1) Armand de Grammont, mort sur la fin de l'année 1672.

(2) Frere de Madame la Duchesse de La Valiere.

quins. Pour *La Valiere* il se mit le plus extraordinairement qu'il lui fut possible : mais il sentoît trop le *François* , & pour dire la verité , il ne put s'élever à la perfection de la Bizarrerie.

Telle étoit la parure de nos Messieurs , quand ils entrèrent dans le *Voorhout* , lieu destiné pour la promenade à la *Haye*. A peine y étoient-ils entrés , qu'on accourut de toutes parts pour les regarder , & le Monde surpris de la Nouveauté , ne sçavoit encore s'il la falloit admirer comme extraordinaire, ou s'en moquer comme d'une chose extravagante. Dans cette petite suspension où l'on songeoit à se déterminer, Monsieur de *Louvigny* (1) arriva. Il avoit un habit noir tout simple ; & de beau linge faisoit sa parure : mais on lui voyoit la plus belle Tête du monde , le plus agréable Visage , & le meilleur Air. Sa modestie insinuoit le mérite de ses Qualités ; les Femmes étoient touchées, il plaisoit aux Hommes. Disons la verité , il touchoit tout. Sans vous , Madame , la question seroit décidée , & les avantages de vôtre Sexe seroient perdus. Vous êtes la seule Femme qui puissiez faire sur nous des impressions plus fortes. Après vous avoir dépeint

(1) Antoine Charles | Louvigny , *presentement*
de Grammont, *Comte de* | *Duc de Grammont,*

dépeint ses charmes , vous n'aurez pas de peine à en deviner les effets. Tous les Spectateurs furent aussi touchés , que Monsieur le Comte de *Guiche* & Monsieur de *La Valiere* furent confondus. On se souvient encore à la *Haye* de l'Avantage de Monsieur de *Louvigny* , & de la défaite de ces Messieurs. Si je n'étois pas en *Angleterre* , il m'en souviendrait plus qu'à personne ; mais vous ruinez tous objets & toutes idées ; vous déferiez cent *Middletons* & cent *Louvygnys* : que reste-t-il dans l'un & dans l'autre Sexe à vous opposer ?

IV. POUR MADEMOISELLE

DE BEVERWEERT (1).

A Peine étions nous à une lieuë d'*Euston* (2) , que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu, la commodité

(1) Charlotte de Nassau, dont on a déjà parlé, tome III. Piece XXIII. Elle étoit Sœur des Comtesses d'Arlington & d'Osleri, de Messieurs d'Odyck, d'Ouwekerck, &c. Le Roi Guillaume III. don-

na à Mademoiselle de Beverweert le rang de Fille de Comte

(2) Maison de Campagne du Comte d'Arlington, dans le Comté de Suffolck.

dité de la vie qu'on y mène , le mérite & l'honnêteté du Maître & de la Maîtresse de la Maison ; les Charmes de la *Belle Egyptienne* ; les agrémens d'une Indifférente pour qui on ne peut jamais être indifférent ? celle qu'on voit toujours avec plaisir , & qu'on entend toujours avec surprise , cet Esprit si vif & si juste , cette humeur si libre avec une conduite si réglée : toutes ces personnes , toutes ces choses se présenterent à nôtre imagination , & nous firent comprendre que les Biens sont moins connus quand on les possède , que lors qu'on les perd.

L'affliction endormit Monsieur l'Ambassadeur de *Portugal* (1) par conformité peut-être avec Madame de *Beverweert* , qui ne dort jamais si bien que dans le tems qu'elle se trouve fort affligée. Comme les constitutions sont différentes , ma douleur me tint éveillé , pour songer à ce que nous perdions. J'entretins assez long-tems ces tristes pensées , qui n'étoient pas sans douceur : mais passant d'une Rêverie à une autre , je me trouvai à la fin dans celle de *Don Quichote* , & l'esprit de Chevalerie venant à me transporter , je m'écriai tout haut ; *Chevaliers de SUFFOLCK, Palmerins de BURY* (2), venez

(1) Don Francisco , | (2) *Petite Vill du Com-*
Comte de Mélos. | *te de Suffolck.*

confesser au Chevalier du TAGE, & au Mancheque NORMAND, que toutes les ORIÂNES & les ANGELIQUES du Monde ne sont pas dignes de déchausser la sans-pareille CAROLINE D'EUSTON.

Transporté comme j'étois, & plus *Don Quichote* que *Don Quichote* même, je vis venir deux Marchands, que je pris aussitôt pour deux Chevaliers. Ils avoient des bâtons qui me parurent des lances, & des bonnets rabattus comme celui de *Mylord Townsend*, qui passèrent dans mon esprit pour des Casques, dont la Visière étoit abaissée. Cet équipage qui me sembloit un vrai appareil de Guerre, ne me laissa pas douter du combat; & dans cette pensée je criai trois fois, *Ami SANCHE*, selle *Rossinante*, & accommode le Grison.

Le Docteur (1) qui étoit derrière le Carrosse, croyant que je l'appellois, descendit en diligence, & vint me demander ce qu'il me plaisoit. *Selle Rossinante, SANCHE, & dépêche-toi; car voici assurément une Avanture.* Le bon Docteur pensa que je demandois une *Monture*, & que pour être ennuyé du Carosse, je voulois monter à cheval; ce qui lui fit dire, qu'il n'y avoit pas

(1) Un Laquais de My- | avoit donné le nom de
lord Arlington, à qui on | Docteur.

même assez de chevaux pour le Train de Son Excellence. La Réponse du Docteur me fit rappeler mes esprits, & la machine de Chevalerie qui s'étoit formée dans ma tête, commençant à se dissiper, le *Chevalier du Tage* redevint peu-à-peu l'*Ambassadeur de Portugal*, le *Mancheque Normand* se changea en *Saint-Evremond*, & les Marchands passerent paisiblement auprès de nous avec des Bâtons & des Bonnets.

Ce n'étoit pas faire un grand sacrifice à Mademoiselle de *Beverweert*, que de perdre mon Jugement pour l'amour d'elle. Le peu que j'en ai n'en rendoit pas la perte considérable. Celui de l'Ambassadeur étoit important ; aussi le ménagea-t-il beaucoup mieux que je n'avois fait le mien ; & vous allez voir qu'il le conserva aussi sain & aussi entier dans sa douleur, que s'il avoit été dans l'état le plus tranquille.

Comme nous arrivâmes à une Riviere dont les Eaux se débordoient par l'abondance de la pluye qui étoit tombée, je lui représentai la facilité qu'il auroit de satisfaire à ce que les Vers de Mademoiselle de *La Roche* (1) desiroient de son Amour ; c'é-

(1) Mademoiselle de La Roche Guilhen étoit alors auprès de la Fille

unique du Comte d'Ar-
lington, mariée ensuite
au Duc de Grafion. Cette

roit peu de chose; ce n'étoit que de chercher à mourir, pour se donner la gloire des Héros amoureux. » Si j'avois, *me dit-il*, » une Passion sale & vilaine pour Mademoiselle de *Beverweert*, je ne refuserois pas » de me noyer dans une Eau si trouble : » mais tous mes desirs sont honnêtes, & » méritent bien que je me noye dans une » belle Eau, claire, nette & digne de la » pureté de mes pensées. *Vivez*, repris-je, *vivez*, *Monsieur l'Ambassadeur*, *s'il vous faut pour vous noyer une Eau aussi nette que la lumiere de votre Jugement*, vous ne vous noyerez de long-tems.

Nous sortions de la Rivière avec ces sortes de discours quand *Charles* parut, & il poussa son cheval vers nous de si bonne grace, qu'on l'auroit plutôt pris pour un Chevalier qui entroit en lice, que pour un Laquais qui venoit rendre compte d'une Commission. A la verité, son Eloquence fut assez confuse quand il vint à parler; car trente *Monseigneur*, mêlez avec autant de *Monsieur fermyn*, de *Bury*, de *Mylord Crofts* & de *Chivély*, laisserent deviner à peine, que *Charles* n'avoit trouvé personne à la maison.

Demoiselle est Auteur de | & de plusieurs Romans.
quelques Traductions, |

Si le déplaisir d'avoir quitté *Euston* avoit laissé place à d'autres chagrins , j'en aurois eu beaucoup de voir le méchant succès de toutes mes Lettres ; mais il ne m'étoit permis de m'affliger que d'une chose ; je laissois le soin à Monsieur l'Ambassadeur de faire des réflexions sur la maladie de Mylord *Crofts* , & sur l'absence de Monsieur *Fermyn*.

Nous quitions la pensée d'aller à *Chively* , croyant que Monsieur *Fermyn* (1) n'y étoit plus , quand nous trouvâmes un de ses gens à *Newmarket* , qui me rendit une Lettre de sa part. Cette Lettre nous disoit , qu'ayant appris à son retour de *Bury* le dessein que nous faisions de l'aller voir , il nous conjuroit autant qu'il lui étoit possible de n'y manquer pas. Nous y allâmes , & fûmes très-bien reçus par un homme , qui renonçant à la Cour , en avoit porté la Civilité & le Bon-goût à la Campagne.

Pendant que Monsieur l'Ambassadeur admiroit le Bois , les Jardins & les Espaliers ; pendant qu'il louoit l'Ecurie , abatoit quelque Muraille , achevoit la Maison , & changeoit l'Entrée ; je me représentois Made-

(1) Mylord Douvre } à deux milles de New-
d'à présent: Chively est } market.
sa Maison de Campagne: }

demoiselle de *Beverwert*, jouant au Billard, jouant à l'Hombre, & quelquefois il me sembloit que je lui voyois mettre une perle à l'oreille de certain Chevalier, comme un ornement convenable à son air galant, & qui pouvoit relever le mérite de ses agréables courtoisies.

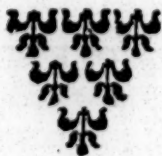
Après avoir fait un fort grand Repas, où j'avois porté plus de rêverie que d'appétit, il fallut nous séparer de Monsieur *Fermyn*, & poursuivre le Voyage que nous avions commencé. Au sortir du Bois, Monsieur l'Ambassadeur reprit la tristesse qu'il avoit suspendue, & je continuai celle que je n'avois pas quittée. Ce ne fut que mélancolie, & une mélancolie si grande, qu'un long chemin & un tems fâcheux n'y purent rien ajoûter.

L'ennui d'*Audley-End* (1) eut plus de force. Cette grande Maison, vaste & solitaire, inspira de nouveaux chagrins, & mit le Comte de *Melos* en tel état, qu'à peine scût-il louer la Galerie, blâmer les Appartemens & les Jardins. Alors je crus qu'il étoit temps de faire une seconde tentative; & pour n'oublier aucun des secours qui se peuvent offrir au désespoir d'un Ami, je lui proposai officieusement de se pendre à quelque un de ces longs & tristes Arbres que Ma-

(1) *Maison de Campagne* | du Comte de Suffolck.
demoiselle

demoiselle de *Beverweert* fait ressembler à Mylord *Suffolck* : mais je trouvai un Ambassadeur au lieu d'un Héros amoureux ; & un Esprit politique, capable de négocier à *Nimègue* (1), plutôt qu'un Amant désespéré propre à finir tragiquement la violence d'une Passion. Peut-être que le Comte de *Melos* n'a pas voulu mourir de douleur dans l'absence, pour mourir de joye au retour : peut-être espere-t-il qu'après qu'il aura donné la Paix à l'*Europe*, Mademoiselle de *Beverweert* ne refusera pas de lui donner ce repos heureux, que ses longs services ont bien mérité. Pour moi, j'ai voulu vivre, je l'avouë, & je voudrois vivre éternellement, pour honorer Mademoiselle de *Beverweert* & la servir.

(1) Le Comte de Melos | Ambassadeur Plénipotentien-
venoit d'être nommé par | tiaire au Traité de Ni-
le Roi de Portugal, son | megue.



V.

L E T T R E

A MADEMOISELLE

DE BEVERWEERT.

JE me suis assez mal justifié auprès de vous , du méchant usage que j'ai fait des droits que nous avons sur la Vie de Son Excellence. Si vous vous contentiez d'une petite Mort subalterne , je vous offrirois la mienne , pour en faire faire ce qu'il vous plairoit à Mademoiselle de *La Roche* : mais ma Mort ne mérite pas d'être considérée. Je suis peu de chose en quoi que ce soit ; petit Jouëur auprès de Madame *Mazarin* , petit Mortel auprès de vous , indigne de mourir pour vôtre service. Je veux vivre , & joindre mes Ressentimens aux vôtres , pour vous venger de l'Ambassadeur , & rétablir par nôtre vengeance l'honneur de vos Charmes. Je n'espère plus rien aux Rivières , ni aux Arbres d'*Audley-End*. Son Excellence n'est pas Excellence à se noyer , ni à se pendre : elle engraisse de vos rigueurs , & vôtre indifférence lui donne une Allure si ferme & si assurée , que je lui trouve de la santé pour faire quatre Paix générales au lieu

liên d'une (1). Il pourroit enterrer tous les Plénipotentiaires de *Nimegue*, si vous continuez à le maltraiter : *ma lasciate far a me, son fourbo* ; & je vous donnerai une invention à réduire le Comte de *Melos* au plus pitoyable état du monde. J'ai observé que vos Cruautez le font vivre : il faut que vos Faveurs le fassent périr. Il me souvient de certaines Amours, où Son Excellence eut contentement ; mais il ne se moqua pas des graces de la Belle, comme il fait de vos rigueurs ; car il en devint malade à un tel point, que les Médecins eurent bien de la peine à le guérir. Quand on a de bons Exemples, il n'est pas mal-aisé de se conduire : je vous conseille, Mademoiselle, de vous régler sur celui-ci ; & ne me croyez jamais, si quatre jours de bon traitement ne reculent plus le Voyage de *Nimegue*, que l'opposition des *Espagnols*, & celle de tous les Confédérés ensemble ne feroient. Je vais vous expliquer la chose en Vers, aussi-bien vous en dois-je quelques-uns pour ceux que vous m'avez envoyez. Vous aurez nom *Ca-*

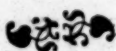
(1) Le Comte de Melos étoit d'une extrême maigreur : il avoit une démarche si chancelante, qu'on eût dit qu'il alloit

tomber à chaque pas. Il mourut à Londres dans le tems qu'il se préparoit à passer la Mer pour se rendre à Nimegue.

liste , s'il vous plaît : le Nom est beau , grand, & sonore ; non pas comme ceux d'une chétive *Philis* , & d'une mince *Iris* , qui ne sçauroient me donner jamais une grande idée.

Caliste à ses vœux trop rebelle ,
 Semble avoir résolu sa mort ;
 Mais *Caliste* se trompe fort
 De faire avec lui la cruelle.
 Les rigueurs assurent ses Jours ;
 Pour en finir bien-tôt le cours
 Il faut contenter son envie ;
 Il vivroit cent ans de Desirs ;
 Mais je croi qu'il n'a pas de vie ;
 Pour cinq ou six jours de Plaisirs.

Commencez d'être favorable ,
 Demain augmentez l'amitié ,
 Venez aux pleins effets d'une bonne pitié ,
 C'est-là le vrai moyen de punir le Coupable :
 Il peut souffrir tous les tourmens
 Qu'Amour fait donner aux Amans
 D'une Constance non commune ;
 Philosophe en adversité ,
 Peu capable en prospérité
 De soutenir long-tems une bonne fortune.



D E F E N S E

VI.

de quelques Pièces de Theatre

DE MR. CORNEILLE

A MR. DE BARILLON (1).

I. **J**E n'ai jamais douté de vôtre inclination à la Vertu : mais je ne vous croyois pas scrupuleux jusqu'au point de ne pouvoir souffrir *Rodogune* sur le Théâtre , parce qu'elle veut inspirer à ses Amans le dessein de faire mourir leur Mere , après que la Mere a voulu inspirer à ses Enfans le dessein de faire mourir une Maîtresse. Je vous supplie , Monsieur , d'oublier la douceur de nôtre Naturel , l'innocence de nos Mœurs , l'humanité de nôtre Politique , pour considérer les Coutumes barbares , & les Maximes criminelles des Princes de l'*Orient*. Quand vous aurez fait réflexion qu'en toutes les Familles Royales de l'*Asie* , les Peres se défont de leurs Enfans sur le plus léger soupçon ; que les Enfans se défont de leurs Peres

(1) *Ambassadeur ex- | auprès du Roi CHARLES*
traordinaire de France | II.

par

par l'impatience de regner ; que les Maris font tuer leurs Femmes , & les Femmes empoisonner leurs Maris ; que les Freres comptent pour rien le meurtre des Freres ; quand vous aurez considéré un usage si détestable , établi parmi les Rois de ces Nations , vous vous étonnerez moins que *Rodogune* ait voulu venger la Mort de son Epoux sur *Cléopatre* ; qu'elle ait voulu assurer sa vie , recouvrer sa liberté , & mettre un amant sur le Trône , par la perte de la plus méchante Femme qui fut jamais. *Corneille* a donné aux jeunes Princes tout le bon Naturel qu'ils auroient dû avoir pour la meilleure mere du monde : il a fait prendre à la jeune Reine le parti qu'exigeoit d'elle la nécessité de ses Affaires.

Peut-être me direz-vous que ces crimes-là peuvent s'exécuter en *Asie* , & ne se doivent pas représenter en *France*. Mais quelle raison vous oblige de refuser nôtre Theatre à une Femme qui n'a fait que conseiller le crime pour son salut , & de l'accorder à ceux qui l'ont fait eux-mêmes sans aucun sujet ? Pourquoi bannir de nôtre Scène *Rodogune* , & y recevoir avec applaudissement *Electre* & *Oreste* ? Pourquoi *Atrée* y fera-t-il servir à *Thyeste* ses propres Enfans dans un Festin ? Pourquoi *Neron* y fera-t-il empoisonner *Briannicus* ? Pourquoi *Herode* Roi des Juifs ,
Roi

Roi de ce Peuple aimé de Dieu, fera-t-il mourir sa Femme? Pourquoi *Amurat* fera-t-il étrangler *Roxane* & *Bajazet*? Et venant des *Juifs* & des *Turcs* aux *Chrétiens*, pour-quoi *Philippe II.* ce Prince si Catholique, fera-t-il mourir *Don Carlos* sur un soupçon fort mal éclairci? La NOUVELLE la plus agréable que nous ayons (1), a renouvelé la memoire d'une chose ensevelie, & a produit une Tragédie en *Angleterre* (2), dont le sujet a sçu plaire à tous les *Anglois*. *Rodogune*, cette pauvre Princesse opprimée, n'a pas demandé un crime pour un crime: elle a demandé sa sûreté, qui ne pouvoit s'établir que par un crime; mais un crime à l'égard d'un CAPUCIN, plus qu'à l'égard d'un AMBASSADEUR; un crime, dont *Machiavel* auroit fait une vertu politique, & que la mechanceté de *Cléopatre* peut faire passer pour une justice legitiement exercée.

Une chose que vous trouviez fort à redire, Monsieur, c'est qu'on ait rendu une jeune Princesse capable d'une si forte résolution. Je ne sçai pas bien son âge: mais je sçai qu'elle étoit Reine & qu'elle étoit veuve. Une de ces Qualités suffit pour faire

(1) DON CARLOS, Saint Real.

NOUVELLE HISTORIQUE, par l'Abbé de

(2) Composée par Mr. Otway,

perdre le scrupule à une Femme à quelque âge que ce soit. Faites grace , Monsieur , faites grace à *Rodogune*. Le Monde nous fournira de plus grands crimes que le sien , où vous pourrez faire un meilleur usage de la vertueuse haine que vous avez pour les méchantes actions.

A Madame la Duchesse MAZARIN.

II. **I**L me semble que *Rodogune* n'est pas mal justifiée ; faisons la même chose pour *Emilie* auprès de Madame *Mazarin*. Suspendez vôtre Jugement , Madame ; *Emilie* n'est pas fort coupable d'avoir exposé *Cinna* aux dangers d'une Conspiration. Ne la condamnez pas de peur de vous condamner vous-même : c'est par vos propres sentimens que je veux défendre les siens ; c'est par *Hortence* que je prétens justifier *Emilie*.

Emilie avoit vû la Proscription de sa Famille ; elle avoit vû massacrer son Pere , & ce qui étoit plus insupportable à une Romaine , elle voyoit la Republique assujettie par *Auguste*. Le desir de la vengeance , & le dessein de rétablir la liberté , lui firent chercher des Amis , à qui les mêmes outrages pussent inspirer les mêmes sentimens , & que les mêmes sentimens pussent unir pour perdre un Usurpateur. *Cinna* neveu de *Pompée*,
&

& le seul reste de cette grande Maison , qui avoit péri pour la Republique , joignit les ressentimens à ceux d'*Emilie* ; & tous deux venant à s'animer par le souvenir des injures , autant que par l'interêt du Public , formerent ensemble le dessein hardi de cette illustre & celebre Conspiration.

Dans les Conferences qu'il fallut avoir pour conduire cette Affaire , les Cœurs s'unirent aussi-bien que les Esprits : mais ce ne fut que pour animer davantage la Conspiration ; & jamais *Emilie* ne se promit à *Cinna* , qu'à condition qu'il se donneroit tout entier à leur Entreprise. Ils conspirèrent donc avant que de s'aimer , & leur Passion , qui mêla ses inquiétudes & ses craintes à celles qui suivent toujours les Conjurations , demeura soumise au desir de la vengeance , & à l'amour de la liberté.

Comme leur dessein étoit sur le point de s'exécuter , *Cinna* se laissant toucher à la confiance & aux bienfaits d'*Auguste* , fit voir à *Emilie* une Ame sujette aux remors , & toute prête à changer de résolution : mais *Emilie* plus Romaine que *Cinna* , lui reprocha sa foiblesse , & demeura plus fortement attachée à son dessein que jamais. Ce fut-là qu'elle dit des injures à son Amant ; ce fut-là qu'elle imposa des conditions que vous n'avez pû souffrir , & que vous approuve-

rez,

rez, Madame, quand vous vous ferez mieux consultée. Le desir de la vengeance fut la premiere Passion d'*Emilie* : le dessein de rétablir la Republique se joignit au desir de la vengeance ; l'Amour fut un effet de la Conspiration, & il entra dans l'Ame des Conspirateurs, plus pour y servir que pour y regner.

*Joignons à la douceur de venger nos Parens
La Gloire qu'on remporte à punir les Tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie,
» La Liberté de Rome est l'Oeuvre d'Emilie ;
» On a touché son Ame, & son Cœur s'est épris ;
» Mais elle n'a donné son Amour qu'à ce prix(1)*

Vous êtes née à *Rome*, Madame, & vous y avez reçu l'Ame des *Porcies* & des *Arries*(2), au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le Génie des *Italiens*. Avec cette Ame toute grande, toute *Romaine*, si vous viviez aujourd'hui dans une Republique qu'on opprimât, si vos Parens y étoient proscrits, votre Maison désolée, & ce qui est le plus odieux à une Personne libre, si votre égal étoit devenu votre Maître ; ce couteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verrez la ruine de votre Patrie ; ce couteau ne seroit-il pas essayé

(1) *Vers d'Emilie à sa* | (2) *Femmes de Brutus*
Confidente dans le CIN- | *de Petus.*
NA.

contre le Tyran , avant que d'être employé contre vous-même ? Vous conspireriez sans doute : & un misérable Amant qui voudroit vous inspirer la foiblesse d'un repentir , seroit traité plus durement par *Hortence* , que *Cinna* ne le fut par *Emilie*.

Je m'imagine que nous vivons dans une même Republique , dont un Citoyen ambitieux opprime la Liberté. En cet état déplorable je vous offrirois un vieux *Cinna* , qui feroit peu d'impression sur vôtre Cœur : mais quand vous lui auriez ordonné de punir le Tyran , il ne reviendrait pas vous trouver avec des remors , avec cette Vertu apparente qui cache des mouvemens de crainte , & des sentimens d'intérêt. Il recevrait la Confiance & les Bienfaits du nouvel *Auguste* comme des outrages : les perils ne feroient que l'animer à vous servir : il se porteroit enfin si genereusement à l'exécution de l'Entreprise , que vous le plaindriez mort pour avoir obéi à vos Ordres , ou le loueriez vivant après les avoir executés.

Que la condition du vieux Philosophe est malheureuse ! Il ne se soucie point de Gloire , & le mieux qu'il lui puisse arriver , c'est qu'un peu de louange soit le prix de tous ses services. Encore cette apparence de Grace , toute vaine qu'elle est , ne lui est accordée que bien rarement : il voit même

beaucoup plus de dispositions à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conserve Monsieur l'Ambassadeur de *Portugal* (1) ! S'il n'étoit plus au Monde , le Philosophe feroit exposé le premier aux mauvais traitemens que Son Excellence essuye tous les jours.

(1) *Le Comte de Melos.*

*A Messieurs de ****

III. **S**I je dispute quelquefois avec vous , Messieurs , ce n'est que pour remplir le vuide du Jeu , & pour vous ôter l'ennui d'une Conversation trop languissante. Je conteste à dessein de vous ceder , & vous oppose de foibles raisons , tout préparé à reconnoître la superiorité des vôtres.

Dans cette vûë j'ai soutenu que le **MEN-TEUR** étoit une bonne Comedie , que le sujet du **CID** étoit heureux , & que cette Piece faisoit un très-bel effet sur le Théâtre , quoi qu'elle ne fût pas sans défauts ; j'ai soutenu que **RODOGUNE** étoit un fort bel Ouvrage , & que l'**OEDIPE** devoit passer pour un Chef-d'œuvre de l'Art. Pouvois-je vous faire un plus grand plaisir , Messieurs , que de vous donner une si juste occasion de me contredire , & de faire valoir la force & la netteté de votre Jugement aux dépens du mien ?

J'ai

J'ai soutenu que pour faire une belle Comedie , il falloit choisir un beau Sujet , le bien disposer , le bien suivre , & le mener naturellement à sa fin ; qu'il falloit faire entrer les Caractères dans les Sujets , & non pas former la Constitution des Sujets après celle des Caractères : que nos Actions devoient précéder nos qualités & nos humeurs ; qu'il falloit remettre à la Philosophie de nous faire connoître ce que sont les hommes , & à la Comedie de nous faire voir ce qu'ils sont ; & qu'enfin ce n'est pas tant la Nature humaine qu'il faut expliquer , que la Condition humaine qu'il faut représenter sur le Théâtre.

Ne vous ai-je pas bien servi , Messieurs , quand je me suis rendu ridicule par de si sottés Propositions ? Pouvois-je faire plus pour vous que d'exposer à vôtre Censure la rudesse d'un vieux Goût , qui a fait voir le raffinement du vôtre ? Vous avez raison , Messieurs , vous avez raison de vous moquer des Songes d'*Aristote* & d'*Horace* ; des Réveries de *Heinsius* & de *Grotius* , des Caprices de *Corneille* & de *Ben-Johnson* ; des Fantaisies de *Rapin* & de *Boileau*. La seule regle des honnêtes gens , c'est la Mode. Que sert une Raison qui n'est point reçue , & qui peut trouver à redire à une Extravagance qui plaît ?

J'avouë qu'il y a eu des tems où il falloit choisir de beaux Sujets , & les bien traiter : il ne faut plus aujourd'hui que des Caracteres ; & je demande pardon au Poëte de la Comedie de Mr. le Duc de *Buckingham* , s'il m'a paru ridicule quand il se vantoit d'avoir trouvé l'invention de faire des Comedies sans Sujet (1). J'ai les mêmes excuses à vous faire, Messieurs : comme vous avez le même Esprit , je vous ai tous offensés également ; ce qui m'oblige à vous donner une pareille satisfaction. Mais je ne prétens pas de me raccommo-der simplement avec vous sur la Comedie ; j'espère que vous me ferez à l'avenir un traitement plus favorable en tout , & que Madame *Mazarin* me sera moins opposée qu'elle n'est.

Que vous ai-je fait , Madame la Duchesse, pour me traiter de la façon que vous me traitez ? Il n'y a que moi & le Diable de *Quevedo* à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les Louanges , vous me trouvez piquant dans les Verités : si je veux me taire , je suis trop discret ; si je veux parler , je suis trop libre. Quand je dispute , la contestation vous choque : quand je m'empêche de disputer , ma

(1) Voyez la Comedie | intitulée , THE REHE-
du Duc de Buckingham, | ARSAL.

retenuë vous paroît méprisante & dédaigneuse. Dis-je des nouvelles ? je suis mal informé : n'en dis-je pas ? je fais le mystereux. A l'Hombre on se défie de moi comme d'un Pipeur , & on me trompe comme un imbécile. On me fait les injustices , & on me condamne. Je suis puni du tort qu'ont les autres : tout le monde crie , tout le monde se plaint , & je suis le seul à souffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choses , Madame , sans compter que vous me donnez au Public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révéler ceux que je méprise , mépriser ceux que j'honore , offenser ceux que je crains. Quartier , Madame la Duchesse ; je me rends. Ce n'est pas vaincre , que d'avoir à faire à des gens rendus : portez vos Armes contre les Rebelles , forcez les Opiniâtres , & gouvernez avec douceur les Soumis. La différence des uns aux autres ne doit pas durer long-tems. Un jour viendra , (& ce grand jour n'est pas loin ,) que le Comte de *Melos* ne murmure plus à l'Hombre , & que le Baron de *La Taulade* perdra sans chagrin. Pour moi j'ai abandonné les VISIONNAIRES & le MENTEUR : *Racine* est préféré à *Corneille* , & les Caractères l'emportent sur les Sujets. Je ne renonce pas seulement à mon Opinion , Madame ; je maintiens les vôtres avec plus de fermeté que

que Monsieur de *Villiers* n'en peut avoir à soutenir la Beauté de ses Parentes. J'ai changé l'ordre de mes Loüanges & de mes Censures. Dès les cinq heures du soir je blâmerai ce que vous jugerez blâmable , & je louerai à minuit ce que vous croirez digne d'être loüé. Pour dernier Sacrifice je continuerai tant qu'il vous plaira la maudite Société que nous avons eüe , Monsieur l'Ambassadeur de *France*, Monsieur le Comte de *Castelmelhor* , & moi. Proposez quelque chose de plus difficile : vos ordres , Madame , le feront executer.

VII.

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

SI vous trouvez des Extravagances dans le petit Livre que je vous envoie , vous êtes obligée de les excuser , puisque vous m'avez ôté le Jugement qui m'auroit empêché de les écrire. J'ai passé ma vie avec des personnes fort aimables , à qui j'ai l'obligation de m'avoir laissé tout le bon Sens dont j'avois besoin pour estimer leur merite, sans interesser beaucoup mon repos : j'ai
bien

bien sujet de me plaindre de vous , de m'avoir ôté toute la Raison qu'elles m'avoient laissée.

Que ma condition est malheureuse ! J'ai tout perdu du côté de la Raison ; du côté de la Passion je ne voi rien pour moi à prétendre. Demanderai-je que vous aimiez une personne de mon âge ? Je n'ai pas vécu d'une maniere à pouvoir esperer un miracle en ma faveur. Si le merite de mes Sentimens obtenoit de vous un regret que je sois vieux , & un souhait que je fusse jeune , je serois content. La grace d'un Souhait est peu de chose , ne me la refusez pas. Il est naturel de souhaiter que tout ce qui nous aime soit aimable.

Il ne fut jamais de passion si désintéressée que la mienne. J'aime les personnes que vous aimez , & je n'aime pas moins ceux qui vous aiment. Je regarde vos Amans comme vos Sujets , au lieu de les haïr comme mes Rivaux : ce qui est à vous m'est plus cher , que ce qui est contre moi ne m'est odieux. Pour ce qui regarde les personnes qui vous sont cheres, je n'y prens gueres moins d'intérêt que vous : mon Ame porte ses affections & ses mouvemens où vont les vôtres. Je m'attendris de votre tendresse , je languis de vos langueurs. Les Chants les plus passionnés des Opera ne me touchent plus d'eux-mêmes :
ils

ils ne font d'impression sur moi que par celle qu'ils ont faite sur vous. Je suis touché de vous voir touchée , & ces soupirs douloureux qui vous échapent , coûtent moins à votre cœur qu'ils ne coûtent au mien.

J'ai peu de part à faire vos peines , & j'en ai autant que vous à les souffrir. Quelquefois vous produisez en nous une Passion différente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous recitez les Vers d'ANDROMAQUE , vous donnez de l'Amour avec les sentimens d'une Mere qui ne veut donner que de la Pitié. Vous cherchez à nous rendre sensibles à ses infortunes , & vous nous trouvez sensibles à vos charmes. Les choses tristes & pitoyables rappellent nos Cœurs secrètement à la Passion qu'ils ont pour vous ; & la douleur que vous exigez pour une malheureuse , devient un sentiment naturel de nos propres maux.

On ne le croiroit pas sans en avoir fait l'expérience. Les matieres les plus opposées à la Tendresse prennent un air touchant dans votre bouche : vos Raïsonnemens , vos Disputes , vos Contestations , vos Coleres ont leurs charmes ; tant il est difficile de trouver rien en vous qui ne contribuë à la Passion que vous inspirez. Il ne sort rien de vous qui ne soit aimable : il ne se forme rien en nous qui ne soit Amour.

Une

Une réflexion sérieuse vient m'avertir que vous vous moquerez de tout ce Discours : mais vous ne sauriez vous moquer de mes Foibleffes que vous ne foyez contente de vôtre Beauté ; & je suis satisfait de ma honre , si elle vous donne quelque satisfaction. On sacrifie son Repos , sa Liberté , sa Fortune : *la Gloire ne se sacrifie point* , dit MONTAGNE. Je renonce ici à nôtre *Montagne* , & ne refuse pas d'être ridicule pour l'amour de vous. Mais on ne sauroit vous faire un sacrifice de cette nature-là : il ne peut y avoir de ridicule à vous aimer. Un Ministre (1) renonce pour vous à sa Politique , & un Philosophe à sa Morale , sans interesser leur reputation. Le pouvoir d'une grande Beauté justifie toutes les Passions qu'elle fait produire ; & après avoir consulté mon Jugement autant que mon Cœur , je dirai sans craindre le Ridicule , que *je vous aime*.

L'Hom-

(1) Don Luis de Vafconcellos & Sousa, Comte de Castelmelhor , premier Ministre & Favori d'Alphonse Roi de Portugal. Après la Revolution qui arriva en Portugal en 1667. il fut obli-

gé de se retirer à Turin , d'où il obtint permission de passer en Angleterre , où il a demeuré dix ou douze ans. Il est présentement (1704.) à Lisbonne.

VIII.

L'Homme sur le Retour.

TIRCI^S, le bel Age nous laisse ;
Allons chercher une Maitresse
Qui se contente en ses Amans
De Vertus au lieu d'Agrémens :
Allons chercher la Femme-forte ;
Mais en est-il de cette sorte ?
On la cherchoit en vain , dit-on ,
Du tems même de *Salomon*.
S'il n'est de ces Femmes divines
Il est de folles Héroïnes
A qui d'illustres Visions
Tiendront lieu de Perfections :
L'une est folle de la Vaillance ,
L'autre est folle de la Science ,
Et court après les Beaux-Esprits
Par le charme de leurs Ecrits.
Telle est si folle de Sagesse
Qu'elle en méprise la Jeunesse ,
Et se fait une vanité
De plaire à nôtre Gravité.
Il est vrai que cette chimère
N'est pas aux Femmes ordinaire,
Et qu'on leur voit des appétits
Rarement pour les cheveux gris :
Mais leur incertaine Nature ,
Pour nous rompre toute mesure ,
A le caprice quelquefois
D'aimer Sagesse, Honneur & Loix.
Une Impertinente adorable
Ecouterà de vieux Mortels ,
Qui vont révéler ses Autels ;

Et

Et quelque Sorte inexorable
 Pensant donner à ses Appas
 La gloire de nôtre Trépas ,
 Nous laissera goûter ses charmes
 Sans qu'il nous en coûte des larmes :
 Il est mille chemins ouverts ,
 Pour arriver à leurs Travers.
 Mais laissons la Galanterie
 Pour une Jeunesse fleurie ,
 Et n'esperons pas. étant vieux
 De gagner le Cœur par les yeux :
 Que l'Esprit soit nôtre Conquête ,
 Tâchons d'assujettir la Tête
 Et qu'un ascendant de Raïson
 Tienne la leur comme en prison.
 Si je trouvois une *Lucrece*
 Capable d'un peu de tendresse ,
 J'accorderois avec plaisir ,
 Son honneur avec mon desir :
 J'entretiendrois en sa belle Ame
 La douceur d'une honnête flâme ;
 Et les interêts de son Cœur
 Ménagés avec sa pudeur
 Feroient voir au monde une Prude
 Sans rien de trop doux , ni de rude.
 Mais Dieux ! quelle espece d'Amour !
 O ! triste & malheureux Retour ,
 Qu'il te faut d'art avec des Belles
 Que tu veux tendres & cruelles !
 Que d'art à vaincre des rigueurs !
 Que d'art à borner les faveurs !
 Que d'art à trouver la tendresse
 Sans interesser la *Lucrece* !
 Encor , ce mal seroit léger
 N'étoit qu'on ne peut plus changer :
 Adieu , pour jamais je vous quite ,
 Agréable Legerecé ,

J'entre dans la saison maudite
 Où la triste Fidélité
 N'a rien qu'un ennuyeux mérite
 Dont on est bien-tôt dégoûté.

IX.

L E T T R E

A MR. LE COMTE

DE SAINT-ALBANS.

J'AI failli à mourir, Mylord, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir ; & en quoi je suis plus malheureux , c'est qu'il n'y a pas eu de maladie à *Londres* que la mienne ; pas un Rhume , un mal de Dents , un accès de Goutte. Mylord *Arlington*, à qui vous cediez le rang de premier Goutteux , pourroit faire aujourd'hui vingt tours de Mail , aussi-bien que la bonne Femme qui vous sert. Pour moi , je ne suis pas encore bien guéri : mais sans les secours que j'ai trouvés , je serois mort.

A quoi pensez-vous , Mylord, de passer l'hiver dans un Pays où les chevaux sont traités plus soigneusement cent fois que nous ? Où il y a des *Mayernes* pour les Maladies des Chevaux de Course , & des especes de Maréchaux pour celle des Hommes ? Si vous aviez de ces Enthousiasmes de Religion qui
 rendent

rendent la vie odieuse à tant de Fanatiques, je comprendrois quelque chose dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais si vous êtes homme comme nous ; si vous conservez l'inclination naturelle de vivre qui est demeurée à Monsieur le Maréchal de *Villeroy*, à Monsieur le Premier (1), à Monsieur de *Ruvigny*, & à vous autres Contemporains, pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne passez aucun jour qui n'en retranche cinq ou six de vôtre vie ?

Je m'arrête trop sur des discours que je devois passer legerement, il faut venir à des idées plus agréables. Madame de *Portsmouth* vous donnera telle part dans sa Banque qu'il vous plaira. Mylord *Hyde* (2) vous promet des honnêtetés qui se distingueront mal-aisément de la confiance. Monsieur l'Ambassadeur vous offre une pleine lumiere des Affaires de *Hongrie*, & de la guerre où les Princes du Nort vont s'engager : & ce que j'estime beaucoup, Monsieur le Duc d'*Ormond* est prêt à jouïr au Tric-trac avec vous sans avantage. Vous m'allez dire que vous ne voyez presque plus, que vous êtes acablé d'incommodités qui peuvent aisément dégoûter le monde de vous. Vous prenez

mal

(1) Monsieur de Berin-
ghen, premier Ecuyer.

(2) Le Comte de Ro-
chester.

mal la chose , Mylord ; c'est la Province qui se dégoûte de vous , & non pas le Monde.

On juge de vous , à la Campagne , par la foiblesse de votre vûë : vos Infirmités y sont prises pour des défauts ; & vous ne sauriez croire le mépris qu'a un homme de la *Contrée* , qui se porte bien , pour un homme de la Cour , qui se porte mal. Ici , Mylord , on vous considère par la force de votre Esprit : vos Maux y sont plaints , & vos bonnes Qualités réverées.

Quelle différence de séjour pour vous ? Et cependant vous avez fait choix de celui qui est si contraire à votre Santé & à votre Réputation. La plus grande peine des Disgraces , vous vous l'êtes imposée vous-même. C'est la privation du commerce des gens du monde , avec lesquels vous avez toujours vécu. On se console de la perte de ses Biens : on ne se console point d'avoir perdu la douceur des Sociétés agréables , & de souffrir l'ennui des importunes. Ayez tant de Raison qu'il vous plaira , le secours de la Raison ne peut rien où la Délicatesse du Goût est affligée.

Revenez donc , Mylord , revenez à des gens qui connoissent votre mérite , comme vous connoissez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribué de tous ses soins à votre soulagement , ou à vos plaisirs. La Politesse de

de Mylord *Sunderland* vous fera trouver rude & grossier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel ; & la facilité de la vie commode qu'il fait établir à la Cour, vous détrompera pour jamais du faux repos de vôtre Campagne. Madame *Mazarin* vous ôtera le scrupule de vos Visites. Elle ne s'offensera point que vous soyez auprès d'elle sans la voir ; & moins sensible à l'injure qu'elle en reçoit , qu'à la perte que vous en souffrez , elle vous fera goûter la douceur d'un Entretien qui ne cede pas au charme de sa Beauté. Pour vous elle suspendra la fureur de la Bassette , & rappellera cette Raison pure & tranquille qu'elle nous refuse tous les jours. Monsieur *Waller* vous garde une Conversation délicieuse. Je ne suis pas si vain que de vous parler de la mienne. Il vaut mieux vous promettre mes services le jour du Sabat , & me laisser perdre aux Echets toutes les fois que Monsieur de *Saiffac* pariera pour moi. Je ne vous dis rien de Mademoiselle *Crofts* : depuis qu'elle est *Duchesse de Chastellerault* , je ne sai point ce qu'elle veut être au Comte de *Saint-Albans* (1).

Si

(1) <i>Mistris Crofts</i> ,		<i>de la Reine. Après qu'elle</i>
<i>Sœur du Mylord Crofts,</i>		<i>eut quitté la Cour , sa</i>
<i>avoit été Fille d'honneur</i>		<i>Maison devint un réduit</i>

Si ces tentations sont trop legeres , & que vous ayez resolu de vous retirer du monde presentement , songez , Mylord , que c'est dans la Capitale qu'un honnête Homme doit se retirer. Vôte Raison vous dérobe au monde dans la Ville , quand il vous plaît : vôte Imagination vous y rend à la Campagne , même quand vous ne le voulez pas. Venez ici en Philosophe dans vôte Maison : c'est un nouveau merite dont vous serez estimé. Vivre en Philosophe au pays de *Susfolck* , c'est se rendre obscur plutôt que sage , & se faire oublier des autres au lieu de se connoître soi-même.

Les plus grands Philosophes de l'Antiquité demeuroient dans la plus belle Ville de la Grece ; & celui qui conseilloit de cacher sa vie avoit de beaux Jardins à *Athenes* , où cinq ou six de ses Amis philosophoient avec luy

fort agréable , où le Comte de Saint-Albans , & deux ou trois Personnes de Qualité alloient souper presque tous les soirs. Le Comte d'Arran presentement Duc d'Hamilton, s'attacha à cette Dame & alors Mylord Saint-Albans se retira. Monsieur de Saint-Eyre-

mond raille ici sur cette nouvelle Intrigue : il appelle Mistris Crofts Duchesse de Chastellerault , parce que le Comte d'Arran avoit été en France pour tâcher de faire valoir de vieilles prétensions de la Maison d'Hamilton sur le Duché de Chastellerault.

luy(1). Je ne fai comment revenir d'*Athenes* à *Londres*. Je foudraiterois pourtant que vôtre retour fut auffi prompt que le mien. M'y voila, Mylord, pour vous attendre, & vous fupplier de nous amener Monsieur *Fermyn*. Rendez-le au monde malgré lui. Il ne fera pas long-tems fans vous favoir gré d'une fi heureufe violence, ni vous, Mylord, fans nous remercier de la refolution que vous aurez prife par nôtre moyen.

(1) Epicure.

L E T T R E

x;

A MR. LE DUC

DE BUCKINGHAM.

MONSIEUR *Burnet* (1) eft fi fort perfuadé de vôtre Conversion, Mylord, qu'il en parle en ces termes à tous vos Amis : *Je fuis prêt à répondre fur mon Salut de celui du Duc de Buckingham, dans la ferme opinion que j'ai du changement de fa vie.* Conversion, Monsieur *Burnet*, dit Monsieur *Waller* : on ne fe convertit pas ainfi ;
ce

(1) Presentement Evê- | que de Salisburi.

» ce n'est ni par vous , ni par moi , ni par
 » homme vivant qu'est venuë la regularité
 » nouvelle du Duc de *Buckingham*. Un de
 » ses nouveaux Amis , mort il y a long-
 » temps , a fait depuis peu la merveille que
 » nous admirons. C'est *Petronius Arbiter* ,
 » le plus délicat homme de son temps en
 » Poësies , en Musiques , en Peintures ; Vo-
 » luptueux en toutes choses , qui faisoit du
 » jour la nuit , & de la nuit le jour : mais si
 » maître de ses Vices & de son Irregularité,
 » qu'il devenoit le plus réglé homme du
 » monde , quand il le jugeoit à propos. Le
 » Duc de *Buckingham* , qui lui ressembloit
 » déjà par mille endroits , a voulu depuis
 » peu lui ressembler par ce dernier ; & voilà,
 » Monsieur *Burnet* , d'où vient le change-
 » ment de sa vie , d'où vient cette regle que
 » vous avez prise pour une Conversion.

Avec la permission de Monsieur *Burnet*
 & de Monsieur *Waller* , je raisonnerai d'une
 autre sorte , & voici mon raisonnement. Il
 n'y a personne de bon goût qui aime le vice,
 quand le vice n'est pas agréable , & il ne
 faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat
 ait de la Contenance au Pays du Nord , où
 il n'y a pas le moindre sujet de tentation.
 Mais qu'on vous donne, Mylord , des Ob-
 jets capables de vous tenter , & on verra
 que le Converti de Monsieur *Burnet* , & le
 nouveau

nouveau *Pétrone* de Monsieur *Waller* ne font autre chose que le veritable Duc de *Buckingham*.

Dieu me préserve de vous tourner l'Esprit du côté de l'Amour. J'ai une autre péché à vous proposer que vous ne devineriez jamais , & que je vous souhaite de tout mon cœur ; c'est l'Avarice , Mylord , que je tiens préférable pour vous à la Sagesse des Philosophes , & à la Gloire des Conquerans. En effet j'aimerois mieux vous voir ressembler à Sir *Charles Herbert* , qu'à *Socrate* , ni à *César*. Où la difficulté est plus grande , le merite me paroît plus grand aussi ; & il est certain que vous aurez plus de peine à imiter ce Heros , que les deux autres.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la Perfection , je n'exige pas de vous cette austere discipline d'Economie , qui porte un homme dur à soi-même , à vouloir se passer de tout. Je desirerois seulement que vous observassiez avec soin ceux qui manient votre Argent , pour leur conserver en dépit d'eux , l'integrité qu'ils voudroient perdre cent fois le jour à votre service.

Si vous revenez jamais à *Londres* avec peu de Valets & beaucoup d'Argent , vous ferez l'admiration de l'*Angleterre* : sans cela, Mylord , la multitude ne sera pas pour vous ; & il faudra vous contenter de quelques Admirateurs.

mirateurs particuliers , dont vôtre très-humble Serviteur fera le premier.

XL

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

*Contenant des Réflexions sur l'Esprit
de Religion.*

J'AI songé toute la nuit à la Conversation que nous eûmes hier au soir , & je ne m'en étonne point , Madame : quand on a eu le plaisir de vous voir , & de vous parler le soir , il ne faut pas s'attendre à celui de bien dormir. Il me sembloit que Monsieur de *Barillon* raisonnoit avec beaucoup de solidité. Le Comte de *Melos* , qui préféreroit toujours la soumission de l'Esprit au Raisonnement , voulut bien se rendre au vôtre , & vos Lumières lui tinrent lieu de l'Autorité , qu'il a coutume de respecter.

J'avoüe que j'étois convaincu & enchanté de vos Raïsons ; elles faisoient leur impression sur mon esprit avec toute la force de la Verité , & s'insinuoient dans mon Cœur avec

tous

tous vos Charmes. Le Cœur doux & tendre comme il est , a une opposition naturelle à l'austerité de la Raïson. La vôtre a trouvé un grand secret : elle porte des lumieres dans les Esprits , & inspire en même temps de la passion dans les Cœurs. Jusqu'ici la Raïson n'avoit pas été comptée entre les Appas des Femmes : vous êtes la premiere qui l'ait renduë propre à nous donner de l'amour. Sans vous , Madame , les Verités que nous cherchons , nous auroient paru bien dures. La Verité qu'on a bannie du commerce , comme une fâcheuse , & qu'on a cachée au fonds d'un puits , comme une seditieuse qui troubloit l'Univers ; cette Verité change de nature dans vôtre bouche , & n'en sort que pour vous concilier generalement tous les Esprits. Vous la rétablissez dans le monde avec une pleine satisfaction de tous ceux qui vous entendent.

Ce n'est pas , Madame , que vous n'ayez vôtre part de la malignité de la Nature. Vous avez quelquefois des desseins formés de nous choquer. Sans être trop pénétrant on découvre la malice de vos intentions ; mais vos Charmes sont au dessus de ces intentions malicieuses, Vous plaisez , lors même que vous avez envie de déplaire ; & de toutes les choses que vous voudriez entreprendre , ne plaire pas est la seule dont vous ne sauriez venir à bout.

La

La Verité ne peut plus souffrir la violence que vous lui faites : elle veut reprendre la sécheresse & l'austerité que vous lui avez ôtée. Je vais lui rendre ses qualités naturelles ; & vous vous en appercevrez , Madame , à la lecture du petit Discours que je vous envoie.

» **A** USSI-TÔT que nous avons perdu le
» goût des Plaisirs , nôtre Imagination
» nous offre des idées agréables , qui nous
» tiennent lieu de choses sensibles. L'Esprit
» veut remplacer des Plaisirs perdus ; & il
» va chercher ses avantages en l'autre Mon-
» de , quand les Voluptés qui touchoient le
» corps nous sont échappées.

» Le dégoût du Libertinage nous fait
» quelquefois naître l'envie de devenir Dé-
» vots ; mais sommes-nous établis dans un
» état plus religieux & plus saint , nous pas-
» sons la vie à vouloir comprendre ce qui
» ne sauroit être compris ; & il vient des
» temps de sécheresse & de langueur , où
» l'on fait de fâcheuses réflexions sur le
» tourment qu'on se donne pour un Bien op-
» posé aux Sens , peu connu à la Raison ,
» conçu foiblement par une Foi incertaine
» & mal assurée. C'est de-là que viennent
» les plus grands desordres des Monasteres.
» Quand la félicité qu'on promet aux Reli-
gieux

gieux leur paroît douteuse , le mal certain ce
qu'il faut souffrir leur devient insupporta- ce
ble. ce

La diversité des Temperamens a beau- ce
coup de part aux divers Sentimens qu'ont ce
les hommes sur les choses surnaturelles. ce
Les Ames douces & tendres se portent à ce
l'Amour de Dieu ; les timides se tournent ce
à la crainte de l'Enfer ; les irrésolus vivent ce
dans le doute ; les prudens vont au plus ce
sur , sans examiner le plus vrai. Les doci- ce
les se soumettent ; les opiniâtres s'obsti- ce
nent dans le sentiment qu'on leur a donné, ce
ou qu'ils se forment eux-mêmes ; & les ce
gens attachés à la Raison , veulent être ce
convaincus par des preuves qu'ils ne trou- ce
vent pas. ce

*Quand les hommes , disoit Monsieur ce
WURTS (1) , auront retiré du Christianisme ce
ce qu'ils y ont mis , il n'y aura qu'une mê- ce
me Religion , aussi simple dans sa Doctrine, ce
que pure dans sa Morale. ce*

Comme nous ne recevons point nôtre ce
Créance par la Raison (2) , aussi la Raison ce
ne nous en fait-elle pas changer. Un dé- ce
goût

(1) *General des Trou-
pes Hollandoises pen-
dant la Guerre de 1672.*

(2) *Voyez le COMMEN-
TAIRE PHILOSOPHI-*

*Q' E sur ces paroles de
JESUS-CHRIST, Con-
trains-les d'entrer , II.
Part. Page 534.*

» goût secret des vieux Sentimens nous fait
» sortir de la Religion dans laquelle nous
» avons vécu ; l'Agrément que trouve l'Es-
» prit en de nouvelles pensées , nous fait
» entrer dans une autre : & lors qu'on a
» changé de Religion , si on est fort à par-
» ler des Erreurs qu'on a quittées , on est
» assez foible à établir la Verité de celle
» qu'on a prise.

» La doctrine est contestée par tout : elle
» servira éternellement de matiere à la dis-
» pute dans toutes les Religions ; mais on
» peut convenir de ce qui regarde les
» Mœurs. Le monde est d'accord sur les
» Commandemens que Dieu nous fait ,
» & sur l'obéissance qui lui est dûë ; car
» alors Dieu s'explique à l'Homme en des
» choses que l'Homme connoît, & qu'il sent.
» Pour les Mysteres , ils sont au dessus de
» l'Esprit humain , & nous cherchons inu-
» tilement à connoître ce qui ne peut être
» connu ; ce qui ne tombe ni sous les Sens ,
» ni sous la Raison. La coûtume en autorise
» le discours, la seule Grace en peut inspirer
» la créance.

» Il ne dépend pas de nous de croire ce
» qu'on veut , ni même ce que nous voulons.
» L'Entendement ne sauroit se rendre qu'aux
» Lumieres qu'on lui donne ; mais la volon-
» té doit se soumettre aux Ordres qu'elle re-
» çoit.

POR-

P O R T R A I T

XII.

DE MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

O N m'accuse à tort d'avoir trop de complaisance pour Madame *Mazarin*: il n'y a personne dont Madame *Mazarin* ait plus à se plaindre que de moi. Depuis six mois je cherche malicieusement en elle quelque chose qui déplaîse , & malgré moi je n'y trouve rien que de trop aimable, que de trop charmant. Une Curiosité chagrine me fait examiner chaque Trait de son Visage , à dessein d'y rencontrer ou de l'irregularité qui me choque , ou du désagrément qui me dégoûte. Que je réussis mal dans mon dessein ! Tous ses Traits ont une Beauté particulière qui ne cede en rien à celle des Yeux ; & ses Yeux , du consentement de tout le monde , sont les plus beaux Yeux de l'Univers.

Voici une chose dont je ne me console point. Ses Dents , ses Lèvres , sa Bouche , & toutes les Graces qui l'environnent , se trouvent assez confonduës parmi les grandes & les diverses Beautés de son Visage : mais

Tom. IV.

H si

si on les compare à ces belles Bouches qui font le charme des personnes qu'on admire le plus , elles défont tout , elles effacent tout ; tout ce qui est peu distingué en elle ne laisse pas considérer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma Curiosité ne s'arrête pas-là. Je vais chercher quelque défaut en sa taille ; & je trouve je ne sai quelle grace de la Nature répandue si heureusement en toute sa personne , que la bonne grace des autres ne me paroît plus que contrainte & affectation.

Quand Madame *Mazarin* plaît trop dans sa négligence , je lui conseille de s'ajuster avec soin ; esperant que l'ajustement & la parure ne manqueront pas de ruiner ses Agrémens naturels ; mais à peine elle est parée , que je suis contraint d'avoüer qu'on n'a jamais vû à personne un Air si grand & si noble que le sien. Mon chagrin ne s'apaise pas encore. Je la veux voir dans sa Chambre au milieu de ses Chiens , de ses Guenons , de ses Oiseaux , & je m'attens que le desordre de sa Coëffure & de ses Habits lui fera perdre l'éclat de cette Beauté qui nous étonnoit à la Cour. Mais c'est-là qu'elle est cent fois plus aimable ; c'est-là qu'un Charme plus naturel donne du dégoût pour tout art , pour toute industrie ; c'est-là que la liberté de son Esprit & de
son

son humeur n'en laisse à personne qui la voye.

Que feroit le plus grand de ses Ennemis ! Je lui souhaite une Maladie qui puisse ruiner ses Appas ; mais nous sommes plus à plaindre qu'elle dans ses douleurs : ses douleurs ont un charme qui nous cause plus de mal qu'elle n'en souffre.

Après m'être laissé attendrir par ses maux, je cherche à m'attirer des Outrages qui m'irritent : je choque à dessein toutes ses Opinions : j'excite sa Colere dans la dispute ; je me fais faire des injustices au Jeu ; j'insinüe moi-même les moyens de mon Oppression , pour me donner le sujet d'un véritable Ressentiment. Que me sert toute cette belle Industrie ? Ses mauvais traitemens plaisent au lieu d'irriter ; & ses injures , plus charmantes que ne seroient les caresses des autres , sont autant de chaînes qui me lient à ses volontés. Je passe de son sérieux à sa gayeté. Je la veux voir sérieuse , pensant la trouver moins agréable : je la veux voir plus libre , esperant de la trouver indiscrete. Sérieuse , elle fait estimer son Bon-sens : enjouée , elle fait aimer son Enjouement.

Elle fait autant qu'un Homme peut savoir , & cache sa Science avec toute la discretion que doit avoir une Femme retenuë. Elle a des Connoissances acquises , qui ne sentent en-

rien l'étude qu'elle a employée pour les acquérir : elle a des Imaginations heureuses, aussi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous blesse.

J'ai vû des Femmes qui faisoient des Amans par l'avantage de leur Beauté, & qui les perdoient par les défauts de leur Esprit : j'en ai vû qui nous engageoient pour être belles & spirituelles ensemble, & qui rebutoient comme indiscrettes, peu sûres, & intéressées. Avec Madame *Mazarin*, passez du Visage à l'Esprit, des qualités de l'Esprit à celles de l'Ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous lie ; & que rien ne sauroit vous dégager. On se défend des autres par la Raison : c'est la Raison qui nous livre, & qui nous assujettit à son pouvoir. Ailleurs nôtre Amour commence d'ordinaire où finit nôtre Raison : ici nôtre Amour ne sauroit finir que nôtre Raison ne soit perduë.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame *Mazarin*, c'est qu'elle inspire toujours de nouveaux desirs ; que dans l'habitude d'un Commerce continuel, elle fait sentir toutes les tendresses & les douceurs d'une Passion naissante. C'est la seule Femme pour qui l'on puisse être éternellement constant, & avec laquelle on se donne à toute heure le plaisir de l'inconstance. Jamais on
ne

ne change pour la Personne : on change à tout moment pour ses Traits ; & on goûte en quelque façon cette joye vive & nouvelle qu'une Infidélité en Amour nous fait sentir.

Tantôt la Bouche est abandonnée pour les Yeux ; tantôt on abandonne les Yeux pour la Bouche. Les Joües , le Nez , les Sourcils, le Front , les Cheveux , les Oreilles même , (tant la Nature a voulu rendre toutes choses parfaites en ce beau Corps !) les Oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour , & nous font goûter le plaisir du changement. A considérer ses Traits séparés , on diroit qu'il y a une secrète jalousie entr'eux , & qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des Amans. A considérer leur rapport , à les considérer unis & liés ensemble , on leur voit former une Beauté qui ne souffre ni d'inconstance pour elle , ni de Fidélité pour les autres. J'ai assez parlé des choses qui nous paroissent , devinons la perfection des endroits cachez , & disons par conjecture , que le merite de ce qu'on ne voit point, passe de bien loin tout ce qu'on voit.



XIII.

E P I T R E

DE MR. LE DUC

D E N E V E R S ,

A Mr. l'Abbé BOURDELOT (1).

QUOI mes Vers , *Bourdelot* , sans grace & sans
 beautés ,
 Vivent dans ta Memoire , & sont par toi cités !
 Du fond de l'Oubli tirant leur destinée ,
 Tu redonnes le jour à ma Muse étonnée !
 Qui te prête la main ? quel Dieu te fait agir ,
 Et t'inspire mes Vers pour me faire rougir ?
 Moi , qui sur le *Parnasse* , Apprenti téméraire ,
 Ai fait parler ma Muse une Langue étrangere ,
 Et qui n'ai dans mes Vers échapés au hazard ,
 Que l'Audace pour Regle , & le Bon-sens pour Art.
 Pour orner le François de nouvelles parures ,
 Je hazarde en mes Vers d'insolentes Figures ,
 Qui par le choix des Mots & l'adresse du Tour ,
 Eblouissent l'Esprit de l'éclat d'un faux jour.
 Que ne puis-je à present dans l'ardeur qui m'anime
 Donner de *La Fayette* (2) au travers du Sublime ;
 Ou puisant dans *Meré* (3) tous les Charms divers ,
 Des

(1) *Medecin de Chris-
 tine Reine de Suede , &
 ensuite du Prince de
 Condé. Il mourut en
 1684.*

(2) *Madame de La
 Fayette.*

(3) *Le Chevalier de
 Meré.*

Des plus beaux Agrémens façonner tous mes Vers :
 Alors je donneroïs par des Traits connoissables
 A la Posterité des Talens admirables :
 L'éclat de ton Esprit seroit un sûr garant
 Pour deffiller les yeux du Vulgaire ignorant.
 Toi , qu'on a remarqué dans le Siecle où nous som-

mes ,
 Par tant de beaux endroits Homme au dessus des
 hommes ;

Qui des Travers du Monde évitant le poison ,
 Te fais faire à toi-même un Dieu de la Raison :
 Tu ris de la Fortune , & des tours de sa rouë ,
 Quand du sort de nos jours l'Inconstance se jouë ,
 Tu fais qu'on n'a du Ciel des regards caressans
 Que pour en ressentir des regrets plus cuisans.
 Les Astres trop cruels dans leur course changeante ,
 Nous font voir du Bonheur l'incertitude errante :
 On voit dans l'Univers tant d'Abus établis ,
 Se fonder en Coutume au lieu d'être abolis :
 Le Sang des grands Seigneurs mêlé dans la Roture ,
 Faire en naissant changer au Bourgeois de nature :
 Rome a vu radoter au Trône des Césars ,
 L'Eglise dans les mains d'imbéciles Vieillards ,
 Donner à des Neveux le Saint Siege au pillage ,
 Et de ses Fiefs sacrés démembrer l'Apanage.
 Mais Louïons d'*Innocent* (1) la sainte Austerité :
 Que l'Eglise est superbe en son Humilité !
 Il ôte à l'Univers l'effroyable scandale ,
 L'Hydre du *Népotisme* à Rome si fatale :
 Il veut du *Jansenisme* étouffer le poison ,
 Et les saintes Erreurs qui troublent la Raison.
 Admirons ses Vertus dans le temps que le Monde
 En Vice éclatans plus que jamais abonde.
 Un Ministre fameux (2) pour soutenir son Nom

Va

(1) Innocent XI.

| (2) Le Cardinal Ma-
zarin.

Va pour Neveu postiche adopter un *Orgon* (1)
 Qui de ses grands Trésors , pieuse Frenésie ,
 Des *Tartuffes* du temps nourrit l'Hypocrisie ,
 Et craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but ,
 Va l'Argent à la main trafiquer son Salut.
 S'il recevoit d'en haut des Notions plus claires ,
 Il iroit à *La Trape* imiter les *Macaires* :
 Car dans le Monde on fait des efforts impuissans
 Pour détacher l'Esprit du commerce des Sens.
 C'est trop , n'en parlons plus ; entrons en diligence
 Dans le pompeux néant de la Grandeur immense.
 Qu'on a vû de nos jours , appuyé par les Loix
 Un *Cromwel* déranger un long ordre de Rois ;
 Qu'une Reine ait pû faire exemte de tous crimes
 De deux Freres vivans deux Maris legitimes (2)
 Une autre par son Fils voit signer aujourd'hui
 L'Arrêt dénaturé qui l'éloigne de lui (3)
 De quel œil de Caton ta divine Prudence ,
 Des caprices du Sort perce l'extravagance ?
 Défiant son pouvoir tu ris de son courroux
 Et tu mets les Mortels à l'abri de ses coups.
 La Nature à tes yeux se montre toute nue ,
 T'apprend de ses Secrets la Science connue ;
 Découvre à ton Esprit les Enigmes divins ,
 Et fait faire à ton Art obéir les Destins.
 Ta main fait renouïer d'une Vie ébranlée ,
 Dans les doigts de *Clotho* la trame défilée ;
 Et de l'Ame aux abois ranimant les Ressorts ,
 Des bords de l'*Acheron* tu rappelles les Morts.
 Ton Esprit , ton Bon-goût , ta Science profonde
 Triomphent

(1) *Le Duc de La Meil-*
leraye , à qui le Cardi-
nal donna sa Niece Hor-
rence Mancini en maria-
ge , à condition qu'il por-
teroit le Nom & les Ar-

mes de Mazarin,

(2) *Mademoiselle d'Au-*
male Reine de Portugal.

(3) *La Reine Mere*
d'Espagne.

DE SAINT-EVREMOND. 97

Triomphent des Erreurs qui regnent dans le Monde.
 Dans tes Ecrits l'on voit tous les traits pénétrants,
 Que ta main fait porter sur les Vices du tems.
 Chacun craint que ta Plume en Critique fertile
 Ne répande sur lui son éloquente bile ?

Pour moi qui ris du sort que mes Vers trouveront ;
 Je baiserais les Mains qui les déchireront.

Aussi-bien dans le Monde , hors deux Auteurs celebres ,

Le reste est englouti dans l'horreur des tenebres.

Ces illustres du temps *Racine & Despréaux* ,

Sont du Mont *Helicon* les Fermiers Generaux ;

Pour mettre des Impôts sur l'Onde d'*Hippocrène*

Phœbus leur donne à bail son liquide Domaine :

Tout passe par leurs mains ; les précieux Trésors

Ne coulent que pour eux des *Castalides* bords.

On a vu dans leurs Vers leur extrême Richesse ;

Leurs Plumes dégorgeoient des liqueurs du *Parnasse* :

A présent de la Rime abandonnant les Loix ,

Ils veulent que *Phœbus* reprenne tous ses Droits ,

Et sortant tout d'un coup de l'Ordre Poétique

Ils entrent Etrangers dans le Monde Historique.

Louis par ses hauts Faits , qu'ils sont prêts à traiter ,

Ebloüit tout le Monde à force d'éclater.

Qui peindra les beaux traits de sa gloire immortelle ?

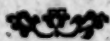
Le Pinceau trembleroit entre les mains d'*Apelle*.

Quel bonheur d'être nez au Siecle de Louis !

Admirons , *Bourdelot* , ses Exploits incüis ,

Que nous pouvons tous voir , que nous pouvons écrire ;

Et plaignons l'Avenir qui ne peut que les lire.



Va pour Neveu postiche adopter un *Orgon* (1)
 Qui de ses grands Trésors , pieuse Frenésie ,
 Des *Tartuffes* du temps nourrit l'Hypocrisie ,
 Et craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but ,
 Va l'Argent à la main trafiquer son Salut.
 S'il recevoit d'en haut des Notions plus claires ,
 Il iroit à *La Trape* imiter les *Macaires* :
 Car dans le Monde on fait des efforts impuissans
 Pour détacher l'Esprit du commerce des Sens.
 C'est trop , n'en parlons plus ; entrons en diligence
 Dans le pompeux néant de la Grandeur immense.
 Qu'on a vû de nos jours , appuyé par les Loix
 Un *Cromwel* déranger un long ordre de Rois ;
 Qu'une Reine ait pû faire exemte de tous crimes
 De deux Freres vivans deux Maris legitimes (2)
 Une autre par son Fils voit signer aujourd'hui
 L'Arrêt dénaturé qui l'éloigne de lui (3)
 De quel œil de Cæron ta divine Prudence ,
 Des caprices du Sort perce l'extravagance ?
 Défiant son pouvoir tu ris de son courroux
 Et tu mets les Mortels à l'abri de ses coups.
 La Nature à tes yeux se montre toute nuë ,
 T'apprend de ses Secrets la Science connue ;
 Découvre à ton Esprit les Enigmes divins ,
 Et fait faire à ton Art obéir les Destins.
 Ta main fait renoüer d'une Vie ébranlée ,
 Dans les doigts de *Clotho* la trame défilée ;
 Et de l'Ame aux abois ranimant les Ressorts ,
 Des bords de l'*Acheron* tu rappelles les Morts.
 Ton Esprit , ton Bon-goût , ta Science profonde
 Triomphent

(1) *Le Duc de La Meil-*
leraye , à qui le Cardi-
nal donna sa Niece Hor-
rence Mancini en maria-
ge , à condition qu'il por-
teroit le Nom & les Ar-

mes de Mazarin,
 (2) *Mademoiselle d'Au-*
male Reine de Portugal.
 (3) *La Reine Mere*
d'Espagne.

DE SAINT-EVREMOND. 97

Triomphent des Erreurs qui regnent dans le Monde.
 Dans tes Ecrits l'on voit tous les traits pénétrants,
 Que ta main fait porter sur les Vices du tems.
 Chacun craint que ta Plume en Critique fertile
 Ne répande sur lui son éloquente bile ?
 Pour moi qui ris du sort que mes Vers trouveront ;
 Je baiserais les Mains qui les déchireront.
 Aussi-bien dans le Monde , hors deux Auteurs cele-

bres ,

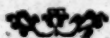
Le reste est englouti dans l'horreur des tenebres.
 Ces illustres du temps *Racine & Despréaux* ,
 Sont du Mont *Helicon* les Fermiers Generaux ;
 Pour mettre des Impôts sur l'Onde d'*Hippocrène*
Phæbus leur donne à bail son liquide Domaine :
 Tout passe par leurs mains ; les précieux Trésors
 Ne coulent que pour eux des *Castalides* bords.
 On a vu dans leurs Vers leur extrême Richesse ;
 Leurs Plumes dégorgeoient des liqueurs du *Per-*
messe :

A present de la Rime abandonnant les Loix ,
 Ils veulent que *Phæbus* reprenne tous ses Droits ,
 Et sortant tout d'un coup de l'Ordre Poétique
 Ils entrent Etrangers dans le Monde Historique.
 Louis par ses hauts Faits , qu'ils sont prêts à trai-

ter ,

Ebloüit tout le Monde à force d'éclater.
 Qui peindra les beaux traits de sa gloire immor-
 telle ?

Le Pinceau trembleroit entre les mains d'*Apelle*.
 Quel bonheur d'être nez au Siecle de Louis !
 Admirons , *Bourdelot* , ses Exploits incüis ,
 Que nous pouvons tous voir , que nous pouvons
 écrire ;
 Et plaignons l'Avenir qui ne peut que les lire.



XIV.

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

JE viens de lire avec Monsieur *Van Benning* (1) les Vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Cet Ambassadeur, qui a passé sa vie dans l'Etude, aussi-bien que dans les Affaires, les trouve fort beaux; & mon sentiment est, Madame, qu'il y en a dans ce petit Ouvrage d'aussi élevés que que j'en aye vû depuis long-tems dans nôtre Langue. Ce qui me les fait estimer davantage, c'est qu'il y a de la Nouveauté & du bon-Sens : ajustement difficile à faire. Car nos Nouveautés ont souvent de l'extravagance, & le bon-Sens qui se trouve dans nos Ecrits, est le bon-sens de l'Antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'Esprit des Anciens nous en inspire; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser; mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées. Ce que nous voyons d'eux avoit la grace de

(1) *Ambassadeur des* | *du Roi Charles II.*
Etats Generaux auprès |

la Nouveauté, lors qu'ils le faisoient ; ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de siecle en siecle , & est tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur , qui ne met au jour que de vieilles Productions ; qui se pare des imaginations des *Grecs* , & donne au monde leurs lumieres pour les siennes ? On nous apporte une infinité de Regles qui sont faites il y a trois mille ans , pour regler tout ce qui se fait aujourd'hui ; & on ne considere point que ce ne sont pas les mêmes Sujets qu'il faut traiter, ni le même Genie qu'il faut conduire.

Si nous faisons l'amour comme *Anacreon* & *Sapho* , il n'y auroit rien de plus ridicule ; comme *Terence* , rien de plus bourgeois ; comme *Lucien* , rien de plus grossier. Tous les Tems ont un Caractere qui leur est propre ; ils ont leur Politique , leur Interêt , leurs Affaires : ils ont leur Morale , en quelque façon , ayant leurs Défauts & leurs Vertus. C'est toujours l'Homme , mais la Nature se varie dans l'Homme ; & l'Art qui n'est autre chose qu'une imitation de la Nature , se doit varier comme elle. Nos sottises ne sont point les sottises dont *Horace* s'est moqué ; nos vices ne sont point les vices que *Juvenal* a repris : nous devons

employer un autre Ridicule , & nous servir d'une autre Censure.

J'ai obligation à Monsieur de *Nevers* : je cherchois de la Nouveauté il y a long-tems, & il m'en a fait rencontrer. Je trouve un homme qui fait penser lui-même ce qu'il écrit , & qui donne son propre tour à l'expression de ses pensées.

Moi qui n'ai dans mes Vers échapés au hazard ,

Que l'Audace pour Regle, & le Bon-sens pour Art :

Si la *Fortune* , l'*Audace* & le *Bon-sens* produisent tant de beautés , je conseille aux Auteurs de renoncer aux Regles de l'Art , & de s'abandonner purement à leur Genie.

Pour orner le François de nouvelles parures ,

Je hazarde en mes Vers d'insolentes Figures :

Celui qui hazarde ces *insolentes Figures* , est assuré de n'en avoir que de nobles : c'est une hardiessè heureuse qui n'a rien d'extravagant ni de faux ; un éclat d'imagination que le Jugement peut avoüer pour une de ses lumieres.

Je ne sai pas bien si les avantages que Monsieur de *Nevers* attribué à Madame de *La Fayette* , & à Monsieur de *Meré* , sont sinceres. Leur merite me persuade la sincerité ; sans cela la délicatessè du tour me seroit suspecte , & je craindrois qu'il n'y eut quelque

quelque Ridicule caché sous le *Sublime* de l'une , & sous les *Charmes divers* de l'autre. Les loüanges que l'on donne à Monsieur *Bourdelot* sont plus nettement expliquées. Je n'en donneroïs pas moins à sa Personne , mais je voudrois qu'elles fussent plus dégagées de sa Profession. A mon avis , la Medecine rompt plus de *Trames* qu'elle n'en renvoie ; & il ne falloit pas moins que les Vers de Monsieur vôtre Frere , pour remettre en honneur une Science que ceux de *Moliere* avoient décriée. A vous parler franchement je retrancherois quelque chose de l'habileté du Medecin , pour donner plus , s'il étoit possible , aux lumieres du Bel-Esprit. J'ai plus de veneration pour la Cour de *Rome* , que pour la Faculté de *Paris* ; & quoique j'aye toute liberté de parler du Pape , dans un Pays où on le brûle tous les ans , je ne dirai rien de son Eloge , sinon que *S. Pierre* en doit avoir de la jalousie : car il est plus aisé de fonder un Etat que de le reformer , d'y mettre l'ordre que de l'y rétablir. La Discretion que vous avez toujours en parlant de Monsieur vôtre Mari , me fait passer légèrement sur ORGON , & ma retenue fondée sur la vôtre m'ôte l'idée de Monsieur *Mazarin*. Mais un Homme qui *trafiqueroit son Salut l'Argent à la main* , me donneroit mauvaise opinion du Marchand qui achete

le Ciel, & plus méchante de ceux qui le vendent.

Revenons à la beauté des Vers, qui ne peut pas être égale par tout. L'Elevation de l'Esprit laisse de petites choses en prise à l'exactitude de la Critique; & c'est une consolation que les grands Genies ne doivent pas envier aux mediocres. Que des malheureux à qui la Nature a été peu favorable, se fassent valoir comme ils pourront par le travail d'une étude si gênante: pour moi je me sens transporté avec plaisir à des endroits qui m'enlèvent; & mon Admiration ne laisse point de place au chagrin de la Censure.

Il est beaucoup plus facile de louer le Roi en Prose qu'en Vers. Les Vers avec tout le merveilleux de la Poësie, n'approchent point de la magnificence du sujet: & en Prose, une Verité simple est un grand Eloge. Il ne faut que dire purement ce qu'a fait le Roi, pour effacer tout ce qu'on a écrit des autres. Monsieur de *Nevers* a entrepris une chose plus difficile: il a cherché des Pensées qui pussent égaler les Actions de son Heros. Le dessein étoit hardi, mais il n'a pas été tout-à-fait malheureux; car s'il demeure fort au-dessous de la Gloire de celui qu'il loue; il s'élève fort au dessus du Genie de tous ceux qui l'ont loué.

Qui

DE SAINT-EVREMOND. 103

Qui peindra les beaux traits de sa Gl. ire immortelle ?

*Le Pinceau trembleroit entre les mains d'Appelle;
Quel bonheur d'être nez au Siècle de LOUIS!*

*Admirons Bourdelot, ses exploits inouis,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons
écrire.*

Et plaignons l'Avenir, qui ne peut que les lire.

Je plaindrois la condition de nos Neveux, si la mienne n'étoit plus à plaindre. Ils vivront un jour ; ils entreront dans le Monde, d'où je suis prêt de sortir, & où je suis réduit à lire les Exploits du Roi, sans en pouvoir être témoin non plus qu'eux. C'est un grand malheur de passer la vie loin de son Empire ; mais si la Fortune ne m'en avoit éloigné, je ne vivrois pas sous le vôtre, Madame. Vous inspirez de la passion à tout ce qui en est capable, & la Raison vous donne ceux que la Passion ne touche plus.



XV.

E P I T R E

A U R O Y.

ARBITRE des Mortels , je connois ta Puissance,
Que ne puis-je aussi bien connoître ta Clemence?
L'excès de tes Bontés en tous lieux est connu ,
Mais tu m'as réservé pour une autre Vertu :
Je dois servir toujours à montrer ta Justice
Sans murmurer jamais d'un assez long supplice.
On ne me verra point par de tristes accens ,
Par un air douloureux , des soupirs languissans ,
M'attirer la pitié , qu'excite un misérable ,
Ni faire l'opprimé lors que je suis coupable.
Que des Infortunés soulagent leur douleur ,
Par la compassion qu'on a de leur malheur !
Pour moi je me condamne , & severe à moi-même ;
Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême.
Je vis depuis long-tems éloigné d'une Cour ,
Pour qui le plus sauvage auroit eu de l'amour ,
L'Exil a consumé la vigueur de mon âge ,
Et me laisse aujourd'hui la Vieillesse en partage ;
Il joint au noir chagrin de mes jours avancés
Un triste souvenir de ceux que j'ai passés.
Cependant mes regrets ont de plus justes causes ;
Des merveilles du Roi , de tant de grandes choses ,
Malheureux que je suis , hélas ! je n'ai rien vu ;
C'est le Bien le plus cher qu'un Sujet ait perdu.
Sans un fatal Exil j'aurois vu ces Armées ,
Dont tant de Nations sont encore allarmées :
J'aurois vû ces grands Chefs , fameux par mille
Exploits ,
Commandés & conduits par le premier des Rois :
Et mes yeux attachés sur la seule Personne ,
N'au-

N'auroient fait qu'observer les Ordres qu'il leur don-
 J'aurois vu sa Valeur inspirer aux Soldats (ne :
 L'ardeur qui les anime au milieu des combats :
 J'aurois vu ce qu'on voit rarement sur la terre ;
 Une Paix glorieuse autant que fut la Guerre.

Après tant de perils , après tant de travaux ,
 Chacun fit le destin de terminer ses maux ;
 On ne regarda plus que son propre dommage :
 Et qui fut moins constant s'estima le plus sage ,
 La *Hollande* solide en tous ses intérêts ,
 Laisa les impuissans avec leurs faux Projets ;
 Et l'*Espagne* connut dans cette Ligue usée
 La vanité des Noms qui l'avoient abusée.
 Le *Lorrain* qu'animoiént l'Empire & sa Maison ;
 Par mille Camps divers parvint jusqu'à *Mouzon* ;
 Mais à peine fut-il regarder la *Champagne*
 Que *Fribourg* emporté termina la Campagne :
 La Paix fut résolue au Conseil de *Madrid* ,
 Et résolue à *Vienne* , aussi-tôt qu'on l'apprit ;
 Et le Parti confus après ce coup funeste
 A ses Ambassadeurs laissa le soin du reste.
 Mais tous les Generaux allarmés de la Paix
 Se montroient plus ardens & plus fiers que jamais :
 Ils cherchoient les Combats, quand les soins de leurs
 Princes

Se tournoient pleinement au repos des Provinces.
 Que servoient dans les Camps ces dernieres ardeurs ;
 Qu'à coûter au Public , & du sang & des pleurs ?
 Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
 Sur le point que la Guerre alloit être finie !
 Il ne nous restoit plus qu'à reduire le *Nord* ,
 Qui sembloit de si loin mépriser nôtre effort ,
 Esperant vainement que nôtre Politique
 Craindroit le bruit fameux que fait sa *Mer Baltique* ;
 Esperant follement que des lieux reculés ,
 Ou jamais les *François* n'étoient encore allés ,
 Pour éteindre ce Feu qui forme nôtre audace ,

Auroient

Auroient assez pour eux du seul nom de leur Glace.
 Que vous connoissiez mal les *François* d'aujourd'hui !
 On nous a vus legers chez nous & chez autrui ;
 Mais ceux qu'on accusoit autrefois d'inconstance
 N'auront à vos dépens que trop de patience.
 Peuples qui nous cedez l'avantage d'agir ,
 Nous savons mieux que vous fatiguer & souffrir ;
 Vos plus vastes Forêts , vos plus grandes Rivières
 Sont contre les *François* d'impuissantes Barrières.
Crequi marche, il approche, il vous donne combat,
 Il passe le *Vexer* , vôtre Fierté s'abat ;
 Tous les Confederés ont de vives allarmes ,
 Et leur docilité fut l'effet de nos Armes.
 On vit là nos Amis que *Wrangel* (1) a perdus ,
 Malgré d'un jeune Roi les naissantes Vertus :
 Malgré tant de combats où parut sa vaillance ;
 On vit là nos Amis tombés dans l'impuissance ;
 D'un sort si malheureux se relever par nous ,
 Et du plus triste état passer dans le plus doux.

Ainsi des Nations furent les destinées ,
 Comme il plut à *Louis* dures ou fortunées :
 Ainsi fut rétabli ce tranquille repos ,
 Qui ne dément en rien la gloire du Heros.
 On voit dans le repos les Plaisirs sans mollesse ;
 Les Interêts conduits avec ordre & sagesse ,
 Les fideles Conseils prudemment écoutés ,
 Et les plus grands Projets justes & concertés.
 Le Courage du Prince à la Guerre l'anime ,
 Sa Raison , n'en veut point qui ne soit legitime ;
 Il est sage , il est grand , il est ambitieux ;
 Vertus & Passions , tout en est glorieux :
 Au milieu des progrès la Justice l'arrête ;
 A peine a-t-il promis qu'il rend une Conquete :
 De sa simple Parole il se fait un devoir ,
 Qui l'oblige à regler lui-même son Pouvoir ;

Et

(1) General des Troupes i Suedoises.

DE SAINT-EVREMOND. 107

Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire ,
 Pour l'avoir voulu dire , il a voulu le faire.
 Mais s'il a quelquefois une offense à punir ,
 Un droit à conserver , un rang à maintenir ,
 C'est alors que l'ardeur d'un Courage heroïque ,
 Anime les raisons qu'avoir la Politique :
 Tout s'émeut , tout agit à son Commandement ,
 Et l'*Espagne* tremblante à chaque mouvement
 N'a pour se rassurer que la seule *Esperance*
 De trouver des Jaloux ennemis de la *France*.
Espagne , devien sage , & quitte une fierté
 Si contraire aux moyens qui font ta sûreté ;
 Abandonne un orgueil qui s'attache à des Titres (1)
 Dans le cœur de *Louis* va chercher des Arbitres :
 C'est-là qu'est le salut du reste des Etats ,
 Que tes foibles efforts ne conserveroient pas.
 Peuples abandonnés , que rien ne peut défendre
 Pour le dernier malheur on ne veut pas vous pren-
 dre.

Nous vous laissons troublés de cent maux intestins ;
 Assez & trop punis par vos propres destins.
 Du plus grand des Mortels je connois la Puissance ;
 Mille autres du plus doux ont connu la Clémence ;
 Du plus juste en tous lieux j'ai ressenti la Loi ,
 Et le fâcheux état dans lequel je me voi ,
 Me feroit demander la fin de ma souffrance :
 Mais puis qu'il a tant fait pour l'honneur de la
France ,

Puis que de tous nos Rois c'est le plus digne Roi ;
François , comme je suis , il fait assez pour moi.

LETTRE

(1) Le Roi d'Espagne en | tre de DUC DE BOUR-
 cedant la Franche-Com- | GOGNE.
 té, vouloit retenir le Ti-



XVI,

L E T T R E

A MR. LE COMTE

D'OLONNE.

JE ne sai pas pourquoi vous admireriez mes Vers , puisque je ne les admire pas moi-même ; car vous devez savoir qu'au sentiment d'un grand Maître en l'Art Poétique (1) , le Poëte est toujours le plus touché de son Ouvrage. Pour moi , je reconnois beaucoup de fautes dans le mien , que je pourrois corriger si l'exactitude ne faisoit trop de peine à mon humeur , & ne consommoit trop de tems à une personne de mon âge. D'ailleurs j'ai une Excuse que vous recevrez , si je ne me trompe : les Coups-d'essai ne sont pas souvent des Chef-d'œuvres , & les loüanges que je donne au Roi , étant les premières veritables & sinceres que j'ai données , il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réussi. Les vôtres pour moi ont une Ironie ingénieuse , dans laquelle je me suis vû si grand Maître autrefois , que le Maréchal de *Clerembant* ne trouvoit que moi

(1) Aristote.

DE SAINT-EVREMOND. 109

moi capable de vous disputer le mérite de cette Figure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage , & qui est autant vôtre Serviteur que je le suis. Vous me voyez assez en garde contre le Ridicule , & malgré toutes mes précautions je ne laisse pas de me laisser aller agréablement aux louanges que vous me donnez sur mon Goût. Vous avez intérêt qu'il soit bon , juste & délicat ; car l'idée du vôtre, que je conserve toujours, règle le mien.

Le Miracle d'Amour que je vis à *Bourbon*, est le Miracle de Beauté que je vois à *Londres* : quelques années qui lui sont venues lui ont donné plus d'Esprit , & ne lui ont rien ôté de ses Charmes.

Beaux Yeux , de qui l'éclat feroit cacher sous
l'Onde

Ceux qu'on en vit sortir pour faire aimer le
Monde ,

Je ne m'étonne pas que les plus grands Mal-
heurs

Ne vous coûtent jamais de pleurs ;

Ce n'est pas au Malheur à vous causer des lar-
mes ;

On ne les connoît point où regnent tant de char-
mes :

Si vous avez , beaux Yeux , des larmes à jeter ;

C'est l'Amour seulement qui vous les doit coû-
ter.

Pour

Pour les Attentats que vous me conseillez , je suis peu en état de les faire , & elle peu en état de les souffrir. S'il faut veiller les nuits entieres , on ne me donne pas quarante ans : s'il faut faire un long Voyage avec le vent & la pluye , quelle Santé que celle de Monsieur de *Saint-Evremond* ! Veux-je approcher ma tête de la sienne , sentir des cheveux , & baiser le bout de l'oreille , on me demande si j'ai connu Madame *Gabriele* (1), & si j'ai fait ma cour à *Marie de Medicis*. Le papier me manque : je vous prie de me mettre au rang des Amis solides , immédiatement après Monsieur de *Canaples* (2). Miracle d'Amour est vôtre Servante.

LETTRE

(1) Gabriele d'Estrées,
Maîtresse de Henry IV.

(2) Alphonse de Cre-

qui , *Marquis de Canaples*, *présentement Duc de Leldiguieres.*



L E T T R E XVII,

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

SI je venois un jour pénétré de vos Charmes ,
 Me mettre à vos genoux & répandre des larmes ,
 Pour obtenir de vous la grace d'un Baïser ,

Pourriez-vous me le refuser ?

Le pourriez-vous en conscience ?

Répondez , répondez , *Hortence* :

Las ! il y va de mon trépas !

Pour Dieu ne me refusez pas :

Donnez-le-moi par complaisance ,

Ou prenez-le par penitence ,

Comme une sainte affliction ,

Propre pour la Devotion

De ce triste tems de Carême ;

Ce tems , où chacun le teint blême ,

Le cœur contrit , les yeux en pleurs ,

Cherche la peine & les douleurs.

Baïser , aux Ames salutaire

Plus que jeûner , & porter haire !

Baïser , devant Dieu précieux ,

Tu conduirois *Hortence* aux Cieux ;

Et l'établirois dans la Gloire

Sans passer par le Purgatoire.

Qu'à *La Trape* des Reformés

D'un zele indiscret animés

Ne mangent rien qu'herbe & legume ;

Aillent nuds pieds & prennent Rhûme ;

Couchent sans chemise & sans draps ,

De

De leurs austerités je ne fais pas grand cas :

Mais consoler une Vieillesse
D'un petit effet de tendresse ;
Prendre soin de mes pauvres Sens
Tout infirmes , tout languissans ;
Et ranimer ma froide Masse
Par la chaleur de quelque grace ;
C'est une sainte Charité ,
C'est un efficace Merite ,
Qui de tout peché rendroit quitte
La plus criminelle Beauté.

Merveille de nos jours ! ô belle & sage *Hortence* !

Qui pour vivre sans crime ignorez les remors ,
Ne vous fiez pas trop à la simple innocence ;
Pour le salut de l'Ame il faut haïr le Corps ,
Gêner ses appétits , se faire violence ;
Il faut faire sur vous de vertueux efforts ;
Et me baiser , Madame , en est un que je pense
Beaucoup plus cher à Dieu que n'est la Continen-
cence.

Après vous avoir demandé un Baïser en
Vers , je vous en demanderai un en Prose ,
dont je vous sollicite autant pour vôtre inter-
rêt que pour le mien. Ce sera le dernier
effet de la Pieté , ou le dernier effort de la
Raison ; & il ne tiendra qu'à vous d'être la
plus grande Sainte , ou la plus grande Phi-
losophe qu'on vit jamais. Priver nos Sens
de certains plaisirs , est un commencement
de Sagesse ; vaincre leur répugnance & leurs
dégoûts , c'est la perfection de la Vertu. Que
n'avez-vous été Péchereffe ! vous auriez une
belle occasion d'être Penitente : faut-il que
vôtre

vôtre Innocence soit un obstacle à votre Sainteté & à mon Bonheur ! Mais il n'y a rien qui ne se puisse réparer : si le Passé n'a aucun droit sur votre repentir , j'espère que l'Avenir y aura les siens ; & en ce cas , Madame , je vous propose une espèce d'Indulgence , qui regarde les Péchés à faire aussi-bien que les Péchés déjà faits. On porte envie aux injures que vous me dites ; il n'y a personne qui ne voulût être appelé *Sot* comme je le suis : cependant , Madame , il y a des Graces moins détournées , des Graces plus naturelles , que je voudrois bien recevoir. Tout le monde est presentement dans mes interêts : Madame *Hyde* vous tient quitte de l'assiduité que vous lui avez promise à ses Couches , pourvû que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger : Mademoiselle de *Beverweert* est prête à rendre des Oracles en ma faveur. Il me semble que je la voi les cheveux en desordre , & les coëffes de côté ; que je la voi toute émuë de son Esprit , toute inspirée de son Dieu , vous dire imperieusement , *Baisez le Vieillard , REINE , baissez-le.*

Que ferez - vous , Madame ? Negligerez-vous les Prières , les Avertissemens , les Oracles ! Compterez - vous pour rien mes Services , les Dents que j'ai sau-

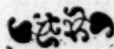
vées (1), le charme de vos Oreilles que j'ai découvert ? Compterés-vous pour rien les précipices où je me suis jetté , les perils que j'ai courus , les douleurs que m'a donné votre Maladie ; douleurs qui égaloient pour le moins les vôtres ? Mais ce qui est de plus important , n'aurez-vous aucun soin de votre Salut ? S'il est ainsi , Madame , plus de Sainteté , plus de Sagesse , plus de Reconnoissance , plus de Justice : Adieu toutes les Vertus. Vous serez comme une simple Femme , comme une petite Coquette à qui une Ride fait peur , & que des cheveux blancs peuvent effrayer.

Mais je m'allarme avec bien peu de raison. Vous n'avez rien des foiblesses de votre Sexe. Votre Ame tout-à-fait maîtresse de vos Sens , peut les obliger malgré eux à faire mes plaisirs sans songer aux vôtres.

Je viens pénétré de vos Charmes ,
 Vous demander avec des larmes ,
 La grace d'un simple Baïser ;
 Pouvez-vous me le refuser ?

L'AMITIE

(1) *Mr. de Saint-Evremond empêcha Madame* | *Mazarin de se faire arracher quelques Dents.*



L'AMITIE XVIII

SANS AMITIE,

A Mr. le Comte de SAINT-ALBANS(1).

J'AI crû long-temps que les Femmes avoient un assez grand avantage sur nous; en ce que nous ne sommes aimés que des moins sages, & que le plus sage des Hommes a trouvé à propos de les aimer toute sa vie. Le plus galant de l'Antiquité, le plus vertueux, le plus grand; *Alcibiade*, *Agésilas*, *Alexandre*, ont connu d'autres Appas que ceux des Dames. Le plus magnanime des ROMAINS, *Scipion*, l'honneur d'une République, à qui on ne peut rien reprocher que l'Ingratitude qu'elle eut pour lui: *Scipion* est loué d'une Contenance qui ne fut autre chose que le peu de Goût, que le peu de Sentiment qu'il eut pour elles. *Cesar*, qu'il suffit de nommer pour tout Eloge, ne se montra difficile à aucun Amour. *Salomon* fut bien éloigné de ces Partages & de ces Dégouts:

(1) *Madame la Duchesse* | 1681. & y mit malicieu-
Mazarin fit imprimer | sement ce Titre.
cette Piece à Londres en

Dégoûts : il s'attacha pleinement aux Femmes , insensibles à tous autres Charmes que les leurs.

C'est une chose assez surprenante, que les plus Galans, les Grands-Hommes, les Gens-de-bien, les Magnanimes, ayent pû se passer de l'Amour des Femmes ; & comme si cet Amour étoit réservé pour le Caractere du Sage, que *Salomon* en ait fait la plus ordinaire occupation de sa vie : il est surprenant, je l'avouë, mais après y avoir fait quelque réflexion, je n'y trouve rien qui doive étonner. Les Galans de l'Antiquité avoient une grande répugnance pour la Sujétion : amoureux de tous Agrémens, ils se gardoient la liberté de passer d'un Sexe à l'autre à leur fantaisie. L'Amour des Femmes auroit amoli le Courage des Grands-Hommes ; la Vertu des Gens-de bien en eût été alterée ; la grandeur d'Ame des Magnanimes en eût pû être affoiblie : mais la Sagesse couroit peu de danger avec les Femmes. Le Sage supérieur à leurs foiblesses, à leurs inégalités, à leurs caprices, fait les gouverner comme il lui plaît, ou il s'en défait comme bon lui semble. Tandis qu'il voit les autres dans la Servitude, agités de quelque Passion malheureuse, il goûte une douceur qui charme ses Maux ; qui lui ôte le sentiment de mille Ennuis, qu'on ne rend pas insensibles par la Raison.

Raison. Ce n'est pas qu'il ne puisse tomber en quelque Erreur ; la Nature humaine ne laisse à nôtre Ame aucun état assuré : mais il n'est pas long-tems sans retrouver ses lumieres égarées , & sans rétablir la tranquillité qu'il a perdue.

C'est ce qu'on a vû pratiquer à *Salomon* ; lequel aima les Femmes toute sa vie : mais différemment , selon les temps différens. Etant jeune il eut la tendresse d'un Amant : ses expressions molles & amoureuses le témoignent assez ; & il suffit de lire le CANTIQUE DES CANTIQUES pour s'en convaincre. Qu'on me pardonne si je n'y cherche pas un sens mystique. On ne me persuadera jamais que *Salomon* ait voulu faire parler JESUS-CHRIST à son Eglise avec des Sentimens plus mous & des Expressions plus lascives , que n'en ont eu *Catulle* pour *Lesbie* , *Ovide* pour *Corinne* ; en vers plus tendres que ceux de *Petrarque* pour *Laure* , plus galans que ceux de *Voiture* pour *Belize*. Je croi que *Salomon* ne parloit pas même à une Epouse : tant d'Amour , tant d'Ardeur regardoit une Maîtresse cherement aimée. Il aimait moins toutefois qu'il ne fut aimé. Il avoit connu par l'expérience de ses Amours , que les Femmes sont plus passionnées que les Hommes. C'est une Verité dont l'Ecriture même a pris la peine de nous assurer : car
voulant

voulant exprimer les Sentimens que *David* & *Jonathan* avoient l'un pour l'autre ; ils s'aimoient , dit-elle (1) , de l'Amour d'une Femme : pour montrer que c'étoit le plus tendre des Amours.

Salomon dans la vigueur de son âge , fait voir moins de tendresse & de sincérité dans ses Affections. Il employa jusqu'à la réputation de sa Sagesse pour se faire aimer. C'est par-là qu'il tira tant d'Or de la Reine de *Saba* : de cette Reine , follement éprise de la Sagesse ; qui voulut quitter son Royaume pour voir un Sage. Comme *Salomon* approcha de la Vieillesse , il changea de conduite avec les Femmes. Lors qu'il eut perdu le mérite de plaire , il s'en fit un d'obéir. Il pouvoit commander ; il pouvoit contraindre : mais il ne voulut rien devoir à la Puissance ; il voulut que la Docilité & la Soumission lui tinssent lieu de ses Agrémens passés. Tout Roi , tout Sage qu'il est , il se soumet aux Maîtresses sur ses vieux jours : croyant qu'en cet âge triste & malheureux ,

(1) Au second Livre de Samuel, chap. 1. vers. 16. Il y a dans le Texte ; L'Amour que vous aviez pour moi étoit extrême : il passoit l'Amour des

Femmes. C'est David qui parle de son cher Jonathan, qu'il venoit de perdre. Celui qui a traduit ce passage n'a pas consulté l'Hebreu.

DE SAINT-EVREMOND. 119

il faut se dérober autant qu'on peut à soi-même ; & qu'il vaut mieux se livrer aux Charmes d'une Beauté , qui enchante nos Maux , qu'à des Réflexions qui nous attristent , & à des Imaginations qui nous effrayent.

Je n'ignore pas que *Salomon* a été blâmé de cette dernière conduite : mais quoique sa Raison parût affoiblie, il ne laissoit pas d'être Sage à son égard. Il adoucissoit par-là ses Chagrins , flatoit ses Douleurs , détournoit des Maux qu'il ne pouvoit vaincre ; & la Sagesse , qui ne trouvoit plus les moyens de le faire heureux , se servoit utilement de diversions , pour le rendre moins misérable. A peine commençons-nous à vieillir , que nous commençons à nous déplaire , par un dégoût qui se forme secrètement en nous de nous-mêmes. Alors nôtre Ame vuide d'Amour propre , se remplit aisément de celui qu'on nous inspire ; & ce qui n'auroit plû que legerement autrefois par la résistance de nos Sentimens , nous charme & nous assujettit dans nôtre foiblesse. C'est par-là que les Maîtresses disposent à leur gré des vieux Amans , & les Femmes des vieux Maris ; c'est par-là que *Syphax* s'abandonna aux volontez de *Sophonisbe* , & qu'*Auguste* fut gouverné par *Livie* : & pour ne pas tirer tous mes Exemples de l'Antiquité,

quitte, c'est ainsi que Monsieur de *Senecterre* (1), digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs par le seul mérite d'honnête-Homme; c'est ainsi que ce Courtisan aussi sage que délicat & poli, se laissoit aller mollement à l'Amitié d'une jeune Femme, qu'il avoit épousée sur ses vieux jours. *Si vous sçaviez*, disoit-il à ses Amis, *quel est l'état d'un Homme de mon âge, qui n'a que soi-même à se présenter dans la Solitude, vous ne vous étonneriez pas que j'aye cherché une Compagnie qui me plaît, à quelque prix que ce fût.* Je ne l'en blâmai jamais: comment blâmer une chose que *Salomon* a autorisée par son exemple, & que Monsieur le Maréchal d'*Estrées* vient d'autoriser par le sien (2)? Cependant malgré toutes ces Autorités, j'estimerois beaucoup une personne qui auroit assez de force d'esprit pour conserver le goût de la Liberté jusqu'à la fin de ses jours.

Ce n'est pas qu'une pleine Indépendance soit toujours louable: de ces gens si libres & si détachés, se font les indifferens & les ingrats. Evitons l'Assujettissement & la Liberté

(1) *Pere du Maréchal de La Ferté.*

(2) *Le Maréchal d'Estrées épousa en troisié-*

mes Nôces, & à l'âge de 91. ans, Gabrielle de Longueval, fille de Manicamp.

berté entière , pour nous contenter d'une Liaison douce & honnête , aussi agréable à nos Amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus de la chaleur & des soins , pour les intérêts de ceux que j'aime ; plus que mes petits secours , tout foibles qu'ils sont , dans les besoins ; plus que la Discretion dans le Commerce , & le Secret dans la Confiance ; qu'on aille chercher ailleurs des Amitiés : la mienne ne sauroit fournir rien davantage.

Les Passions violentes sont inégales , & font craindre le desordre du Changement. En Amour , il les faut laisser pour les *Polexandres* & les *Cyrus* dans les Romans ; en Amitié ; pour *Oreste* & *Pylade* dans les Comedies. Ce sont des choses à lire & à voir représenter , qu'on ne trouve point dans le Monde : & heureusement on ne les y trouve pas , car elles y produiroient des Avantures bien extravagantes.

Qu'a fait *Oreste* , ce grand & illustre Exemple d'Amitié : qu'a-t-il fait qui ne doive donner de l'horreur ? Il a tué sa Mere & assassiné *Pyrrhus* , il est tombé en de si étranges Fureurs , qu'il en coûte la vie aux Comédiens , qui tâchent de les bien représenter (1). Observons avec attention la nature

(1) Monseuri fit de si grands efforts pour re-
Tome IV. L

ture de ces Attachemens uniques qu'on vante si fort , & nous trouverons qu'ils sont formés d'une Mélancolie noire qui fait tous les Misanthropes. En effet , se reduire à n'aimer qu'une personne , c'est se disposer à haïr toutes les autres : & ce qu'on croit une Vertu admirable à l'égard d'un Particulier , est un grand Crime envers tout le Monde. Celui qui nous fait perdre le Commerce des Hommes par un Abandonnement pareil au sien , nous fait perdre plus qu'il ne vaut ; eût-il un Merite considerable. Faisons les désintéressés tant qu'il nous plaira ; renfermons tous nos desirs dans la pureté de nôtre Passion, n'imaginant aucun Bien qui ne vienne d'elle ; nous languirons cependant en cette belle Amitié , si nous ne tirons de la Societé generale , des Commodités & des Agrémens qui animent la particuliere.

L'union de deux Personnes attachées entièrement l'une avec l'autre ; cette belle Union a besoin de choses étrangères qui excitent le goût du Plaisir , & le sentiment de la Joye. Avec toute la sympathie du monde,

tout

<i>présenter le Personnage d'Oreste , dans l'AN- DROMAQUE de Racine , qu'il tomba malade & en mourut. La même</i>	}	<i>chose étoit arrivée à Mondori dans une Re- présentation de la MA- RIANE,</i>
---	---	---

tout le concert , toute l'intelligence , elle aura de la peine à fournir la consolation de l'ennui qu'elle fait naître. C'est dans le Monde , & dans un mélange de Divertissement & d'Affaires , que les liaisons les plus agréables & les plus utiles sont formées. Je fais plus de cas de la liaison de Monsieur le Maréchal d'*Estrées* & de Monsieur de *Senecterre* , qui ont vécu cinquante ans à la Cour dans une Confiance toujours égale : je fais plus de cas de la Confiance que Monsieur de *Turenne* a eüe en Monsieur de *Ruvigni* , quarante ans durant ; que de ces Amitiés toujours citées , & jamais mises en usage parmi les hommes.

Il n'y a rien qui contribuë davantage à la douceur de la vie que l'Amitié ; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les Amis , si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Les Amis importuns font souhaitter les Indifferens agréables. Les Difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur , qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs services. Les Impérieux nous tyrannisent : il faut haïr ce qu'ils haïssent , fût-il aimable : il faut aimer ce qu'ils aiment , quand nous le trouverions desagréable & fâcheux. Il faut faire violence à nôtre Naturel ; asservir nôtre Jugement ; renoncer à nôtre Goût ; & sous le beau Nom de Com-

plaisance , avoir une Soûmission generale pour tout ce qu'impose leur Autorité. Les Jaloux nous incommode ; ennemis de tous les Conseils qu'ils ne donnent pas ; chagrins du Bien qui nous arrive sans leur Entremise ; joyeux & contens du mal qui nous vient par le ministere des autres. Il y a des Amis de profession , qui se font un honneur de prendre nôtre parti sur tout : & ces vains Amis ne servent à autre chose qu'à aigrir le monde contre nous, par des Contestations indiscrettes. Il y en a d'autres qui nous justifient , quand personne ne nous accuse : qui par une chaleur imprudente nous mettent en des Affaires où nous n'étions pas ; & nous en attirent que nous voudrions éviter. Se contente qui voudra de ces Amitiés ; pour moi je ne me satisfais pas d'une Bonne-volonté nuisible : je veux que cette Bonne-volonté soit accompagnée de Discretion & de Prudence. L'Affectation d'un homme ne raccommode point ce que la Sotise a gâté. Je lui rends graces de son zele impertinent , & lui conseille d'en faire valoir le merite parmi les Sots. Si les Lumieres de l'Entendement ne dirigent les mouvemens du Cœur , les Amis sont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire ; plus capables de nous nuire que de nous servir.

Cependant on ne parle jamais que du Cœur , dans tous les Discours qu'on entend
faire

faire sur l'Amour & sur l'Amitié. Les Poëtes en deviennent importuns ; les Amans ennuyeux ; & les Amis ridicules. On ne voit autre chose à nos Comédies que des Filles de Roi , qui donnent le Cœur , & refusent la Main ; ou des Princesses qui offrent la Main , & ne sauroient consentir à donner le Cœur. Les Amans se rendent fades à demander éternellement la pureté de ce Cœur ; & les Amis , érigez en Précieux , le veulent avoir comme les Amans. Ce n'est pas en connoître bien la Nature : car pour un peu de chaleur mal réglée ; pour quelque Tendresse inégale & incertaine qu'il peut avoir ; il n'y a Caprice , Ingratitude , Infidélité , qu'on n'en doive craindre.

On nomme l'Amour *aveugle* , fort mal-à-propos , n'en déplaît aux Rêveries des Poëtes , & aux Fantaisies des Peintres. L'AMOUR n'est autre chose qu'une Passion , dont le Cœur fait d'ordinaire un méchant usage. Le Cœur est un Aveugle , à qui sont dûës toutes nos Erreurs. C'est lui qui préfère un Sot à un Honnête-Homme ; qui fait aimer de vilains Objets , & en dédaigner de fort aimables ; qui se donne aux plus laids , aux plus difformes , & se refuse aux plus beaux , & aux mieux faits.

C'est

C'est lui qui par un Nain a fait courir le Monde,
A l'Ami de *Joconde* (1).

C'est lui qui déconcerte les plus régulières ; qui enlève les Prudes à la Vertu , & dispute les Saintes à la Grace. Aussi peu soumis à la Règle dans le Couvent , qu'au Devoir dans les Familles : infidèle aux Epoux ; moins sûr aux Amans ; troublé le premier , il met le desordre & le dérèglement dans les autres. Il agit sans conseil & sans connoissance : revolté contre la Raison qui le doit conduire, & mû secrettement par des ressorts cachés , qu'il ne comprend pas , il donne & retire ses Affections sans sujet ; il s'engage sans dessein ; rompt sans mesure , & produit enfin des éclats bizarres , qui deshonnorent ceux qui les souffrent , & ceux qui les font.

Voilà où aboutissent les Amours & les Amitiés , fondées sur le Cœur. Pour ces liaisons justes & raisonnables , dont l'Esprit a su prendre la direction , il n'y a point de rupture à appréhender : car ou elles durent toute la vie , ou elles se dégagent insensiblement , avec discrétion & bienfiance. Il est certain que la Nature a mis en nos Cœurs quelque chose d'aimant, (si on le peut dire ;)
quelque

(1) Voyez dans les CON- | la Nouvelle intitulée
TES DE LA FONTAINE, | JOCONDE.

quelque Principe secret d'Affecti^on ; quelque fond caché de Tendresse , qui s'explique & se rend communicable avec le tems : mais l'usage n'en a été reçu & autorisé parmi les hommes , qu'autant qu'il peut rendre la vie plus tranquille & plus heureuse. C'est sur ce fondement qu'*Epicure* l'a tant recommandé à ses Disciples : Que *Cicéron* nous y exhorte par ses Discours , & nous y convie par des Exemples : Que *Senèque* , tout rigide & tout austere qu'il est , devient doux & tendre , aussi-tôt qu'il parle de l'Amitié : Que *Montagne* encherit sur *Senèque* , par des Expressions plus animées : Que *Gassendi* explique les avantages de cette Vertu , & dispose ses Lecteurs , autant qu'il lui est possible , à se les donner.

Toutes les Personnes raisonnables ; tous les Honnêtes-gens imitent en cela les Philosophes ; sur le fondement que l'Amitié doit contribuer plus qu'aucune autre chose à nôtre Bonheur. En effet , on ne se détacheroit point en quelque façon de soi-même , pour s'unir à un autre , si on ne trouvoit plus de douceur en cette Union , que dans les premiers sentimens de l'Amour-propre. L'Amitié des Sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le Monde. Celle des autres , impétueuse & déconcertée , trouble la Paix de la Société publique , & le plaisir des com-

merces particuliers. C'est une Amitié sauvage, que la Raison défavouë, & que nous pourrions souhaiter à nos Ennemis, pour nous venger de leur haine.

Mais quelque honnêtes, quelque réglés que soient les Amis, c'est une chose incommode que d'en avoir trop. Nos soins partagés ne nous laissent ni assez d'application pour ce qui nous touche, ni assez d'attention pour ce qui regarde les autres. Dans l'épanchement d'une Ame, qui se répand universellement sur tout, les Affections dissipées ne s'attachent proprement à rien: Vivons pour peu de gens qui vivent pour nous: cherchons la commodité du Commerce avec tout le Monde, & le bien de nos Affaires avec ceux qui peuvent nous y servir.

XIX.

LA PRUDE ET LA PRECIEUSE.

A MADAME ***.

POUR un Plaisir trop rare en commerce d'Amour,

Une Dame galante est souvent décriée,
Quand la Femme-de-bien, la *Prude* mariée
Epuise chastement son Epoux nuit & jour.

Dans leur Volupté domestique

Si

DE SAINT-EVREMOND. 129

Si l'Époux une fois tombe en quelque langueur,
 Aussi-tôt la Prude se pique,
 Sa Vertu se chagrine, & le fâcheux Honneur
 De la bonne Dame pudique
 Ne laisse rien exempt de sa méchante humeur,
 Mais passons à la *Précieuse*,
 Vestale à l'égard d'un Amant;
 Et solide Voluptueuse
 Avec un Mari peu charmant.
 Le jour sa belle Ame épurée
 Vit d'un tendre desir, & d'une chere idée;
 La nuit, elle prend soin du Corps,
 Animant d'un Epoux les vertueux efforts.
 L'appétit conjugal la presse,
 Et sa pudeur, d'un homme nu
 Souffre la robuste careffe:
 Mais ses Façons & sa Vertu
 Reprennent leur délicatesse,
 Si-tôt que le jour est venu.
 Par quelque secrete influence
 Qui se rend maîtresse des Mœurs;
 C'est vôtre sort, mes cheres Sœurs;
 De jouir sans Amour, d'aimer sans jouissance:
 J'en veux excepter les plaisirs
 De vôtre Amitié mutuelle,
 Qui tiens souvent au dessous d'elle
 La simple douceur des desirs.
 Nous ne vous plaignons point, ô cheres *Précieuses*;
 Qui dans les bras aimés de quelque tendre Sœur
 Savez goûter le fruit des peines amoureuses,
 Sans interesser vôtre Honneur.
 Nous plaignons, nous plaignons une Dame galante
 Discrete en ses Amours, & rarement contente:
 Elle a dans sa maison à souffrir le courroux
 Ou les soins inquiets d'un bizarre Jaloux.
 Pour des indifferens il lui faut se contraindre;
 Dissimuler ses maux, ne parler que pour feindre;
 Voir

Voir toujours son Epoux , & vouloir un Amant ?

Ah ! qui peut exprimer un si cruel tourment ?

Aimer est une chose rude ,

Au prix du métier de la Prude :

La Prude n'a point ces langueurs ,

Dont on voit sécher tant de Cœurs ;

Sa nuit se donne à la Nature ;

Tout le jour se passe en censure ;

Elle blâme jusqu'aux desirs ,

Et parlant de Vertus , se creve de Plaisirs.

On condamne ce qu'elle blâme ,

Par respect à son jugement ;

L'appetit lui tient lieu de flamme ;

Elle jouit commodément :

Si Dieu m'avoit fait naître Femme ,

Je serois Prude assurément.

Je pourrois bien aussi d'une Sœur Précieuse

Vivre aimée autant qu'amoureuse :

Mais quand le premier des *Medors*

Pour me toucher le Cœur feroit tout ses efforts ;

Il me trouveroit inhumaine ,

Je rirois de ses vains soupirs ,

Et ferois tous les jours sa peine ,

Sans faire jamais ses Plaisirs.



L E T T R E x x.

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

VOTRE Vie, ma très-chère, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même manière jusqu'à la fin. Que l'*Enfer* de Monsieur de *La Rochefoucault* ne vous épouvante pas (1) ; c'étoit un *Enfer* medité; dont il vouloit faire une *Maxime* : prononcez donc le mot d'*Amour* hardiment, & que celui de *Vieille* ne sorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du Retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'AMOUR à qui vous devez votre Merite & vos Plaisirs ? Car enfin, ma belle Gardeuse de Cafette, la reputation de votre Probité est particulièrement établie, sur ce que vous avez résisté à des Amans qui se fussent accommodés volontiers de l'Argent de vos Amis.

Avoüez.

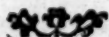
(1) L'ENFER DES FEMMES C'EST LA VIEILLESSE, disoit un jour le Duc de La Rochefoucault à Mademoiselle de l'Enclos.

Avoüez toutes vos Passions , pour faire valoir toutes vos Vertus ; cependant vous n'avez exprimé que la moitié du Caractere : il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos Amis , rien de plus sec que ce qui regarde vos Amans. En peu de Vers je veux faire le Caractere entier ; & le voici formé de toutes les Qualités que vous avez , ou que vous avés eües.

Dans vos Amours on vous trouvoit legere ,
 En Amitié toujôurs sure & sincere ;
 Pour vos Amans les humeurs de *Venus* ,
 Pour vos Amis les solides Vertus :
 Quand les premiers vous nommoient Infidelle
 Et qu'asservis encore à vôtre Loi ,
 Ils reprochoient une flâme nouvelle ,
 Les autres se loïoient de vôtre bonne foi.
 Tantôt c'étoit le naturel d'*Helene* ,
 Ses Appetits comme tous ses Appas ;
 Tantôt c'étoit la Probité Romaine ,
 C'étoit d'Honneur, la Regle & le Compas.
 Dans un Convent en Sœur dépositaire ,
 Vous auriez bien menagé quelque Affaire ;
 Et dans le Monde à garder les Dépôts ,
 On vous eût justement préférée aux Devots.

Que cette Diversité ne surprenne point :

L'indulgente & sage Nature
 A formé l'Ame de *NINON*
 De la Volupté d'*Epicure* ,
 Et de la Vertu de *Caton*.



LETTRE

L E T T R E

XXI.

A MR. JUSTEL (1).

JE suis ravi, Monsieur, de vous voir en *Angleterre*; le commerce d'un homme aussi savant, & aussi curieux que vous, me donnera beaucoup de satisfaction: mais permettez-moi de n'approuver pas la résolution que vous avez prise de quitter la *France*, tant que je vous verrai conserver pour elle un si tendre & si amoureux souvenir. Quand je vous vois triste & désolé regretter *Paris* aux bords de nôtre *Tamise*, vous me remettez dans l'esprit les pauvres *Israélites*, pleurant leur *Jerusalem* aux bords de l'*Euphrate*. Ou vivez heureux en *Angleterre*, par une pleine Liberté de Conscience, ou accommodez-vous à de petites rigueurs sur la Religion en vôtre Pays, pour y jouir de toutes les commodités de la vie.

Est-il possible que des Images, des Ornaments, de legeres Cerémonies; que de petites

(1) Mr. Justel, homme de merite, & qui avoit une grande connoissance des Livres, se retira à Londres avec toute sa famille au mois d'Octobre 1681. Quelques années après il obtint la Charge de Bibliothecaire du Roi à Saint-James.

rites Nouveautés superstitieuses à votre égard , dévotés au nôtre ; que de certaines Questions agitées avec plus de subtilité pour la reputation des Docteurs , que de connoissance & de bonne foi pour nôtre édification ; est-il possible , enfin , que des différences si peu considerables , ou si mal fondées , troublent le repos des Nations , & soient cause des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes ? Il est beau de chercher Dieu *en esprit & en verité* ; ce premier Etre , cette souveraine Intelligence merite nos speculations les plus épurées : mais quand nous voulons dégager nôtre Ame de tout commerce avec nos Sens , sommes-nous assurés qu'un entendement abstrait ne se perde pas en des pensées vagues , & ne se forme plus d'extravagances , qu'il ne découvrira de verités ? D'où pensez-vous que viennent les absurdités de tant de Sectes , que des méditations creuses , où l'Esprit au bout de sa rêverie ne rencontre que ses propres imaginations ?

Perdez , Monsieur , cette opposition chagrine & opiniâtre que vous avez contre nos Images : les Images arrêtent en quelque façon cet Esprit si difficile à fixer. D'ailleurs il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'Imitation ; & de toutes les Imitations , il n'y en a point de si legitime que celle d'une Peinture ,

Peinture , qui nous représente ce que nous devons révéler. L'idée des personnes vertueuses nous porte à l'amour de leurs Vertus , & fait naître en nous un juste desir d'aquerir la perfection qu'ils ont acquise. Il est des émulations de Sainteté , aussi-bien que des jalousies de Gloire : & si le Portrait d'*Alexandre* anima l'ambition de *Cesar* à la Conquête du Monde , l'Image de nos Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur zele , & nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les Cieux.

Chacun sait que *Numa* défendit toute sorte d'Images dans les Temples des *Romains* , & la Loi fut religieusement observée assez long-temps : mais il fallut revenir à la Nature , qui se passe avec trop de peine de la représentation des Objets , lorsque les Objets lui manquent ; & les Livres de ce Législateur ayant été trouvés par hazard dans son Sepulcre , on jugea plus à propos de les brûler , que de retourner à la sèche-ressé de ces premieres Institutions. Les Peres n'ont rien attaqué si vivement chez les Payens , que les Figures & les Images : c'étoient des *Dieux de bois & de pierres* ; c'étoient des *Divinités peintes , vains effets de la fantaisie , travail impie de la main des hommes*. Il est vrai qu'à peine le Paganisme fut-il aboli , & la Religion Chrétienne établie ,

blie , qu'on rappella l'usage des Représentations tant condamnées , & un grand Concile tenu peu de temps après , en ordonna même la vénération (1).

J'avoüe que le Vieux Testament ne permettoit pas de rien former à la ressemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand Ouvrage de l'Univers. Les Cieux , le Soleil , les Etoiles , les Elemens étoient les Images de son Immensité & de sa Puissance ; l'ordre merveilleux de la Nature nous exprimoit sa Sagesse ; nôtre Raison , qui veut tout connoître , trouvoit chez elle quelque idée de cette intelligence infinie ; & voilà tout ce qui pouvoit être figuré d'un DIEU , qui ne se découvroit aux hommes que par ses Oeuvres. Il n'en est pas ainsi dans la nouvelle Alliance. Depuis qu'un Dieu s'est fait Homme pour nôtre Salut , nous pouvons bien nous en former des Images , qui nous excitent à la reconnoissance de sa Bonté & de son Amour. Et en effet , si on a condamné , comme *Heretiques* , ceux qui nioient son Humanité , n'est-ce pas une absurdité étrange , de nous traiter d'*Idolâtres* , pour aimer à la voir représentée ? On nous ordonne de songer toujours à sa Passion , de
mediter

(1) *Le second Concile de Nicée tenu l'an 787. | par les Intrigues de l'Imperatrice Irene.*

mediter toujours sur ses Tourmens ; & on nous fait un crime d'avoir des Figures , qui en entretiennent le souvenir : on veut que l'Image de sa Mort soit toujours présente à nôtre Esprit , & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Vôtre aversion pour les Ornaments de nos Prêtres , & pour ceux de nos Eglises , n'est pas mieux fondée. Ne savez-vous pas, Monsieur , que Dieu prit le soin d'ordonner lui-même jusqu'à la Frange des Habits du Grand Pontife ? Nos Habits Pontificaux n'approchent point de ceux du Grand Sacrificateur : & vous ne pardonneriez guère à nos Evêques un *Pectoral* & de petites *Clochetes* , s'ils disoient la Messe avec ces beaux Ornaments. Pour la Pompe de nos Eglises , vous avez raison de la nommer vaine , si vous la comparez avec la magnificence solide du Temple de *Salomon*, où l'Or & l'Argent auroient pû servir de pierre à la structure de ce Bâtiment si somptueux. Votre austerité n'est pas moins farouche à retrancher nos Musiques , qu'à condamner nos Images. Vous devriez vous souvenir que *David* n'a rien tant recommandé aux *Israélites* , que de chanter les Louanges du Seigneur avec toutes sortes d'Instrumens. La Musique des Eglises élève l'Ame , purifie l'Esprit , touche le Cœur , inspire & augmente la Devotion.

Lors qu'il s'agit d'un Myſtere , ou d'un Miracle , vous ne connoiſſez que les Sens & la Raiſon : dans les choſes naturelles , qui conduiſent à la Pieté , les Sens & la Raiſon ſont vos ennemis : là vous donnez tout à la Nature , ici à la Grace : là on ne vous allègue rien de ſurnaturel , que vous ne traitiez de ridicule ; ici on ne vous dit rien d'humain , que vous ne trouviez profane & impie.

Les Contrariétés , Monſieur , n'ont duré que trop long-temps. Convenez avec nous des Uſages legitiment établis ; & nous crierons avec vous contre des Abus , qui s'introduiſent ; contre un ſale Interêt , des Gains ſordides ; contre des pieges tendus à la foibleſſe des Femmes , & à la ſimplicité des Hommes ſuperſtitieux & crédules. Que ceux à qui on reproche la Corruption , travaillent à ſe donner de la pureté : que ceux qui ont la vanité de ſe croire purs , ſ'accommodent à de petites altérations inſenſibles , où tombe la condition humaine par neceſſité. Qu'ici un Catholique ne ſoit pas exterminé comme *Idolâtre* ; que là un Proteſtant ne ſoit pas brûlé comme *Heretique*. Il n'y a rien de plus juſte que d'adorer ce qu'on croit un DIEU ; il n'y a rien de moins criminel que de n'adorer pas ce qu'on croit ſimplement un S I G N E ; & je ne ſai comment cette

diverſité

diversité de créance a pû causer des supplices si barbares, dans une Religion toute fondée sur l'Amour. Si ce font-là des effets de Zele, qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la Fureur ?

Une partie des Peres s'est attachée au Sens littéral de ces paroles, CECI EST MON CORPS ; l'autre les a prise au Sens figuré, dans un Pays où l'on parloit presque toujours par Figure. La verité de ce je dis se prouve tres-clairement par les Livres de Monsieur *Arnaud*, & de Monsieur *Claude*, où quand Monsieur *Arnaud* allegue un Passage de quelque Pere, tout l'esprit & la dexterité de Monsieur *Claude* suffisent à peine pour l'éluder ; & lors que ce dernier en cite un autre avantageux à son Opinion, toute la force & la vehemence de Monsieur *Arnaud* ne renversent point l'argument de Monsieur *Claude*. Cette difference de Sentimens dans les Peres est manifeste. Il ne faut qu'avoir un peu de sens pour le connoître, & un peu de sincerité pour l'avoüer. Cependant, Monsieur, cette difference ne rompoit point la Communion de l'Eglise, & tous ces Peres alloient religieusement ensemble recevoir les graces qui nous sont promises en ce Sacrement.

Vous me direz, qu'il est difficile de convenir avec nous d'un Corps sans Figure, &

M 2- sans

sans Extension : mais il aisé de s'accommoder avec vous de votre *Manducation spirituelle* ; de cette *Foi qui mange réellement la substance de ce même Corps* ? La difficulté est grande de tous côtés , & un Miracle est aussi nécessaire à votre Opinion qu'à la nôtre. Laissez-nous donc la créance d'un Mystere inconcevable ; & nous vous laisserons ce mélange bizarre de Foi & de Raison , inexplicable pour vous , & incompréhensible pour les autres. Que chacun demeure attaché à sa Doctrine comme il lui plaira : mais accordons-nous dans l'usage du Sacrement : les Peres en ont usé autrefois ainsi , pourquoi ne ferons-nous pas aujourd'hui la même chose ?

L'article de l'*Adoration* n'y doit pas être un obstacle ; puis que la véritable *Adoration* est un acte interieur , qui dépend de vous ; & sans la direction de votre Esprit , & le mouvement de votre Cœur , vous avez beau vous mettre à genoux , vous n'adorez rien. Si être à genoux étoit adorer , les Enfans seroient Idolâtres en *Angleterre* , pour aborder leurs Parens dans cette posture humble & soumise , un Amant qui se met aux pieds de sa Maîtresse feroit un Acte d'Idolâtrie ; & les *Espagnols* , dont les Révérences sont des especes de genufléxions , seroient pour le moins des Profanes. C'est par un raffinement de

de vôtre principe , que les *Quakers* n'ôtent leur chapeau ni aux Princes , ni aux Magistrats , dans l'appréhension qu'ils ont de communiquer à la Créature , la Gloire qui n'est dûë qu'au Créateur. Chose étrange ! que vos Messieurs , qui font une guerre ouverte à la Superstition , tombent eux-mêmes dans une conduite plus superstitieuse , que celle qu'on impute aux Catholiques les moins instruits. En effet , ne pas rendre le respect qu'on doit par un scrupule de Religion mal fondé , est plus inexcusable , que d'en rendre trop par un Zele mal entendu.

Si j'avois été en la place des Réformés , j'aurois reçu le Livre de Monsieur de *Condom* le plus favorablement du monde ; & après avoir remercié ce Prélat de ses Ouvertures insinuanes , je l'aurois supplié de me fournir une Catholicité purgée , & conforme à son EXPOSITION DE LA FOI CATHOLIQUE. Il ne l'auroit pas trouvée en *Italie* , en *Espagne* , ni en *Portugal* : mais il auroit pû vous la faire trouver en *France* , dégagée des superstitions de la multitude , & des inspirations des Etrangers ; réglée avec autant de sagesse , que de pieté par nos Loix , & maintenüe avec fermeté par nos Parlemens. Alors si vous craignez la Puissance du Pape , les Libertés de l'Eglise Gallicane vous en mettront à couvert ; alors Sa Sainteté ne
fera

fera ni Infailible , ni Arbitre Souveraine de
vôtre Foi ; là elle ne disposera ni des Etats
des Princes , ni du Royaume des Cieux à sa
volonté : là devenus assez *Romains* pour re-
vérer avec une soumission legitime son Ca-
ractere & sa Dignité , il vous suffira d'être
François pour n'avoir pas à craindre sa Ju-
risdiction.

Que si l'Amour de la Separation vous
possede encore , & que vous ne puissiez vous
détacher en rien de l'habitude de vos Senti-
mens , ne vous plaignez pas de ce qu'on
vous ôte , comme d'une injustice ; remer-
ciez de ce qu'on vous laisse , comme d'une
grace. Le chagrin , les murmures , les oppo-
sitions sont capables d'avancer la ruine de
vôtre Parti : une conduite plus respectueuse
des interêts plus discrettement ménagés , que
violemment soutenus , pourroient arrêter le
dessein de votre perte , s'il étoit formé. Les
Controverses ne font qu'aigrir les Esprits :
en l'état que sont les choses , vous avez be-
soin de bons Directeurs , plus que de bons
Ecrivains , pour vous conserver. Vos Peres
ont mis tous leurs talens en usage , pour se
faire accorder des Privileges ; votre habi-
leté doit être employée pour empêcher qu'on
ne vous les ôte. L'audace , la vigueur , la
fermeté ont su faire les premiers Protestans :
le zele , la fidelité , la soumission vous main-
tiendront ;

tiendront ; & on souffrira comme Obéissans, ceux qu'on détruiroit comme Rebelles. Enfin, Monsieur, si vous avez une Religion douce & paisible, dans laquelle vous ne cherchiez que vôtre Salut, il faut croire qu'on ne troublera point des Exercices modestes & pieux : mais si jalouse & querelleuse elle attaque celle de l'Etat ; si elle reprend, censure, & condamne les choses les plus innocentes, je ne vous répons pas d'une longue indulgence, pour l'indiscretion d'une étrangere, injuste, & fâcheuse en ses corrections.

Une des premieres Sageſſes, & des plus commandées, c'est de respecter en tout Pays la Religion du Prince : condamner la Créance du Souverain, c'est condamner le Souverain en même tems. Un Catholique *Anglois*, qui dans ses Discours, ou dans ses Ecrits donne le nom d'HERESIE à la Religion Anglicane, traite le Roi d'HERETIQUE, & lui fait une insulte dans ses propres Etats : un *Huguenot en France*, qui traite la Religion Catholique d'IDOLATRIE, accuse le Roi par une consequence necessaire d'être IDOLATRE : ce que les Empereurs Payens même n'ont pû souffrir. Je ne trouve rien de plus injuste, que de persecuter un homme pour sa créance, mais je ne vois rien de plus fou, que de s'attirer la persecution.

Voulez-vous me croire, Monsieur, jouïſſez
paisiblement.

païsiblement de l'Exercice qu'on vous permet , tel qu'il puisse être ; & soyez persuadé que les Princes ont autant de droit sur l'exterieur de la Religion , qu'en ont les Sujets sur le fond secret de leur Conscience.

Si vous entrez bien dans la consideration de cette verité , un Temple abattu en *Languedoc* ne vous fera pas une injure ; *Charenton* conservé sera un bienfait. La fureur des Opinions & l'opiniâtreté des Partis ne sont pas pour un homme sage comme vous : votre honneur & votre zele sont à couvert de tout reproche , parce que vous avez déjà souffert ; & vous ne sauriez mieux faire , que d'aller fixer à *Paris* une Religion errante & vagabonde , que vous avez traînée de Pays en Pays assez long-tems. Je vous exhorterois vainement à y renoncer , dans la disposition où vous êtes : un sentiment comme naturel , qui se forme des premieres impressions ; l'attachement qu'on se fait par les anciennes habitudes ; la peine qu'on a de quitter une Créance , dans laquelle on est nourri , pour en prendre une autre où l'on a vécu toujours opposé ; une délicatesse de scrupule ; une fausse opinion de constance , sont des liens que vous romprez difficilement : mais laissez à vos Enfans la liberté de choisir , que vos vieux engagements ne vous laissent pas. Vous vous plaignez de l'Arrêt qui les oblige

oblige de faire choix d'une Religion à sept ans , & c'est la plus grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par-là on leur rend la Patrie que vous leur aviez ôtée ; on les remet dans le sein de la Republique , d'où vous les aviez tirés ; on les fait entrer dans le droit des Honneurs & des Dignités , dont vous les aviez exclus. Ne leur enviez point, Monsieur, des Avantages que vous avez négligés ; & gardant pour vous vos Opinions & vos Malheurs , remettez le soin de leur Religion & de leur Fortune à la Providence.

Où est le Pere qui n'inspire le zele de son Parti, autant que celui de sa Religion , à ses Enfans ? Et que fait-on ce qui arrivera de ce Zele , s'il s'en formera de la Fureur ou de la Pieté ; s'il produira des Crimes ou des Vertus ? Dans cette incertitude , Monsieur , remettez tout à la disposition d'une Loi , qui n'a pour but que le bien public , & l'interêt particulier de vos Familles. En effet , ne vaut-il pas mieux recevoir la Religion des Loix de son Pays , que de la liberté de sa Fantaisie , ou de l'animosité des Factions où l'on se trouve ; que de faire le premier point de sa Foi de la haine des PAPISTES , comme injustement vous nous appelez ? Soyez sage, soyez prudent , quand les Emportés devroient vous appeller Tiède ;

il vous convient d'achever en paix les jours
qui vous restent. Dieu vous tiendra compte
de vôtre repos ; car il se plaît à la Sagesse
qu'il a inspirée , & ne peut souffrir le Zele
indiscret , qui cause ou attire le trouble im-
prudemment.

XXII.

E P I T R E

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

Sur la Bassete.

Q U'EST devenu le Tems heureux
Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux ,
Où les Discours sensés de la Philosophie
Partageoient les Plaisirs de vôtre belle Vie !

Les plus sages vous admiroient ,

Les Cœurs les plus durs soupiroient ;

Et vous qui connoissiez les ressorts de vôtre Ame ,
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de Fem-
me.

Non , vous n'en aviez rien ; vos Charms n'étoient
pas

Sujets aux changemens des fragiles Appas :

De ce fond de Beauté , sans fard & sans mollesse ,
Le Ciel avoit voulu former une Déesse.

Vous n'aviez point de visions ,

Point

Point de fausses impressions ;
 Et la Vanité rebutée
 Alloit chercher ailleurs qui pût être flatée.
 Vous jouïssiez en liberté
 D'une heureuse tranquillité :
 Enfin on vous trouvoit & trop sage & trop belle
 Pour avoir rien d'une Mortelle.
 Cependant regardons la fin
 De cette Vertu si complete ;
Hortence jouë à la Bassere
 Aussi long-tems que veut *Morin*.
 Que le Soleil vienne éclairer le Monde
 Il vous voit la Carte à la main ;
 Que lassé de son cours il repose sous l'onde ,
 Vous veillez jusqu'au lendemain.
 Plus d'Opera , plus de Musique ,
 De Morale , de Politique ;
Chop (1) animal , traître & malin ,
 Des Savans tient l'ame inquiète ,
 Et fait faire aussi-tôt retraite
 Au grand & docte *Van Beuning*.
 (2) *Vossius* apportoit un Traité de *La Chine* ,
 Où cette Nation paroît plus que divine ;
 Et vous auriez vû *Rome* en ses derniers Ecrits
 Quarante fois au moins plus grande que *Paris*
Justel plein des Leçons de la rare CRITIQUE

Qui

(1) *Dogue de Madame*
Mazarin.

(2) *Mr. Vossius* étoit
 extrêmement prévenu en
 faveur de *La Chine* : il
 prétendoit qu'en ce qui
 regarde l'Esprit, les Arts
 & les Sciences, les Chi-

nois l'emportoient sur
 tous les Européens. Son
 entêtement de la gran-
 deur & du nombre des
 habitans de l'ancienne
Rome n'étoit pas moins
 extraordinaire.

Qui du VIEUX TESTAMENT tout le fonds nous
explique ,

Etoit venu chercher au bruit de vôtre Nom ,
Comment sans crainte & sans dommage

On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage

Du trop sçavant Pere *Simon* (1)

Leti (2) de *Sixte-Quint* vous présentoit l'HISTOIRE ,

Tout prêt à travailler pour vôtre propre Gloire ,

Et vous pouviez tirer de son talent si beau

Un Caractère tout nouveau.

Que sert à ces Messieurs leur illustre Science ?

A peine leur fait-on la simple révérence ;

Et les pauvres Sçavans interdits & confus ,

Regardent *Mazarin* qui ne les connoît plus.

Tout se change ici-bas , à la fin tout se passe ;

Les Livres de Bassete ont des autres la place ,

Plutarque est suspendu , *Don Quichote* interdit ,

Montagne auprès de vous a perdu son credit ,

Racine vous déplaît , *Patru* vous importune ,

Et le bon *La Fontaine* à la même fortune.

Qu'est devenu ce tems heureux

Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux ,

Où les Discours sensés de la Philosophie

Partageoient les plaisirs de vôtre belle vie !

Vous

(1) L'HISTOIRE CRITIQUE DU VIEUX TESTAMENT fut défendue à Paris dans ce tems-là ; & le Pere *Simon* désespérant d'obtenir un Privilege pour sa CRITIQUE DU NOUVEAU TESTAMENT, avoit dessein de l'envoyer à son bon bon Ami Mr. *Justel*

pour la faire imprimer à Londres.

(2) *Gregorio Leti*, Auteur de la VIE DE SIXTE V. & d'une infinité d'autres Ouvrages Historiques & Politiques, étoit à Londres dans le tems que Mr. de Saint-Evremond écrivit ceci ; c'est-à-dire , en 1682.

Vous n'avez écouté six ans que la Raison ;
 La Fantaisie esclave étoit comme en prison ,
 Indocile , à regret elle portoit sa chaîne ,
 Souffroit impatiente un ordre qui la gêne ,
 Haïssoit du repos le solide intérêt ,
 Et vouloit établir le caprice qui plaît :
 Trop libre , & maintenant à la Bassete unie ,
 Elle usurpe le droit qu'avoit son ennemie ,
 Et la pauvre Raison dans la captivité
 De ce Regne nouveau souffre la dureté.
 Vos Sens plus désolés en ce triste esclavage
 Se plaignent avec elle , & souffrent davantage :

On ôte au Cœur tous ses tendres soupirs ,
 En lui donnant comme une autre nature ;
 On fait le Gain l'objet de ses desirs ,
 Et la perte est sa peine la plus dure.

La Bouche qui formoit la plainte des Amans ,
 Ne sert plus qu'à fournir aux Joieurs des Sermons.
 Le Goût est negligé : de Bassete passée
 Le discours ennuyeux a l'oreille lassée ,
 Tandis que le Bon-sens ou timide ou discret ,
 De tout ce qu'il entend ne juge qu'en secret.
 Dans l'étroite union de ce commun martyre ,
 Quand la Raison gémit , la Volupté soupire ;
 Déplorant à l'envi la perte d'une COUR (1)
 Où cent & cent douceurs se goûtoient chaque jour ,
 Sans qu'on y vît jamais vôtre Ame possédée
 Ni d'un faux sentiment , ni d'une vaine idée.

Nous allions, il est vrai , sur de tranquilles Eaux ,
 Chercher les Raretés qu'apportoient les vaisseaux (2)
 Mais

(1) C'étoit la Maison | qu'à l'embouchure de la
 de Madame Mazarin que | Tamise , pour voir les
 ses Amis nommoient leur | Vaisseaux qui revenoient
 COUR. | des Indes , & y acheter

(2) Madame Mazarin | des Curiosités.
 aimoit fort à aller jus- | N 3

Mais vous n'exposiez point à la fureur de l'Onde
 Cette Tête adorable , & chere à tout le monde :
 Aujourd'hui vous bravez les plus fiers Matelots ,
 Et ne craignez rien tant que le calme des flots.
 Il faut des tems fâcheux , il faut un grand Orage ;
 Vous haïriez la Mer sans peril de naufrage ;
 Et l'on vous entendroit gemir
 Si vous pouviez à l'aïse & manger & dormir.
 Votre ancien repos , votre délicatesse
 Auroit bien mieux servi nôtre juste tendresse ;
 La nonchalante oisiveté
 De crainte & de souci nous auroit exempté :
 Au lieu que des dangers les funestes images
 Ont marqué leur effet sur nos pâles visages ;
 Que de votre *Grenier* même les folles peurs
 Ont été de vrais maux à nos sensibles Cœurs !

Passons à la Retraite.

Madame est de retour ,

Et dès le même jour

On jouë à la Bassete.

D'abord le Jeu commence avec tranquillité ;
 Mais six Tailles après chacun est démonté ;
 Et chez les moins émus on voit bien-tôt détruite
 Cette basse Raison qu'on appelle *Conduite* :
 Par degrés toutefois on discerne aisément
 Le différent état du bel Emportement.
 En charmes seulement vous êtes sans seconde ;
 Car votre chere Amie (1) en Marque si seconde
 Fait des Paix & des doubles Paix ,
 Plus que vous n'en ferez jamais.
 Vous pourriez égaler la vigueur qui l'anime
 A dire toujours *PAROLI* ,
 Mais ne disputez rien à l'ardeur magnanime
 Qui du Sept-&-le-va pousse le coup hardi :

Une

(1) *Mademoiselle de* j Beverweert.

DE SAINT-EVREMOND. 151

Une ardeur si noble & si belle
N'appartient qu'à Mademoiselle.

Parlons sans raillerie ; un peu de gravité :
Avez-vous résolu de perdre la santé ?

Vos Yeux dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes ;
Eux qui mettoient tout sous vos Lois ,
S'usent aujourd'hui sur un Trois ,
Et votre Ame attentive à la Carte qui passe
Tremble secrètement du peril de la Face.

Beaux Yeux , quel est vôtre destin !
Perirez-vous , beaux Yeux , à regarder *Morin* ?
Cieux , daignez rétablir les Séances de l'Homme !
Envoyez la Bassete en ce Royaume sombre ,

Qu'on nomme les Enfers :
C'est un nouveau tourment , c'est un nouveau sup-
plice ,

Pour punir des Démons l'infidèle malice ,
Pire que leurs feux & leurs fers.

On verroit s'assembler les Ombres criminelles
Autour d'un vieux Démon qui tailleroit pour elles

Dans un noir & commun chagrin ;
La flâme d'un Bucher serviroit de lumière ,
Et ces infortunés fermeroient la paupière

Aussi peu que *Morin*.

Et vous Dames & Demoiselles ,
Que l'Amour trouve si rebelles ,
Depuis la nouvelle fureur ;
Pouvez-vous écouter la voix triste , dolente ,
Du malheureux qui se lamente ,
D'être chassé de vôtre Cœur ?
Si c'étoit pour être plus sages
Que vous lui fissiez ces outrages ;
Si c'étoit par devotion ,
Grands interêts , ambition ,
Véritable desir de Gloire ,
Dessein de vivre dans l'Histoire

N 4 Comme

Comme la Femme, de *Petus* (1)

Y vit encor par ses Vertus ;

» Amour , dirois-je , il faut se taire ;

» Cedez au plus haut caractère :

» Sentimens délicats & doux ,

» Molle Passion taisez-vous :

Mais qu'une petite Bassete

Triomphe ici de sa défaite ,

Et le tienne en un rang si bas ,

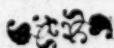
Amour ne le souffrira pas.

Vous me quittez, dit-il, *Folles & je vous quitte*,
Je pars avec Maroc (2) *pour chercher ce mérite*,
Qui signala jadis le Peuple Grenadin ;
Je vais chercher les feux dont une Ame soupire,
Je vais trouver les Cœurs dignes de mon Empire ;
Et laisse pour jamais les vôtres à Morin.

(1) *Arria*, Femme de *Petus Cecinna*, voyant son Mari condamné à la mort, pour avoir eu part à une Conspiration contre l'Empereur Claude, prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, & le présentant ensuite à *Petus*, lui dit, que ce n'étoit pas le coup qu'elle venoit de se donner qui lui causoit

de la douleur, mais celui qu'il alloit se donner lui-même

(2) L'Ambassadeur du Roi de Maroc, qui étoit alors en Angleterre, & qui s'y fit beaucoup estimer par sa vivacité, par son esprit, & par son adresse à manier un cheval.



LETTRE

L E T T R E XXIII
A LA MESME.

J'Ai toujous eu la conscience d'avoir soup-
çonné que vos Yeux pouvoient s'user à la
Bassete.

*Vos Yeux , dont les mortelles armes
Coutoient aux nôtres tant de larmes ,
Eux qui mettoient tout sous vos Loix
S'usent aujourd'hui sur un Trois ;
Et votre Ame attentive à la Carte qui passe ,
Tremble secrettement du peril de la Face.
Beaux Yeux , quel est votre Destin !
Perirez-vous , beaux Yeux : à regarder Morin ?*

C'est une Question injurieuse qui m'a laissé
un si grand scrupule , que pour me mettre
l'Esprit en repos j'ai été obligé d'ajouter
quelques Vers , qui montrent que votre
Beauté est incapable de recevoir aucune alté-
ration.

*Beaux Yeux , quel est votre Destin !
Perirez-vous , beaux Yeux , à regarder Morin ?
Non : d'un charme éternel le fonds inépuisable
Vous rend malgré Morin chaque jour plus aimable ;
Sa Bassete a détruit , Bien , Repos , Liberté ;
Tout cede à son desordre hormis votre Beauté ;
Tout se déregle en vous , tout se confond par elle ,
Mais le dérèglement vous rend encor plus belle :
Et lors que vous passez une nuit sans sommeil ,
Plus*

Plus brillante au matin que l'éclat du Soleil ,
 Vous nous laissez douter si sa Chaleur seconde
 Vaut le feu de vos Yeux pour animer le Monde.

N'appréhendez pas , Madame , de perdre
 vos charmes à *Newmarket* : montez à cheval
 dès cinq heures du matin ; galopez dans la
 foule à toutes les Courses qui se feront ; en-
 roûez-vous à crier plus haut que Mylord
Thomond (1) aux Combats des Coqs ; usez
 vos poumons à pousser des DONE (2) à droit
 & à gauche ; entendez tous les soirs ou la
 Comédie de *Henry VIII.* (3) ou celle de la
 Reine *Elizabeth* (4) ; crevez-vous d'Huitres
 à souper , & passez les nuits entieres sans
 dormir ; vôtre Beauté qui est échapée à la
 Bassete de Monsieur *Morin* , se sauvera bien
 des fatigues de *Newmarket*.

Venons au grand *Morin* : parler de vos Appas ,
 Est un discours perdu , vous ne l'écoutez pas ,
 A vôtre Jeu fatal l'Ame la plus sincere ,
 De tromper le Tailleur fait sa premiere affaire ;
 Et le noble Tailleur autant & plus loyal ,

Sur

(1) Henry O Brian ,
 Comte de Thomond en
 Irlande , grand Parieur
 aux Combats des Coqs.

(2) Expression Angloise,
 qui en matiere de Pari
 répond à nôtre VA.

(3) Composée par le fa-
 meux Shakespear , mort

en 1616.

(4) Composée par Tho-
 mas Heywood , qui fleu-
 rissoit sous les Regnes
 d'Elizabeth & de Jaques
 I. Toutes les Pieces de
 Théâtre de ces tems-là
 sont extrêmement lon-
 gues & fort ennuyeuses.

F
P
V
C
A
C
A
M
Et

sou
n'é
vei
corp

DE SAINTE-VREMOND. 155

Sur l'Argent du Metteur fait un dessein égal :
 Il s'applique , il s'attache à ce doux exercice ,
 De voler son Voisin sans craindre la Justice ,
 Laissant d'un vieil Honneur la scrupuleuse Loi ,
 Et le grossier abus de toute Bonne-foi ,
 Il établit ses droits dans la seule industrie ,
 Et l'adresse des mains est sa Vertu chérie.
 Tel est le vrai Banquier : pour les nouveaux Tail-
 leurs ,
 Ils quitteront bien-tôt ou Banque ou bonnes Mœurs.
 Otez au grand *Morin* son subtil avantage ,
 La Bassete pour lui sera pis que la Rage ;
 Quoi qu'on ose lui dire il doit tout endurer ,
 Et chacun s'autorise à le désespérer.
 Que sa langueur augmente avecque sa Jaunisse (1)
 Il faut malgré son mal qu'il fasse son office.

M O R I N.

Madame , ze (2) me meurs.

M A D A M E M A Z A R I N.

Vous taillerez , *Morin* ?

Expirer en taillant est une belle Fin :
 Pour dernière Oraison lors que vous rendrez l'Âme
 Vous pourrez réclamer le Valet ou la Dame.
 Quelle plus digne Mort que d'être enseveli ,
 Après avoir gagné quelque gros Paroli !
 C'est par de si beaux coups qu'une célèbre Histoire
 Aux Banques à venir portera votre Gloire.
 Mais c'est trop discourir , la Bourse , *Pelletier* ,
 Et vous , Maître *Morin* , faites votre métier.

M O R I N.

(1) *Morin se croyoit
 souvent malade ; & il
 n'étoit pas possible que les
 veilles n'épuisassent un
 corps aussi fluet que le*

sien.

(2) *Morin grasséyoit
 beaucoup , & se donnoit
 de grands airs ridicules.*

MORIN.

Un moment de repos , Madame la Duflesse ,
 Sacun vous le dira ; Madame la Comtesse ,
 Et Monsieur de Verneuil & Monsieur de Bezon ;
 Parbleu l'on m'auroit crû l'Enfant de la Maison (1)
 C'étoit assurément toute une autre maniere ,
 Un petit Compliment en forme de Priere ,
Monsieur , Monsieur Morin , dînez avecque nous ;
 Ou bien quelque autre sôse d'honnête & de doux :
 Ici z'entens gronder touzours quelque tempête ;
Il faudra qu'à la fin ze lui casse la tête :
 Si ze me porte mal , *vous taillerez , Morin ;*
Expirer en taillant est une belle fin.
 Ah ! ce n'est pas ainsi que le Banquier se traite ,
 Lors que l'on veut sez soi tenir une Bassete.

MADAME MAZARIN.

Monsieur , Monsieur Morin , l'Enfant de la Maison
De Monsieur de Verneuil , de Monsieur de Bezon ;
Sans petit Compliment en forme de Priere ,
 Je vous dirai tout net d'une franche maniere ;
 Il faut tailler , *Morin ,* & tailler promptement ,
 Ou sortir aussi-tôt de mon Appartement.

Il taille , eût-il la Mort peinte sur le Visage :
 Mais d'une Main fidele il ne perd pas l'usage ;
 Et son œil attentif par un soin diligent
 Aide la Provençale (2) à s'attirer l'Argent.

Laissez ,

(1) Morin étoit de Beziers , & il avoit quelquefois joué avec Monsieur le Duc de Verneuil , & avec Monsieur de Bezons. Le premier étoit

Gouverneur de Languedoc , & l'autre en étoit Intendant.

(2) Maniere de mêler les Cartes à la Bassete , venue de Provence.

DE SAINT-EVREMOND. 157

Laissez , ô grand *Morin* , parler toute la terre ;
 Que chacun par dépit vous declare la guerre ;
 Que certains Enchanteurs irrités contre vous ,
 Fassent passer la Mer à tous vos Billets doux ;
 (Billets , que la noirceur d'une Magie étrange ,
 A transformés à *Londres* en des Billets de change (1)
 Ne vous allarmez point , un plus grand Enchanteur
 S'est déclaré déjà pour vôtre Protecteur :
 De *Merlin & Morin* le secret Parentage
 Vous donnera sur eux un entier avantage ;
 C'est par lui qu'à *Saint James* vous taillez hardi-
 ment ;
 C'est par lui qu'à *Witte-hall* vous dormez sûre-
 ment (2) ;
 Par lui de *Newmarket* les routes détournées
 Dans l'ombre de la Nuit vous seront enseignées ,
 Et de son Char volant les magiques ressorts
 Transporteront *Morin & Morice* à *windsors* (3).
 Du Géant *Malambrun* l'ordinaire monture ,
Chevillard n'eut jamais une si douce allûre ;
 Et l'on ne vit jamais ce renommé Courfier
 Porter si digne Maître , & si rare Ecuyer.
 Loin Felons , Malandrins , Sorciers , Races damnées ,
 Sur le bon *Don Quichote* autrefois déchaînées ;
 Loin ,

(1) *Morin* étoit venu
 de France fort endetté ,
 & dès qu'on savoit qu'il
 avoit gagné au Jeu , on
 lui envoyoit ses Billets
 pour les aquitter.

(2) *Morin* perdoit quel-
 quefois de si grosses som-
 mes qu'il n'osoit paroî-
 tre que dans les Lieux
 Privilégiez.

(3) Quand la Cour
 étoit à *Newmarket* , &
 que *Morin* vouloit y aller ,
 il faisoit souvent ce voya-
 ge la nuit de peur de ses
 Créanciers , & prenoit
 avec lui un Valet de
 Chambre de Madame
 Mazarin , nommé *Mori-
 ce* , qui étoit un Bouffon
 assez plaisant.

Loin , maudits Enchanteurs , restes de *La Voisin* (1)
 Députés de Satan pour tourmenter *Morin* ,
 Sortez d'ici , Méchans , abandonnez une Isle
 Où tant de Gens-de-bien ont cherché leur Azile ;
 Vos pieges decevans sont ici superflus ,
 Fourbes , retirez-vous , & ne revenez plus.

Mais plutôt , cher *Morin* , forcez cette Canaille
 D'adorer dans vos mains les vertus de la Taille ;
 Produisez devant eux un Miracle nouveau ,
 Plus fort que leur Magie , & plus grand & plus
 beau.

Découvrez à leurs yeux les monceaux de Guinées ,
 Des Banques par vos Loix sagement gouvernées :
 Un Valet bien soumis à l'ordre de vos doigts ,
 Qui pour vous obéir perdra les quatre fois ;
 Une Dame attachée à tous vos intérêts ,
 Fera pour vous autant qu'auront fait les Valets ;
 Elle saura fournir à la Magnificence
 Que vous nous faites voir tous les jours de Naif-
 sance ;

Elle vous fournira Frange , Point de Paris ,
 Boucles de Diamans & Boutons de Rubis ;
 Elle vous fournira des Repas pour les Dames
 Qui savent contenter vos amoureuses flâmes ;
 Nymphes , dont le merite & le charme divin
 Vous ont fait oublier feu Madame *Morin*.
 Quatre Rois aujourd'hui devenus tributaires
 Font leur soin principal d'avancer vos affaires ,
 Travaillent à l'envi d'un zele assez égal ,
 A qui remplira mieux votre Trésor Royal :
 Enfin dans votre Etat tout ce qui fait figure ,
 Ou ce qui n'en fait point , est votre créature ;
 Et par cette raison Madame *Mazarin*

Vous nomme & nommera toujours LE GRAND
 MORIN. après

(1) *La Voisin fut brûlée à Paris pour Sortilege.*

(1)

DE SAINTE-EVREMOND. 159

Après m'être élevé au Genre sublime, pour donner des loüanges aux Vertus de mon Heros, vous trouverez bon, Madame, que je descende à la naïveté du stile ordinaire, pour vous rendre compte de la Volatille de votre Maison.

Le *Pretty* (1) ne se porte pas mal ; mais comme c'est un Oiseau fort bien né, & qui vient assurément de bon lieu, il se plaint modestement d'être abandonné à une Servante, au sortir des mains délicates de Mademoiselle S***. Ce n'est pourtant pas-là son plus grand chagrin ; il ne voit plus Madame ; il ne peut plus voler après elle, ou la suivre à la trace sur ses petits pieds ; voilà sa douleur. On n'oublie rien pour le consoler, on lui donne du Thé tous les matins ; mais ce n'est pas sur votre Lit ; il a réglé son Bœuf à dîner ; mais ce n'est pas sur votre Table : rien ne peut consoler son affliction, que l'espérance de votre Retour.

Ma premiere visite se fait au *Pretty* ; la seconde aux Poules, qui sont bien les plus honnêtes Poules que j'aye vûes de ma vie. Elles préfèrent un vieux Coq tout couvert de playes ; un vieux Soldat estropié, qui pourroit demander place aux Invalides de *Newmarket* ; elles le préfèrent à un jeune Galant,

(1) Perroquet de Ma-] dame Mazarin.

Galant , à la plus belle Crete & la plus belle Queuë du monde. Il faut que je me satisfasse de ma condition , telle qu'elle est ; mais si j'avois à choisir , j'aimerois mieux être vieux Coq parmi ces vertueuses Poules , que vieil Homme parmi les Dames. Cette considération me fait visiter vos Poules deux fois le jour , & là par une fausse idée je m'applique en quelque façon la nature & le bonheur de vôtre Coq. Il marche avec une Gravité extraordinaire , glorieux du Respect qu'on lui rend , fort content de lui-même. Nous n'avons point de Terme en nôtre Langue , qui puisse bien exprimer cette Satisfaction grave & composée qui se répand sur tout l'extérieur : l'*UFANO* des *Espagnols* y seroit tout-à-fait propre : mais je ne sai si Monsieur *Pussy* (1) permettroit qu'on s'en servit pour d'autre que pour lui.

Si vous me donnez quelque commission ajoutée à celle que j'ai reçûë pour avoir soin de la Volatille , il n'y a personne au monde qui s'en acquitte si ponctuellement que moi. Ma Guenon devient plus maigre que je ne voudrois , & sans l'attachement que j'ai auprès d'elle , elle seroit morte il y a longtemps.

PENSEES,

(1) *Le Chat de Mada-* | *me Mazarin.*

PENSÉES, SENTIMENS, XXIV

MAXIMES.

Sur la Santé.

I.

SI vous avez quelque soin de la délicatesse de votre Goût , & de l'intérêt de votre Santé , vous ne mangerez que des Viandes naturelles sans mélange aucun, mais exquisés par leur bonté propre, & par la curiosité de votre choix.

II.

Que tous les Potages gommés , Précis Ragoûts , Hors-d'œuvres , & généralement toutes Compositions de Cuisine , soient bannies de votre Table , pour éviter des Maladies qu'on ignoroit autrefois dans la simplicité des Repas.

III.

La diversité des Vins peut être agréable quelquefois ; jamais utile : soyez temperant & délicat ; bûvez peu de vin , mais excellent , & le plus long-temps du même qu'il sera possible.

Tom. IV.

O IV.

I V.

Les Vins de *Champagne* sont les meilleurs : ne poussez pas trop loin ceux d'*Ay* ; ne commencez pas trop-tôt ceux de *Rheims*. Le froid conserve les esprits des Vins de Riviere ; les chaleurs emportent le goût de terroir des Vins de Montagne.

V.

Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour le Regime ; trop de précaution contre les Remedes. Le Regime entretient la Santé & les Plaisirs : les Remedes sont des maux présents , dans une vûë assez incertaine du bien à venir.

V I.

Les Plaisirs & le Regime doivent avoir une espece de concert , & une proportion assez juste. Les Plaisirs déreglés mettent la Nature en desordre , une exactitude sèche & triste ternit les Esprits , & insensiblement les éteint.

Sur l'Amour.

V I I.

Ayons autant d'Amour qu'il en faut pour nous animer ; pas assez pour troubler nôtre repos. Le Cœur nous a été donné pour aimer ,

DE SAINT-EVREMOND. 163

mer, ce qui est un mouvement agréable ; non pas pour souffrir , ce qui est un sentiment douloureux.

VIII.

C'est aller contre l'intention de la Nature , que de faire nôtre tourment d'une chose dont elle a voulu faire nôtre plaisir.

IX.

Les Voluptueuses sentent moins leur Cœur que leurs Appétits : les Précieuses pour conserver la pureté de ce Cœur , aiment leurs Amans tendrement sans jouissance , & jouissent de leurs Maris solidement avec aversion.

Sur la Dévotion.

X.

Les Dames Galantes qui se donnent à Dieu , lui donnent ordinairement une Ame inutile qui cherche de l'occupation ; & leur Dévotion se peut nommer une Passion nouvelle , où un Cœur tendre qui croit être repentant , ne fait que changer d'objet à son Amour.

XI.

Quand nous entrons dans la Dévotion , il nous est plus aisé d'aimer Dieu que de le bien servir. La raison en est , que nous conservons un Cœur accoutumé à l'Amour ; &

une Ame qui avoit beaucoup d'habitude avec les Vices. Le Cœur ne trouve rien de nouveau dans ses mouvemens : il y a beaucoup de nouveauté, pour une Ame déréglee, dans les sentimens de la Vertu ; ainsi quelque changement qu'il paroisse, on est toujours le même qu'on a été. On aime comme on aimoit : on est injuste, glorieux, vindicatif, & intéressé, comme on l'étoit auparavant.

XII.

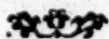
La vraie Dévotion est raisonnable & bien-faisante : plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les Hommes.

XIII.

La Vie des Religieux est la même pour la Regle ; mais inégale par l'inégalité de l'affiète où se trouvent les Esprits.

XIV.

Le Doute a ses heures dans le Couvent ; la Persuasion les siennes : il y a des tems où l'on pleure les Plaisirs perdus, des tems où l'on pleure les Pechés commis.



Sur la Mort.

XV.

La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la Mort , c'est qu'on ne sauroit l'éviter. La Philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment , & ne l'ôte pas : la Religion y apporte moins de Confiance que de Crainte.

XVI.

A juger sainement des choses , la Sagesse consiste plus à nous faire vivre tranquillement , qu'à nous faire mourir avec confiance.

XVII.

Les belles Morts fournissent de beaux discours aux vivans , & peu de consolation à ceux qui meurent :

Attendant la rigueur de ce commun Destin , Mortel , aime la Vie , & n'en crains pas la fin.



XXV.

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

Le premier Jour de l'An.

JE vous souhaite une heureuse Année, quand je ne puis en avoir de bonnes, ni en espérer de longues. C'est une méchante condition, Madame, d'être mal satisfait du présent, & d'avoir tout à craindre de l'avenir : mais je me console de ce malheur, par la pensée que j'ai de me voir bien-tôt en état de vous servir. Vous savez que vous n'avez point de Serviteur si dévoué que moi en ce Monde ; mes Vers vous apprendront que je ne serai pas moins attaché à vos intérêts dans l'autre. Comptez donc sur mon Ombre, comme sur ma Personne ; & soyez assurée d'une Fidelité éternelle jointe à une égale Discretion. Je ne viendrai point vous importuner au Jeu par ma présence ; je ne viendrai point vous effrayer par des Apparitions, je ne vous troublerai point par des Songes, & n'inquiéterai en quelque manière que ce puisse être, le peu d'heures
que

DE SAINT-EVREMOND. 167

que la Bassete vous laisse pour le Sommeil.

Voilà des effets de ma Discretion , apprenez ceux de mon Zéle. Je vais declarer la guerre à *Heléne* & à *Cléopatre* pour l'amour de vous ; je vais réduire des Rebelles , & remettre des Indociles dans le devoir. Mais pour cela , Madame , j'ay besoin d'une Instruction que je vous demande dans mes Vers : vous ne sauriez me l'accorder trop promptement ; autant de tems que vous tarderez à me la donner , autant de retardement apporterez-vous à vôtre Gloire.

Je n'apperçois que ma Raison (1)
Trop long-temps au Corps asservie ,
Est prête à quitter sa prison ,
Pour goûter le Bonheur d'une plus douce Vie.

Bien-tôt je verrai ces Beautés
Qui sont dans les Champs Elisées ,
D'un Repos éternel & de Biens enchantés ,
Heureusement favorisées.

Je verrai dans ces Lieux charmans
Les *Helénes* , les *Cléopatres* ,
Dont les fameux Evenemens
Font tant de bruit sur nos Théâtres.

Là s'informant de vos beaux Yeux ,

Et

(1) Ces Stances sont | de Richelieu: ARMAND,
imitées de l'Epigramme | L'AGE AFFOIBLIT
de Maynard au Cardinal | MES YEUX, &c.

Et de tous les traits d'un Visage
 Qui nous est donné par les Dieux ,
 Comme leur plus parfait Ouvrage ;
 Elles sauront que vos Appas ,
 Auroient ôté *Pâris* à son aimable *Helène* ;
 Qu' *Antoine* , que *César* près de vous n'auroient pas
 Regardé seulement le sujet de leur peine ;
 Et vous auriez sauvé d'un funeste trépas ,
 Deux Heros malheureux que perdit cette Reine.

Rome a là des objets également connus ,
 Sa *Virginie* , & sa *Lucrece* :
 Mais pour avoir suivi de farouches Vertus ,
 Elles gardent encor certain air de rudesse ,
 Et leurs rares Attraits odieux à *Venus* ,
 Ne jouïront jamais de la douce mollesse.

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous ,
 Elles voudront savoir si quelque Amour trop vaine ,
 De Jeu , d'amusement , ou de Plaisir trop doux
 N'ont pas gâté l'Esprit d'une Dame *Romaine*.

Je leur dirai que vôtre Cœur ,
 Est digne de leur République ;
 Ferme & constant comme le leur ,
 Mais plus noble & plus magnifique.

Je dirai que du plus beau Corps ,
 Et de l'Ame la plus parfaite ,
 Nous voyons en vous les accords ;
 Et je ne dirai pas un mot de la Bassete.

Je leur dirai que *Brute* & *Collatin* ,
 Sont fort de vôtre connoissance ;
 Que d' *Appius* vous savez le destin
 Et comment finit sa puissance :

Mais

DE SAINT-EVREMOND. 169

Mais pour *Coné*, *Mazenot*, & *Morin* (1).

Ils seront passez sous silence.

De-là j'irai chercher les Beautés de nos jours ,
Marion, *Montbazou*, Modernes immortelles ,
A qui nous donnerons toujourns ,
L'honneur d'avoir été de leur tems les plus belles.

Je pense voir leurs déplaissirs ,
Je voi déjà couler leurs larmes ;
Et le fujet de leurs soupirs ,
C'est d'entendre parler tous les jours de vos Char-
mes.

Vous qui venez du séjour des Mortels ,
(*Me dira-t-on dans une humeur chagrine ,*)
Nous cherchez-vous pour parler des Autels
Dressez par tout à votre MAZARINE.

Ab ! c'est nous faire un Enfer de ces Lieux ,
Qu'on destinait aux Ames fortunées :
Le mal que nous causent ses Yeux ,
Est plus grand mille fois que celui des Damnées.

- » OMBRES , goûtez le Bien d'avoir jadis été
» Les merveilles de nôtre *France* :
» Heureuse est une Vanité ,
» Que la Mort met en assurance !
» Si le jour vous étoit resté ,
» Vous en auriez haï la triste jouissance ;
» Ou du moins auriez-vous cherché l'obscurité ,
» Pour ne pas voir l'éclat de la divine HOR-
TENCE.

» Mais

(1) *Les trois Tailleurs* | *Mazarin.*
(*de Bassete*) de *Mauame* |
Tome IV.

P

Et de tous les traits d'un Visage
 Qui nous est donné par les Dieux ,
 Comme leur plus parfait Ouvrage ;
 Elles sauront que vos Appas ,
 Auroient ôté *Pâris* à son aimable *Helène* ;
 Qu' *Antoine* , que *César* près de vous n'auroient pas
 Regardé seulement le sujet de leur peine ;
 Et vous auriez sauvé d'un funeste trépas ,
 Deux Heros malheureux que perdit cette Reine.

Rome a là des objets également connus ,
 Sa *Virginie* , & sa *Lucrece* :
 Mais pour avoir suivi de farouches Vertus ,
 Elles gardent encor certain air de rudesse ,
 Et leurs rares Attraits odieux à *Venus* ,
 Ne jouïront jamais de la douce mollesse.

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous ,
 Elles voudront savoir si quelque Amour trop vaine ,
 De Jeu , d'amusement , ou de Plaisir trop doux
 N'ont pas gâté l'Esprit d'une Dame *Romaine*.

Je leur dirai que vôtre Cœur ,
 Est digne de leur République ;
 Ferme & constant comme le leur ,
 Mais plus noble & plus magnifique.

Je dirai que du plus beau Corps ,
 Et de l'Ame la plus parfaite ,
 Nous voyons en vous les accords ;
 Et je ne dirai pas un mot de la Bassete.

Je leur dirai que *Brute* & *Collatin* ,
 Sont fort de vôtre connoissance ;
 Que d' *Appius* vous savez le destin
 Et comment finit sa puissance :

Mais

DE SAINT-EVREMOND. 169

Mais pour *Coné*, *Mazenot*, & *Morin* (1).
Ils seront passez sous silence.

De-là j'irai chercher les Beautés de nos jours ;
Marion, *Montbazou*, Modernes immortelles ,
A qui nous donnerons toujourns ,
L'honneur d'avoir été de leur tems les plus belles.

Je pense voir leurs déplaifirs ,
Je voi déjà couler leurs larmes ;
Et le fujet de leurs foupirs ,
C'est d'entendre parler tous les jours de vos Char-
mes.

Vous qui venez du féjour des Mortels ,
(*Me dira-t-on dans une humeur chagrine ,*)
Nous cherchez-vous pour parler des Autels
Dressez par tout à votre MAZARINE.

Ab ! c'est nous faire un Enfer de ces Lieux ,
Qu'on destinait aux Ames fortunées :
Le mal que nous causent ses Yeux ,
Est plus grand mille fois que celui des Damnées.

- » OMBRES , goûtez le Bien d'avoir jadis été
» Les merveilles de nôtre *France* :
» Heureuse est une Vanité ,
» Que la Mort met en assurance !

» Si le jour vous étoit resté ,
» Vous en auriez haï la triste jouïffance ;
» Ou du moins auriez-vous cherché l'obscurité ,
» Pour ne pas voir l'éclat de la divine HOR-
TENCE.

» Mais

(1) *Les trois Tailleurs* | *Mazarin.*
(*de Bassete*) de *Madame* |
Tome IV.

P

- » Mais que servent enfin tous ces chagrins jaloux ?
 » Le grand Maître de la Nature ,
 » Ne pourra-t-il former rien de plus beau que
 vous ,
 » Sans attirer vôte murmure ?

 » *Heléne* auroit plus de raison
 » De murmurer & de se plaindre ,
 » Que Madame de *Montbazon* ;
 » Cependant elle fait sagement se contraindre,

 » Celle qui put armer cent & cent Potentats ,
 » Qui d'*Hector* & d'*Achille* anima la querelle ;
 Qui fit faire mille Combats ,
 » Où les Dieux partagés étoient pour ou contre
 elle ;

 » *Heléne* à MAZARIN ne le dispute pas ,
 Et vous aurez un cœur rebelle ,
 » Vous qui borniez l'honneur de vos Appas ,
 » Au peu de bruit que fait une Ruelle ?

A ces mots sans rien contester ,
 Nos Ombres baisseront la tête ;
 Et docile pour m'écouter ,
 Chacune aussi-tôt sera prête.

Je dirai que vos Yeux pourroient tout enflammer ;
 Et comme ceux d'*Heléne* armer toute la Terre :
 Mais vous aimez mieux la charmer ,
 Que la désoler par la Guerre.

Je leur dirai que tous nos Vœux ,
 S'adressent à vous seule au milieu de nos Dames ;
 Que nos plus forts liens se font de vos Cheveux ,
 Que le Front , le Sourcil , ont leur droit sur nos
 Ames.

DE SAINT-EVREMOND. 171

Je dirai que tous les Amans ,
Voudroient mourir sur une Bouche
Qu'environnent mille agrémens ;
Et de qui le charme nous touche.

De la Gorge & du Coût , (ce miracle nouveau ,)
L'orgueilleuse Beauté sera bien exprimée :
Les Bras , les Mains , les Pieds dignes d'un Corps
si beau ,
Auront aussi leur part à vôtre Renommée.

La chose jusques-là ne peut mieux se passer ,
Et leur confusion ne peut être plus grande :

Mais si voulant m'embarraffer
Elles me font une demande ;
Si *Marion* veut s'informer

De cet endroit caché qui se dérobe au monde
Et que je n'ose ici nommer ;
Que voulez-vous que je réponde ?

Là ma connoissance est à bout ;
Et je devois connoître tout :
O belle ! ô genereuse *Hortence* !
Sauvez-moi de cette ignorance.

A LA MESME. XXVI

JE ne sai , Madame , si le Titre d'AMITIE'
SANS AMITIE' , que vous avez donné à
mon Ecrit lui convient (1) : mais je sai bien
qu'il ne convient pas à mes Sentimens , &
particu-

(1) Voyez ci dessus dans | ce même tome, page 115.

particulièrement à ceux que vous m'inspirez. Depuis ce soir malheureux que vous m'appriâtes la funeste résolution que vous voulez prendre, je n'ai pas eu un moment de repos, ou pour mieux dire, vous m'avez laissé une peine continuelle; une agitation bien plus violente que la simple perte du repos. Comment est-il possible que vous quittiez des gens que vous charmez, & qui vous adorent? des Amis qui vous aiment mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, pour aller chercher des Inconnus qui vous déplairont, & dont vous serez peut-être outragée? Songez-vous, Madame, que vous vous jetez dans un Convent, que Madame la Connétable avoit en horreur. Si elle y rentre, c'est qu'il y faut rentrer ou mourir; & pour y aller, Madame, vous voulez quitter une Cour où vous êtes si estimée; ou l'Affection d'un Roi doux & honnête vous traite si bien; où toutes les Personnes raisonnables ont du Respect & de l'Amitié pour vous. Songez-y, Madame: le jour le plus heureux que vous passerez dans le Convent, ne vaudra pas le plus triste que vous passerez dans votre Maison.

Encore si vous étiez touchée d'une Grace particuliere de Dieu, qui vous attachât à son Service, on excuseroit la dureté de votre Condition par l'ardeur de votre Zele, qui
vous

vous rendroit tout supportable : mais vous n'êtes ni convaincuë , ni touchée ; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses , & ne trouverez point cet Epoux qui les console. Doubter un jour de la félicité de l'autre Vie , est assez pour désespérer la plus sainte Fille d'un Convent ; car la Foi seule la fortifie , & la rend capable de supporter les Mortifications qu'elle se donne. Qui sait , Madame , si vous croirez un quart-d'heure ce qu'il faut qu'elle croie toujours pour n'être pas malheureuse ? Qui sait si l'idée d'un Bonheur promis aura jamais la force de vous soutenir contre le sentiment des Maux presens ? C'est au milieu de l'Univers que la Contemplation des Merveilles de la Nature vous fera connoître celui dont elle dépend. La vûë du Soleil vous fera comprendre la Grandeur & la Magnificence de celui qui l'a formé : cet Ordre si merveilleux & si juste ; cet Ordre qui lie & entretient toutes choses , vous donnera la connoissance de sa Sagesse. Enfin , Madame , dans ce Monde que vous quittez , Dieu est tout ouvert & tout expliqué à nos pensées. Il est si resserré dans les Monasteres , qu'il se cache au lieu de se découvrir ; si déguisé par les basses & indignes figures qu'on lui donne , que les plus éclairés ont

de la peine à le reconnoître. Cependant une vieille Supérieure ne vous parlera que de lui, & ne connoîtra rien moins; elle vous commandera des Sottises; & une exacte Obéissance suivra toujours le Commandement, quelque ridicule qu'il puisse être. Le Directeur ne prendra pas moins d'ascendant sur vous, & votre Raison humiliée se verra soumise à une ignorance présomptueuse. La Raison, ce caractère secret, cette Image de Dieu que nous portons en nos Ames, vous fera passer pour rebelle, si vous ne révèrez l'imbecillité de la Nature humaine en ce Directeur. De bonnes Sœurs trop simples vous dégoûteront; des Libertines vous donneront du scandale: vous trouverez-là les Crimes du monde; vous en aurez quitté les Plaisirs.

Jusqu'ici vous avez vécu dans les Grandeurs & dans les Délices: vous avez été élevée en Reine, & vous meritez de l'être. Devenue héritière d'un Ministre qui gouvernoit l'Univers, vous avez eu plus de Bien en Mariage, que toutes les Reines de l'*Europe* ensemble n'en ont porté aux Rois leurs Epoux. Un jour vous a enlevé tous ces Biens; mais votre Merite vous a tenu lieu de votre Fortune, & vous a fait vivre plus magnifiquement dans les Pays étrangers, que vous n'eussiez vécu dans le nôtre.

La

La Curiosité , la Délicatesse , la Propreté , le soin de votre Personne , les Commodités , les Plaisirs ne vous ont pas abandonnée : si votre discretion vous a défendu des Voluptés , vous avez cet avantage , que jamais Faveurs n'ont été si désirées que les vôtres.

Que trouverez-vous , Madame , où vous allez ? Vous trouverez une Défense rigoureuse de tout ce que demande raisonnablement la Nature , de tout ce qui est permis à l'Humanité. Une Cellule , un méchant Lit , un plus détestable Repas , des Habits sales & puants remplaceront vos Délices. Vous serez seule à vous servir , seule à vous plaire au milieu de tant de choses qui vous déplairont ; & peut-être ne serez-vous pas en état d'avoir pour vous la plus secrète complaisance de l'Amour-propre ; peut-être que votre Beauté devenue toute inutile ne se découvrira ni à vos yeux , ni à ceux des autres.

Cependant , Madame , cette Beauté si merveilleuse , ce grand Ornement de l'Univers ne vous a pas été donné pour le cacher. Vous vous devez au Public , à vos Amis , à vous-même. Vous êtes faite pour vous plaire , pour plaire à tous ; pour dissiper la tristesse , inspirer la joye ; pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les Laidés & les Imbeciles se jettent dans les

Convents , c'est une Inspiration Divine qui leur fait quitter le Monde , où elles ne paroissent que pour faire honte à leur Auteur : sur votre sujet , Madame , c'est une vraie tentation du Diable , lequel envieux de la Gloire de Dieu , ne peut souffrir l'admiration que nous donne son plus bel Ouvrage. Vingt ans de Pseaumes & de Cantiques chantés dans le Chœur , ne feront pas tant pour cette Gloire , qu'un seul jour que votre Beauté sera exposée aux yeux du Monde. Vous montrer est votre veritable *Vocation* : c'est le Service que vous devez à Dieu ; c'est le Culte le plus propre que vous puissiez lui rendre. Si le tems a le pouvoir d'effacer vos traits , comme il efface ceux des autres ; s'il ruine un jour cette Beauté que nous admirons , retirez-vous alors ; & après avoir accompli les volontés de celui qui vous a formée , allez chanter ses loüanges dans le Convent. Mais suivez la disposition qu'il a faite de votre vie ; car si vous prévenez l'heure qu'il a destinée pour votre Retraite , vous trahirez ses intentions , par une secrete complaisance pour son Ennemi.

Un de vos grands malheurs , Madame , si vous écoutez cet Ennemi , c'est que vous n'aurez à vous prendre de tous vos Maux qu'à vous - même. Madame la Connétable rejette les siens sur la violence qu'on lui fait.

Elle

Elle a les cruautés d'un Mari qui la force , l'injustice d'une Cour qui appuye son Mari ; elle a mille objets vrais ou faux qu'elle peut accuser. Vous n'avez que vous , Madame , pour cause de vôtre Infortune ; vous n'avez à condamner que vôtre Erreur. Dieu vous explique ses Volontés par ma bouche , & vous ne m'écoutez pas : il se sert de mes raisons pour vous sauver , & vous ne consultez que vous pour vous perdre. Un jour accablée de tous les Maux que je vous dépeins , vous songerez , mais trop tard , à celui qui a voulu les empêcher. Peut-être êtes-vous flatée du bruit que fera vôtre Retraite , & par une Vanité extravagante vous croyez qu'il n'y a rien de plus illustre que de dérober au Monde la plus grande Beauté qu'on y vit jamais , quand les autres ne donnent à Dieu qu'une Laideur naturelle , ou les ruines d'un Visage tout effacé. Mais depuis quand préférez-vous l'erreur de l'Opinion à la réalité des choses ? Et qui vous a dit , après tout , que vôtre résolution ne paroîtra pas aussi folle qu'extraordinaire ? Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuse ? Qu'on ne croira pas que vous voulez faire trois cens lieues pour chercher une Avanture , celeste si vous voulez , mais toujours une espece d'Avanture ?

Peut-

Peut-être, espérez-vous de la douceur dans l'Entretien de Madame la Connétable ; mais , si je ne me trompe , cette douceur-là finira bien-tôt. Après avoir parlé trois ou quatre jours de la Passion du Roi , & de la Timidité de Monsieur votre Oncle ; de ce que vous avez pensé être , & de ce que vous êtes devenuë ; après avoir épuisé le souvenir de la Maison de Monsieur le Connétable , de votre sortie de *Rome* , & du malheureux succès de vos Voyages , vous vous trouverez enfermée dans un Convent ; & votre Captivité , dont vous commencerez à sentir la rigueur , vous fera songer à la douce Liberté que vous aurez goûtée en *Angleterre*. Les choses qui vous paroissent ennuyeuses aujourd'hui , se présenteront avec des charmes , & ce que vous aurez quitté par dégoût , reviendra solliciter votre envie. Alors de quelle force d'esprit n'aurez-vous pas besoin , pour vous consoler des Maux presens & des Biens perdus ? Je veux que mes pénétrations soient fausses , & mes conjectures mal fondées ; je veux que la Conversation de Madame la Connétable ait toujours de grands agrémens pour vous ; mais qui vous a dit que vous en pourrez jouir librement ? Une des Maxime des Convents est de ne souffrir aucune liaison entre les personnes qui se plaisent ; parce que l'union
des

des Particuliers est une espece de détachement des Obligations que l'on a contractées avec l'Ordre. D'ailleurs les soins de Monsieur le Connétable pourront bien s'étendre jusqu'à empêcher une communication qui fait tout craindre à un Homme soupçonneux , qui a trop offensé. Je ne parle point des Caprices d'une Supérieure , ni des secretes Jalousies des Religieuses , qui voudront nuire à une Personne , dont le merite confondra le leur. Ainsi, Madame, vous vous ferez faite Religieuse pour vivre avec Madame la Connétable, & il arrivera que vous ne la verrez presque pas. Vous serez donc , ou seule avec vos tristes Imaginations , ou dans la foule , parmi les Sottises & les Erreurs , ennuyée de Sermons en Langue qui vous sera peu connue , fatiguée de Matines qui auront troublé votre repos , lassée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres , & du murmure importun de quelque Ro-
faire.

Quel parti prendre , Madame ! Conservez votre Raison : vous vous rendrez malheureuse si vous la perdez. Quelle perte de n'avoir plus ce Discernement si exquis , & cette Intelligence si rare ! Avez-vous commis un si grand Crime contre vous , que vous deviez vous punir aussi rigoureusement que vous faites ? Et quel sujet de plainte
avez-

avez-vous contre vos Amis , pour exercer sur eux une si cruelle vengeance ? Les *Italiens* assassinent leurs Ennemis : mais leurs Amis se sauvent de la justice sauvage qu'ils se veulent faire.

Mademoiselle de *Beverweert* & moi avons déjà eu les coups mortels ; la pensée de vos maux a fait les nôtres , & je me trouve aujourd'hui le plus misérable de tous les hommes , parce que vous allez vous rendre la plus malheureuse de toutes les Femmes. Quand je la vais voir les matins , nous nous regardons un quart-d'heure sans parler ; & ce triste silence est toujours accompagné de nos larmes. Ayez pitié de nous , Madame , si vous n'en avez pas de vous-même. On peut se priver des commodités de la vie pour l'amour de ses Amis : nous vous demandons que vous vous priviez de ses tourmens , & nous ne saurions l'obtenir. Il faut que vous ayiez une dureré bien naturelle , puis que vous êtes la première à en ressentir les effets. Songez , Madame , songez sérieusement à ce que je vous dis : vous êtes sur le bord du précipice ; un pas en avant vous êtes perdue , un pas en arriere vous êtes en pleine sûreté. Vos Biens & vos Maux dépendent de vous. Ayez la force de vouloir être heureuse , & vous la ferez.

Si vous quittez le Monde , comme vous semblez

semblez vous y préparer , ma consolation est que je n'y demeurerai pas long-tems ; la Nature plus favorable que vous , finira bientôt ma triste Vie. Cependant, Madame, vos Ordres préviendront les siens quand il vous plaira ; car les droits qu'elle se garde sur moi ne vont qu'après ceux que je vous y ai donnez. Il n'est point de Voyage que je n'entreprenne , & si pour dernière rigueur vous n'y voulez pas consentir , je me cacherais dans un Desert , dégoûté de tout autre commerce que le vôtre. Là , votre idée me tiendra lieu de tous objets ; là , je me détacherai de moi-même , s'il est permis de parler ainsi , pour penser éternellement à vous. Là , j'apprendrai à mourir ; & mes derniers Soupirs apprendront à tout le monde ce qu'auront pu sur moi le charme de votre Merite , & la force de ma Douleur.



XXVII. SUR LA RETRAITE
 que meditoit
 MADAME LA DUCHESSE
 MAZARIN.
 STANCES.

On fait parler Madame MAZARIN:

SAINTS & sacrés Ennuis , salutaire Tristesse ,
 Dégoûts dont mon Esprit est occupé sans cesse ,
 Chassez les vains desirs qui restent dans mon cœur ,
 Eteignez dans mon sein le sentiment des Vices ;
 Eteignez l'appetit de mes fausses délices ;
 Et faites que le Ciel aujourd'hui soit vainqueur.

C'est pour lui désormais que j'ai dessein de vivre :
 Vous m'attirez , Seigneur ; Seigneur , il faut vous
 suivre ;

Vous aurez tous mes soins, vous aurez mon Amour :
 A vos Loix seulement je vais être asservie ;
 Et je veux bien donner le reste de ma vie ,
 Au Dieu dont la Bonté m'a su donner le jour.

Ce Dieu qui me forma si charmante & si belle ,
 A borné ses faveurs & me laisse mortelle ,
 Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes Appas :
 Le tems effacera les traits de mon Visage ,
 Et l'Esprit , de ce Dieu la plus vivante Image ,
 Echapera lui seul aux rigueurs du Trépas.

Que

DE SAINT-EVREMOND. 183

Quel Bonheur est certain d'une longue durée !
Quelle condition nous peut être assurée !
Qui peut nous garantir des injures du Sort ?
On ne possède rien qui ne soit périssable ;
Souvent le plus heureux devient si misérable ,
Qu'il semble avoir besoin du secours de la Mort.

J'ai connu tous les Biens qu'apporte la Fortune ;
J'ai connu la Grandeur , & la pompe importune ;
En Amour pour le moins j'ai connu les Desirs :
Des fausses Vanités j'ai fait l'expérience ,
Et je connois enfin qu'une heure d'Innocence
Vaut mieux qu'un siecle entier de frivoles Plaisirs.

Faites, faites, Seigneur, que vos saintes Lumieres ,
Dissipent l'Ignorance & les Erreurs grossieres ,
Dont mon Esprit confus étoit enveloppé :
Le Monde est un trompeur , Dieu seul est veritable ,
Je n'espere qu'en lui , je ne suis plus capable ,
De me laisser surprendre à ce qui m'a trompé.

Tems , où se doit fixer ma longue incertitude ,
Lieux , qui devez finir ma triste inquiétude ,
Quand me donnerez-vous ce Repos souhaité ?
Je délibere encor , jour & nuit je consulte
Si je dois préférer vos douceurs au tumulte ;
C'en est fait , Lieux sacrés , vous l'avez emporté.

O vous , Maître absolu de la Terre & de l'Onde ,
Vous , dont l'ordre secret gouverne tout le Monde ,
Voudrez-vous bien , Seigneur , devenir mon Epoux ?
Celui qu'on me donna n'est pas digne de l'être ,
C'est vous seul aujourd'hui que je veux reconnoître ,
Mes liens sont rompus , & je suis toute à vous.

Vieux & tristes Liens , causes de tant de larmes ,
Peut-être que sans vous le Monde eût eu ses charmes ;
Mais

Mais le Monde avec vous est aisément vaincu :
 Je ferai désormais en quelque Solitude
 D'un doux & saint repos une paisible étude ,
 Et compterai pour rien le tems que j'ai vécu.

Palais , Meubles , Habits , folle magnificence ,
 Jeu , Repas , vains sujets de luxe & de dépense ,
 Je vous-dis maintenant un éternel Adieu :
 Beaux Cheveux , doux liens où s'engageoient les
 Ames
 Qui prenoient en mes Yeux les amoureuses flâmes ;
 Beaux Cheveux , je vous coupe , & vous consacre
 à Dieu.

Un Voile pour jamais va couvrir mon Visage ,
 Et ma Beauté cachée y perdra tout usage ,
 De ce Charme trompeur qui fait flatter les Sens :
 Un Amant y perdra le sujet de sa peine ;
 Je vais perdre les noms d'*Ingrate* , d'*Inhumaine* ,
 Et les maux qu'en secret moi-même je ressens.

Je vous dégage, Amans, des Loix de mon Empire ;
 Pour des Objets nouveaux si vôtre Cœur soupire ,
 Je ne me plaindrai point d'une infidélité ,
 J'aimerois mieux pourtant....que les Femmes sont
 vaines !
 J'aimerois mieux vous voir au sortir de mes Chaînes
 Jouir paisiblement de vôtre Liberté.

J'aimerois mieux encor , que vôtre Ame fidelle ,
 De sa première ardeur formât un nouveau zele ,
 Qui nous tiendrait unis même après le trépas :
 De ce nouvel Amour sentez l'heureuse atteinte ,
 Vous m'aimâtes profane , aimez-moi comme sainte ,
 Et suivez mes Vertus au lieu de mes Appas.

Mais des Adieux si longs aux Amans que l'on quitte,
 Montrent nôtre foiblesse , ou marquent leur merite ,
 C'est

DE SAINTEVREMOND. 185

C'est un reste secret des profanes Amours :
Permettez, Lieux Divins, quelque humaine tendresse,
Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'hui je laisse,
Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toujours.

A Monsieur de SAINT-EVREMOND.

Sujet, triste Sujet, qui pleurez mon absence,
Pourquoi me plaignez-vous quand mon Bonheur
commence ?

C'est à vous seulement que vous devez des pleurs :
Je ne menerai plus cette Vie incertaine
Dont vous fûtes témoin, & finissant ma peine
Je vous donne un Exemple à finir vos malheurs.

La Retraite à votre Age est toujours nécessaire ;
Avec tant de Beauté vous me la voyez faire,
Et vous iriez encore vous traîner dans les Cours ?
Que si la voix du Ciel de tout autre écoutée,
Sur le bord du Cercueil est par vous rejetée,
De la Morale au moins écoutez le discours.

Le Ciel est impuissant, & la Raison timide
Sur vos durs Sentimens trop foiblement préside ;
Mais vous devez encor reconnoître ma Loi :
Retirez-vous, Vieillard ; c'est moi qui vous l'or-
donne ;

Voici l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne,
Vieillard, quittez le monde en même tems que moi.

SAINTEVREMOND.

Ma Reine me verroit à son Ordre fidele,
Mais la Mort où je cours m'empêche d'obéir ;
Il m'est plus aisé de mourir
Que de vivre un moment sans elle.



XXVIII.

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

ON m'a dit comme une chose assurée que vous quittiez l'*Angleterre*, incertaine encore du Séjour que vous choisirez, mais toute resoluë à sortir du Pays où vous devriez demeurer. Ah ! Madame, à quoi pensez-vous ? Qu'allez-vous faire ? Vous allez donner à vos Ennemis des raisons invincibles contre vous, & ôter à vos Amis tout moyen de vous servir. Vous allez réveiller par cette nouvelle Course, la faute assoupie de toutes les autres : vous allez ruiner tous les intérêts que vous avez, & que vous pourrez avoir en votre vie. Mais comment se montrer, dites-vous, après l'étrange malheur qui vient d'arriver ? Mais comment se cacher, vous répondrai-je, à moins que de vouloir faire un crime d'un simple malheur ? Il est certain que nôtre méchant procédé tourne en faute les infortunes. Vous l'éprouverez, Madame : si l'obscurité de votre Retraite est continuée plus long-tems, chacun vous fera les reproches que vous paroissez vous

(1)

vous faire , & vous serez condamnée par mille gens , qui sont presentement dans la disposition de vous plaindre.

Mais que vous est-il arrivé , Madame , qui n'arrive assez communément ? Je pourrois vous alleguer des Beautés modernes , qui ont souffert la perte de leurs Amans avec des regrets moderés , si je ne gardois pour vous un plus grand exemple. *Helène* moins belle que vous , & après vous la plus belle qu'ait vû le Monde ; *Helène* a fait battre dix ans durant les Dieux & les Hommes , plus glorieuse de ce qu'on faisoit pour elle , que honteuse de ce qu'elle avoit fait. Voilà , Madame , les Heroïnes qu'il faut imiter ; non pas les *Didons* & les *Thïsbes* , ces misérables qui ont deshonoré l'Amour par l'extravagance désespérée de leur Passion. Mais que pensez-vous faire par vos regrets ? Pleurer un Mort n'est pas pleurer un Amant. Votre Amant n'est plus que le triste ouvrage de votre Imagination : c'est être amoureuse de votre idée , & l'Amante d'*Alexandre* (1) est aussi excusable dans sa Vision , que vous dans la vôtre , puis qu'un Homme mort aujourd'hui n'a pas plus de part au Monde que ce Conquerant.

*Votre Amant est enseveli ,
Et dans les noirs flots de l'Oubli ,*

ou

(1) Voyez les VISION- | NAIRES de Des-Marets.

Q. 2.

Où la Parque l'a fait descendre
 Il ne fait rien de vôtre ennui ;
 Et ne fût il mort qu'aujourd'hui ,
 Puis qu'il n'est plus qu'os & que cendre ,
 Il est aussi mort qu'Alexandre ,
 Et vous touche aussi peu que lui (1).

C'est donc vous qui faites le sujet de vos larmes ; vous qui trop fidele à vos douleurs, tâchez vainement de rétablir ce que la Nature a su détruire :

Quittez de ce trépas l'inutile entretien ;
 Abandonnez un Deuil si fatal à vos Charmes ;
 Celui que vous pleurez aujourd'hui n'est plus rien ,
 Et c'est vous qui formez le sujet de vos larmes.

Vôtre Ame d'un amas de lugubres Esprits
 Compose un vain Objet dont elle est possédée ;
 Elle retrace en soi les traits qu'elle a cheris ,
 Et prêle à sa Douleur une funeste idée.

Je vous dis les meilleures Raisons du monde en Prose & en Vers : mais plus je prens de peine à vous consoler , & plus je vous trouve inconsolable. Depuis *Artemise* , & Madame de *Montmorenci* , fameuses en regrets , & celebres toutes deux par leurs Mausolées , on n'a point vû d'Affliction pareille à la vôtre. Il est vrai qu'elle vous a été

comme

(1) Theophile dans l'Ode | de son Pere.
 à Mr. de L. sur la Mort |

(1) M
 que M
 envoyé
 quelqu

comme ordonnée par l'Intendante de vos Déplaisirs. Il n'y a pas de moment que la *Doloride* (1), cette Apparition assidue, ne s'approche de votre oreille, pour vous dire des nouvelles de l'autre Monde : il n'y a point de secret qu'elle n'employe pour entretenir dans votre Ame l'amour des Morts & la haine des vivans. Tantôt c'est un air triste & désolé ; tantôt un discours funeste ; quelquefois pour la variété de la mélancolie un chant lamentable. JERUSALEM, *Monsieur Dery*, JERUSALEM ! *Monsieur Dery* obéit ; & des LEÇONS DE TENEBRES instituées dans l'Eglise pour nous faire pleurer la Mort du Seigneur, sont chantées douloureusement à sa Naissance, quand la même Eglise nous ordonne de nous réjouir. Que si l'on remarquoit en vous une petite apparence de retour à la gayeté ; si vous aviez la moindre faillie de joye par une impulsion de la Nature, qui eût échappé aux ordres de la *Doloride*, aussitôt un regard severe vous fait rentrer dans le devoir de votre deuil ; & de tant de talens d'ennui & de langueur sont employés à vous inspirer le dégoût du Monde, que si

on

(1) *Madame De Ruz*, | pour engager *Madame*
 que *Mr. Mazarin* avoit | *Mazarin* à se retirer dans
 envoyée à Londres avec | un Convent.
 quelques jeunes *Dévotés*, |

on avoit ces tristes soins & cette noire application avec Monsieur *Talbot*, je ne doute point que l'on ne pût faire en quinze jours un bon Hermite, du plus enjoué de tous les Hommes. Qu'on ne s'étonne donc pas que la *Doloride* ait réüssi dans les machines d'une Désolation étudiée : l'étonnement doit être que vous ayez conservé l'Esprit qui vous reste. Il vous en reste, Madame, malgré le dessein qu'on avoit de vous le faire perdre entierement, afin de disposer de vous avec plus de facilité à votre ruine : mais avec cela ne trouvez pas mauvais que je vous fasse voir la différence qu'il y a de vous à vous-même.

Qu'auroit dit autrefois cette Madame *Mazarin*, que nous avons connue spirituelle & pénétrante ; qu'auroit dit nôtre Madame *Mazarin*, si elle avoit vû un petit Troupeau Religieux passer la Mer pour établir sa Sainteté vagabonde chez une Personne de Qualité ? Et que n'auroit-elle pas dit de l'Hospitalière qui auroit logé ces bonnes Sœurs ? Qu'auroit dit Madame *Mazarin*, si elle avoit vû la Reverende Mere Supérieure partager son tems, entre les Exercices de Pieté, & ses Leçons amoureuses ; entre la ferveur de la Priere, & l'avidité de la Guinée ; entre les Fraudes pieuses de la Religion, & les tromperies à la Bassete ? Qu'auroit-elle dit,

si elle avoit vû ces jeunes Plantes, qui avoient besoin d'être arrosées , porter miraculeusement un Fruit avancé par la Benediction particuliere de cette Maison ? Venez , petite Marote (1), Profelyte de leurs Saintetés ; venez nous apprendre quelque chose du Mystere où vous êtes initiée : Montrez-vous , Marote , & faites voir au Public un plein effet de leurs salutaires Instructions. L'affaire est trop serieuse & trop pressante pour railler long-tems.

Au Nom de DIEU, Madame ; ce Nom dont abusent les Hypocrites , qui au jugement de *Bacon* sont les grands Athées : au Nom de Dieu défaites-vous d'un commerce contagieux de méchanceté & de sottise. A peine en serez-vous délivrée , que vous reprendrez toute votre Intelligence , & que vous retrouverez votre premiere Reputation. Songez solidement à vos interêts , & sagement à votre repos. C'est toute la grace que je vous demande ; rendez-vous heureuse , & vous ferez plus pour moi que vous ne sauriez faire pour un Amant , quelque précieuses que soient vos faveurs.

A LA

(1) Une des jeunes | Ruz , & celle qui por-
téates qui étoient ve- | toit le Fruit avancé.
nuës avec Madame De-

XXIX

A LA MESME.

JE me donne l'honneur de vous écrire, Madame, moins dans la créance de regagner vos bonnes grâces, que pour avoir la satisfaction de vous dire la plus grande vérité du monde; c'est, Madame, que vous n'avez jamais eu, & n'aurez jamais de Serviteur si fidele que je l'ai été, & que je le serai toujours. Il est vrai que cette Fidelité ne s'attachoit qu'à vos intérêts. Laisant aux autres pour flatter vos fantaisies, la Complaisance qu'ils ont aujourd'hui pour entretenir vos douleurs, je regardois ce qui vous convenoit pour vôtre Bien, & m'opposois à ce qui vous plaisoit malheureusement pour vous perdre. Après une si juste assurance de mon Zele, je vous dirai que vous n'avez rien à craindre en *Angleterre*, que ceux qui vous en dégoûtent: & plutôt à Dieu que vous fussiez aussi-bien persuadée de l'Honnêteté des *Anglois*, qu'ils sont prêts à vous en donner des marques en toute occasion! Montrez-vous, Madame: vous ne pouvez rien faire de si desavantageux pour vous, que de vous cacher: mais en vous rendant accessible, laissez-nous un autre chemin pour aller à vous que cet Appartement

partement maudit, plus propre à évoquer l'Ame de *Samuël*, qu'à conduire dans la Chambre de Madame *Mazarin*. Si tout cet Appareil est de l'ordonnance d'*Arcabonne*(1), il faut prier Dieu qu'il nous garantisse de l'Enchantement. Si la noirceur de cette Mélancolie est de vôtre propre humeur; si vous ne songez qu'à vous nuire; si toute vôtre application est de vous donner du tourment, apprenez, Madame, que la premiere cruauté c'est d'être cruel à soi-même: qui ne se pardonne point, ne merite pas que les autres lui pardonnent; il leur enseigne la severité & la rigueur. Venons un peu à la chose, je me lasse de tant de discours generaux.

Posez que Monsieur vôtre Neveu (2), perde ses Benefices; je ne desavouë point que cela ne soit fâcheux: mais vous avez perdu de plus grands Biens, & vous vous en êtes consolée. Un homme qui paroissoit avoir de l'Amour pour vous a été tué; c'est une chose assez malheureuse: mais il n'y a rien de fort extraordinaire en cette Avanture que vôtre douleur: les Amoureux sont mortels comme les autres: faites qu'aimer soit un Privilege pour ne mourir pas, les Dames
seront

(1) *Fameuse Magicienne, Sœur de l'Enchanteur Arcalaus, dans A-*

MADIS DE GAULE.

(2) *Le Prince Philipp: de Savoye.*

seront accablées d'Amans ; il n'y en aura pas moins qu'il y a d'hommes. Je sai qu'il est honnête de s'affliger de la perte de ceux qui nous aiment ; mais d'appeller au secours de nôtre deuil ce qu'il y a de plus funeste , & de prendre par-là des résolutions ruineuses ; c'est ce que les Morts n'exigent point de nous.

Permettez-moi de vous faire un reproche assez honteux , mais nécessaire , pour vous animer à sortir de l'abattement où vous êtes. Dans les tems de prospérité je ne voi personne si philosophe que vous : vous êtes plus grave dans vos Discours que *Plutarque* ; vous dites plus de Sentences que *Senèque* ; vous faites plus de Réflexions que *Montaigne*. Au moindre accident , au moindre embarras qui vous survient , tout Conseil vous abandonne ; vous renoncez à vôtre Raison , pour vous livrer à des gens qui n'en ont point , ou qui font leur intérêt de vôtre perte. C'est trop , c'est trop , Madame , que de donner deux fois la même Comedie dans une Famille. Et pourquoi vous êtes-vous tant étonnée que Madame la Connétable ait quitté *Turin* , où elle n'avoit que la Protection de Monsieur le Duc de *Savoie* sèche & nuë ? Pourquoi vous en êtes-vous tant étonnée , si vous êtes capable aujourd'hui de quitter celle du Roi d'*Angleterre* , aussi assurée

DE SAINT-EVREMOND. 195

assurée par sa Puissance , que solide par ses Bienfaits ?

Malgré toutes mes raisons si nettes & si fortes , j'ai peur que vous n'ayiez les yeux fermés à vos intérêts ; malheureuse de ne pas voir en *Angleterre* ce qui vous convient ; plus malheureuse de ne voir que trop ce qui vous convenoit , quand vous en serez sortie ! Les lumieres vous reviendront quand vous aurez perdu les moyens de vous en servir. Tant que vous serez en ce Royaume , à la Ville , à la Campagne , en quelque lieu que ce soit , vous pouvez raccommo-der vos Affaires , toutes gâtées qu'elles sont : après l'embarquement , nulle ressource. Il faut aller en des lieux où vous ne trouverez ni Satisfaction , ni Interêt ; où vous trouverez vos imaginations trompées ; où vous trouverez pour vous tourmenter le sentiment d'une Misere presente , & le souvenir d'une Felicité passée.

Vous n'aimez pas les Exemples , Madame ; mais je n'aurai nul égard à votre aversion , pour vous dire que la Reine de *Bohême* (1), au sortir de l'*Angleterre* , a traîné une necessité vagabonde de Nation en Nation ; & que *Marie de Medicis* , Mere & Belle-mere de

(1) Elisabeth Stuart , | fille de Jaques I.

Trois grands Rois (1), est allée mourir de faim à *Cologne*. Je vous regarde, Madame, les larmes aux yeux, comme une Personne sacrifiée, si vous n'avez la force de vous sauver du sacrifice. Faites autant pour vous, qu'a fait *Racine* pour *Iphigénie*: mettez une *Eriphile* en vôtre place; & venez réjouir les Honnêtes-gens de vôtre salut & de sa perte.

(1) *Mere de Louis XIII.* } *de Charles I. Roi d'An-*
Belle mere de Philippe } *gleterre.*
 IV. *Roy d'Espagne*, &c.

xxx.

A LA MESME.

VOUS ne doutez pas, Madame, que je ne sois sensiblement touché de vous voir quitter l'*Angleterre*; mais je serois au désespoir si c'étoit pour aller trouver les Princes *Allemands*, ou les Grands, d'*Espagne*. Rien n'est plus naturel pour vous que le séjour de *France*: je ne demanderois ni un meilleur Air, ni un plus beau Pays. L'*Angleterre* pourtant ne laisse pas d'avoir ses Commodités: beaucoup de Guinées, avec la liberté d'en jouir à sa fantaisie. Je ne puis continuer cette sorte de Discours. Pour amuser ma douleur, toute diversion m'est nécessaire; mais l'usage en est bien difficile, quand

je songe que je ne vous verrai jamais. Je vous regarde comme une Personne morte à mon égard : toutes vos bonnes Qualités s'offrent à moi pour m'affliger, & je ne saurois envisager aucun défaut qui me console. Plût à Dieu que vous m'eussiez laissé quelque sujet de plainte plus piquant que l'abandonnement à mon peu de Merite. Un juste ressentiment de quelque injure m'animerait contre vous ; mais vôtre mépris m'oblige à me faire une justice fâcheuse , & ne me laisse rien à vous reprocher. Ma Lettre me servira d'Adieu , s'il vous plaît ; car je n'aurai pas la force de vous le dire ; & je pleurerai dans ma Chambre , comme je fais déjà , pour m'épargner la honte à mon âge de répandre des larmes en public. Souvenez-vous quelquefois d'un ancien Serviteur. Je crains pourtant ce que je demande ; car vous ne vous en souviendrez que dans la verité de mes Prédictiones , & j'aime beaucoup mieux qu'elles soient fausses & être oublié. Pour vous , Madame , vous ne serez jamais oubliée des personnes qui ont eu l'honneur de vous connoître. Ceux que vous croyez les moins disposés à vous plaindre , ne vous pardonnent point la resolution que vous avez prise de nous quitter. Vous n'avez d'Ennemis qu'en vous ; & autour de vous de tristes idées , un attirail de mélancolie & d'ennui. Qui verroit dans

R ;

vôtre

vôtre tête , comme on peut voir sur votre visage , on trouveroit votre cervelle toute noircie des MORTS de la *Trape* (1) , & de vos autres imaginations funestes. Adieu , Madame , le seul discours de votre Affliction feroit la mienne , si elle n'étoit pas toute formée. Devinez ma douleur & mon zele ; il n'est pas en mon pouvoir de vous l'exprimer. Il y a long-tems que je ne me mêle pas de vous donner des conseils : le dernier est de vous accommoder avec Monsieur *Mazarin* , pour peu de sûreté que vous y trouviez. S'il n'y en a aucune , revenez en *Angleterre* demeurer quelque tems à la Campagne. Je suis persuadé que le Roi ne vous abandonnera pas , & vous trouverez plus de gens disposés à vous servir que vous ne croyez. Pour les Convents , on y est malheureux , à moins que de devenir imbecile. Souffrir pour souffrir , il vaut mieux pour une Femme mariée que ce soit avec son Mari , qu'avec une Supérieure : il y a plus d'Honneur & de Vertu. Défaites - vous le plutôt qu'il vous sera possible , des noires Fantaisies nées de la Rate , où l'Imagination même n'a point de part.

A MADAME

(1) On a publié la Vie | qui sont mortes à la Tra-
de quelques Personns | pe en odeur de Sainteté.

A MADAME

XXXI

LA DUCHESSE
MAZARIN.

Vous avez un Merite extrême,
Gloire du tems present, Honte des tems passés,
On ne sauroit vous admirer assez
Quand on vous voit purement en vous-même.
Quelquefois par ennui vous quittez vos Vertus,
Et votre Esprit alors incertain & confus
Voudroit bien se donner les Qualités des autres;
Mais, hélas! pensez-vous que des gens délicats
Accoûtumés au goût des vôtres
Puissent jamais les perdre, & ne se plaindre pas?
Rendez-nous, Rendez-nous vos Charmes,
C'est un Bien acheté par le prix de nos larmes,
Tout celui qu'on remarque en vous
Est du fond de votre Nature;
Pour ces dévots soupirs qui s'expliquent à nous,
Ce sont des mouvemens formés par aventure,
Qu'un dégoût léger fait venir,
Qu'un peu de Raison fait finir.
Elevéz-vous à Dieu par votre Intelligence,
Admirez sa Grandeur, révérez sa Puissance;
Quand vous y mêlerez vos tendres sentimens,
Au lieu que votre Esprit doit adorer sans cesse
De son Ordre éternel la profonde Sagesse,
Votre Cœur le prendra pour un de vos Amans.
Cette humeur triste & délicate,
Qui vous afflige & qui vous flatte,

R 4

Est

Est un faux mouvement du Cœur
Où la Rate joint sa vapeur.

Telle on vous voit qu'on voyoit *Alexandre*,
Egal aux Dieux , plus grand que tout Mortel ,
Aux heures qu'on le pouvoit prendre
Dans son propre & vrai Naturel.

Défendez-vous d'une chose étrangere
Qui pourroit en vous s'imprimer ;
Point de mélange à ce beau Caractère

Qu'en sa perfection le Ciel a su former.
L'une affecte vôtres Air aux choses que vous faites ,
Vainement l'autre aspire à vos Graces secretes ,
Esprit , Maniere , Humeur , tout se fait souhaiter :
La Nature vous fit pour servir de modele ,
Et vous vous rendez criminelle
Lors que vous voulez imiter.

XXXII.

OBSERVATIONS

Sur le Goût & le Discernement

DES FRANÇOIS.

QUOIQUE le Genie ordinaire des *François* paroisse assez mediocre , il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous , sont capables de produire les plus belles choses : mais , quand ils savent les faire , nous ne savons pas les estimer ; & si nous avons rendu justice à quelque excellent Ouvrage , nôtre legereté ne le laisse pas jouir longtemps.

tems de la reputation que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le Bon-gôût ne se trouve pas en des lieux où regne la Barbarie , & qu'il n'y ait point de discernement où les Lettres , les Arts , & les Disciplines sont perduës ; il seroit ridicule aussi de chercher une lumiere si exquise en certain tems d'imbecillité & d'ignorance : mais ce qui est étonnant , c'est de voir dans la Cour la mieux polie , le bon & le mauvais Goût , le vrai & le faux Esprit , être tour à tour à la mode comme les Habits.

J'ai vû des gens considerables passer tantôt pour les ornemens de la Cour , & tantôt être traités de ridicules ; revenir à l'approbation , retomber dans le mépris , sans qu'il y eut aucun changement ni en leur personne , ni en leur conduite. Un homme se retire chez lui avec l'Approbation de tout le monde , qui se trouve le lendemain un sujet de Rail-lerie , sans savoir ce que peut être devenue l'Opinion qu'on avoit de son Merite. La raison en est qu'on juge rarement des hommes par des Avantages solides , que fasse con-noître le Bon-sens ; mais par des Manieres dont l'applaudissement finit aussi-tôt que la fantaisie qui les a fait naître.

Les Ouvrages des Auteurs sont sujets à la même inégalité de nôtre Goût. Dans ma jeunesse on admiroit *Théophile* , malgré ses irré-

gularités & ses negligences , qui échappoient au peu de délicatesse des Courtisâns de ces tems-là. Je l'ai vû décrié depuis par tous les Versificateurs , sans aucun égard à sa belle Imagination , & aux graces heureuses de son Génie. J'ay vû qu'on trouvoit la Poësie de *Malherbe* admirable dans le tour , la justesse & l'expression. *Malherbe* s'est trouvé negligé quelque tems après , comme le dernier des Poëtes ; la fantaisie ayant tourné les *François* aux Enigmes , au Burlesque , & aux Bouts rimés. J'ai vû *Corneille* perdre sa Reputacion , s'il étoit possible qu'il la perdit , à la représentation de l'une de ses meilleures Pièces (1). J'ai vû les deux meilleurs Comédiens du Monde (2) exposés à toutes nos Railleries , & l'influence de ce faux Esprit étant passée , ils se firent admirer comme auparavant , par un heureux retour de nôtre bon Goût. Les *Airs* de *Boisset* , qui charmerent autrefois si justement toute la Cour , furent laissés bien-tôt pour des Chansonnettes ; & il fallut que *Luigi* , le premier Homme de l'Univers en son Art ; que *Luigi* les vint admirer d'*Italie* , pour nous faire repentir de cet abandonnement , & leur redonner la reputation , qu'une pure fantaisie leur avoit ôtée. Si vous en demandez la raison,

(1) *LA SOPHONISBE*. (2) *Floridor & Montfleuri*.

En , je vous dirai que l'Industrie tient lieu
 en *France* du plus grand Merite , & que
 l'Art de se faire valoir donne plus souvent la
 Reputacion , que ce qu'on vaut.

Comme les bons Juges sont aussi rares que
 les bons Auteurs ; comme il est aussi difficile
 de trouver le Discernement dans les uns ,
 que le Génie dans les autres , chacun cherche
 à donner de la reputation à ce qui lui plaît ;
 & il arrive que la Multitude fait valoir ce
 qui a du rapport à son mauvais Goût , ou
 tout au plus à son Intelligence mediocre.
 Ajoûtez que la Nouveauté a un charme
 pour nous , dont nos Esprits se défendent
 mal-aisément. Le Merite où nous sommes
 accoutumés , laisse former avec le tems une
 habitude ennuyeuse , & les Défauts sont ca-
 pables de nous surprendre agréablement en
 ce que nous n'avons pas vû. Les choses les
 plus estimables qui ont paru beaucoup par-
 mi nous , ne font plus leur impression com-
 me bonnes ; elles apportent le dégoût com-
 me vieilles : Celles au contraire à qui on ne
 devoit aucune estime , sont moins souvent
 rejetées comme méprisables , que recher-
 chées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en *France* des
 Esprits bien sains , qui ne se dégoûtent ja-
 mais de ce qui doit plaire , & jamais ne se
 plaisent à ce qui doit donner du dégoût :
 mais.

mais la Multitude , ou ignorante , ou préoccupée , étouffe le petit nombre des Connoisseurs. D'ailleurs , les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie , & quand une personne est bien à la mode , elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît , & à celles où elle ne se connoît pas.

Il n'y a point de Pays où la Raison soit plus rare qu'elle est en *France* : quand elle s'y trouve , il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers. Communément tout est Fantaisie , mais une Fantaisie si belle , & un Caprice si noble en ce qui regarde l'exterieur , que les Etrangers honteux de leur bon-Sens comme d'une qualité grossiere , cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos Modes , & renoncent à des Qualités essentielles , pour affecter un Air & des Manieres qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce changement éternel aux Meubles & aux Habits , qu'on nous reproche , & qu'on suit toujours , devient sans y penser une Sagesse bien grande : car outre une infinité d'Argent que nous en tirons , c'est un intérêt plus solide qu'on ne croit , d'avoir des *François* répandus par tout , qui forment l'extérieur de tous les Peuples sur le nôtre ; qui commencent par assujettir les yeux , où le cœur s'oppose encore à nos Loix ;

Loix; qui gagnent les Sens en faveur de nôtre Empire, où les sentimens tiennent encore pour la Liberté.

Heureux donc ce Caprice noble & galant, qui se fait recevoir de nos plus grands Ennemis : mais nous devrions nous défaire de celui qui veut regner dans les Arts, & qui décide imperieusement des productions de l'Esprit, sans consulter ni le bon Goût, ni la Raison. Quand nous sommes arrivés à la Perfection de quelque chose, nous devrions fixer nôtre délicatesse à la connoître, & la justice que nous lui devons, à l'estimer éternellement : sans cela on pourra nous faire un reproche bien fondé ; que les Etrangers sont plus justes estimateurs du merite de nos Ouvrages, que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur Reputation, quand elles n'en ont plus en *France* : nous verrons ailleurs nos Sottises rejetées par le bon Sens, quand nous les élevons au Ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un Vice opposé à celui-ci, qui n'est pas plus supportable ; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre tems que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. *Horace* a formé là-dessus le caractère de la Vieillesse, & un Vieillard à la

verité

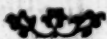
verité est merveilleusement dépeint.

*Difficilis , querulus , laudator temporis
acti.*

Dans cet âge triste & malheureux , nous imputons aux Objets les défauts qui viennent purement de nôtre Chagrin ; & lors qu'un doux souvenir détourne nôtre pensée de ce que nous sommes , sur ce que nous avons été , nous attribuons des Agrémens à beaucoup de choses qui n'en avoient point , parce qu'elles rappellent dans nôtre esprit l'idée de nôtre Jeunesse , où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens. Mais ce n'est pas à la seule Vieillesse qu'on doit imputer cette humeur-là : il y a des gens qui croient se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau , & qui mettent la Solidité à faire valoir tous les vieux Ouvrages. Il y en a qui de leur propre naturel sont mécontents de ce qu'ils voyent , & amoureux de ce qu'ils ont vû. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avoit rien que de médiocre , au mépris de la grandeur & de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des Morts d'une assez commune Vertu , & auront de la peine à souffrir la Gloire du plus grand Heros , s'il vit encore. Le premier obstacle à leur estime , c'est de vivre ; la plus favorable

favorable recommandation , c'est d'avoir été. Ils loueront après la mort d'un homme , ce qu'ils ont blâmé en lui durant sa vie ; & leur Esprit dégagé du chagrin de leur humeur , rendra sagement à la Memoire , ce qu'il avoit dérobé injustement à la Personne.

J'ai toujours crû que pour faire un sain Jugement des Hommes & de leurs Ouvrages , il les falloit considérer par eux-mêmes , avoir du mépris ou de la vénération pour les choses passées , selon leur peu de valeur ou leur merite. J'ai crû qu'il ne falloit pas s'opposer aux nouvelles par esprit d'aver- sion , ni les rechercher par amour de la nouveauté ; mais les rejeter ou les recevoir selon le veritable sentiment qu'on en doit prendre. Il faut se défaire de nos caprices & de toute la bizarrerie de nôtre humeur ; ce qui n'est pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choses. Le point le plus essentiel est d'acquérir un vrai Discernement , & de se donner des Lumieres pures. La Nature nous y prépare , l'Expérience & le commerce des gens délicats achevent de nous y former.



XXXIII.

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

IL n'y a point de jour, Madame, que vous ne me marquiez le changement des Bon-tés que vous aviez pour moi. J'en cherche le sujet en moi-même sans le pouvoir trouver. Faites-moi la grace de me le dire : il me semble que je serai moins malheureux quand je saurai la cause de mon Malheur. Ce n'est plus le *maudit Vieillard*, que vos Enjouemens favorisoient autrefois de cette injure : c'est un *vieux Coquin*, lequel a donné au monde une Affaire malheureuse, qui n'a de fondement que dans la malice de ses in-sinuations.

Voilà, Madame, la Reputation où je suis auprès de vous. La Malignité a ses joyes se-cretes : un autre les auroit senties au lieu des douleurs qu'un tendre intérêt pour ce qui vous touche m'a fait souffrir. J'aurois eu dans l'indifférence, si elle avoit été en mon pouvoir, une Liberté d'Esprit douce & tran-quille. Cette *Amitié commode & aisée*, que vous me reprochez toujours, m'auroit exempté de

DE SAINT-EVREMOND. 209

de beaucoup d'ennuis , m'auroit garanti de beaucoup d'inquiétudes & d'appréhensions : mais j'ai été trop honnête , trop sensible , & moins heureux.

La moindre apparence de peine pour vous , en est une pour moi trop véritable. Je suis le même que j'étois , quand vous m'avez vû partager vos maux avec vous ; assez changé dans votre opinion pour en avoir perdu votre confiance , toujours égal dans le sentiment de vos douleurs. Au dessus de tous les chagrins de la Vieillesse je n'ai aucun trouble que le vôtre ; & il est bien juste que mon Ame soit altérée par le desordre de la vôtre , puis que l'heureuse affliction où je l'ai vû autrefois , a fait si long-tems la tranquillité de la mienne. C'est trop parler de mon Merite à votre égard : faire souvenir de nos Services , est une injure à ceux qui les ont mal reconnus. Je vais donc vous demander une Grace , au lieu de vous reprocher une Obligation ; c'est , Madame , que vous me permettiez de me justifier des Soupçons que vous avez. Je jure avec la plus grande Verité du monde , (Vertu qui subsisteroit dans la ruine de tous les Principes de Morale , & de tous les Sentimens de Religion ;) je jure avec cette Verité qui m'est si chere , que je n'ai jamais rien fait , rien dit , rien insinué , par où la Personne la plus délicate & la plus sensible :

Tom. IV.

S. pût

pût être blessée. Et que dirois-je de criminel contre vous , Madame ? Ce ne sont pas des crimes , ce ne sont pas des injustices & des violences qu'on pourroit vous reprocher ; ce sont vos Melancolies ; ce sont les Embarras de vôtre Esprit qu'on ne vous pardonne point. Si vous êtes coupable , c'est envers vous de vôtre affliction ; envers nous de la perte de nôtre joye. Chacun est en droit de vous redemander vos Agrémens & ses Plaisirs.

Oui , Madame , vous devez compte à tous les honnêtes Gens des manieres obligeantes que vous avez eües , vous le devez à tous vos Amis de la douceur de vôtre Commere , & de la liberté de vôtre Maison. Vous le devez aux Savans de vôtre Lecture , aux Dêlicats de vôtre bon Goût , à moi de vos grandes Qualités que j'ai tant louées. Rendez-moi cette Femme illustre , qui n'avoit rien des foibleffes de son Sexe ; rendez-moi cette Sageffe enjouée , cette Fermeté agréable , ces Vertus qui faisoient des Philosophes de vos Amans ; ces Charmes qui vous faisoient des Amans des Philosophes.

*Qu'est devenu ce tems heureux
Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux ;
Cù les Discours sensés de la Philosophie
Partageoient les Plaisirs de vôtre belle Vie !*

Faites revenir ce tems heureux , où toujours

jours Maîtresse de vous-même, vous ne laissez de liberté à personne qui valût la peine d'être assujettie. Vous le pouvez, Madame, vous le pouvez : vous avez en vous le fonds de ce Merite dérobé au monde, & nous avons nôtre premiere disposition à l'admirer, aussitôt que vous en aurez retrouvé l'usage. Rentrez donc en possession de vôtre Elprit ; reprenez cette intelligence que vous avez soumise à de moindres lumieres que les vôtres.

En l'état que vous êtes presentement, vous me faites souvenir d'un Prince qui se portoit mieux que son Medecin, étoit plus Homme-de-bien que son Confesseur, & plus éclairé que son Ministre : cependant tout plein de Santé qu'il étoit, il n'eut osé manger d'aucune chose que par l'ordre d'un Medecin languissant ; touché chrétiennement de son Salut, il s'en rapportoit à un Directeur qui n'avoit aucun soin du sien propre ; & terrible dans la connoissance de ses Affaires ; il les remettoit toutes à un Conseiller qui n'y entendoit rien.

Voilà, Madame, les Crimes dont vous êtes accusée : pour ceux d'une autre nature, vous n'en avez point ; ou en tout cas,

Le charme des Beautés leur tient lieu d'Innocence.

Tant qu'il n'arrive aucun changement à ce beau Visage, les plus severes vous sont

S 2^e obligés

obligés des moindres égards que vous voulez avoir pour la Vertu : mais ces Privileges ne sont que pour vous , Madame ; un vieux Pecheur comme moi doit avoir des pensées austeres sur la necessité d'une conduite réglée , & sur l'affreuse condition de l'avenir. Aussi le dessein de ma Retraite m'est-il venu d'un certain Esprit de Devotion , inspiré heureusement aujourd'hui à tous nos *François* : je me suis senti du Merite édifiant de la Conversion des uns , & de la Sainteté exemplaire des autres. C'est par cette disposition secreete que j'ai suivi le triste conseil de *mettre un tems entre la Vie & la Mort* : c'est par elle que je me suis détaché du plus grand Charme de ma Vie , qui étoit la douceur de vôtre Entretien , pour me reduire à moi-même , & me trouver en état de pouvoir cesser de vivre avec moins de tendresse & de regret. Quand je n'aurai plus affaire qu'à l'Amour-propre , connoissant le peu que je vaux , je ne serai pas fort embarrassé à me quitter.

Ajoutez à des considerations si épurées , qu'il y a des saisons de plaire , & alors on ne sauroit avoir trop d'assiduité : mais qu'il y en a d'autres où il ne reste de merite pour nous que la discretion des Absences ; & tout au plus , où il ne faut se présenter qu'aux occasions où l'on peut servir. Que je me
tiendrois

tiendrois heureux, Madame, d'en rencontrer !
je vous ferois avouer, que personne n'a jamais
été attaché à vos Interêts , avec plus de Zele,
de Fidelité , & de Perseverance , que Vôtre ,
&c.

L E T T R E

XXXIV.

A MONSIEUR ***

*Qui ne pouvoit souffrir l'Amour de
Monsieur le Comte de SAINT-
ALBANS à son âge.*

VOUS vous étonnez mal-à-propos , que
de Vieilles gens aiment encore ; car
leur Ridicule n'est pas à se laisser toucher ,
c'est à prétendre imbecillément de pouvoir
plaire. Pour moi j'aime le commerce des
belles Personnes autant que jamais : mais je
les trouve aimables , sans dessein de m'en
faire aimer : je ne compte que sur mes Sen-
timens , & cherche moins avec elles la ten-
dresse de leur Cœur que celle du mien. C'est
de leurs Charms , & non point de leurs
Faveurs , que je prétens être obligé ; c'est
du désagrément , & non point de la rigueur ,
que je trouve sujet de me plaindre.

Qu'un

Qu'un autre vous appelle ingrate , inexorable ,
Vous m'obligez assez de me paroître aimable ;
Et vos Yeux adorés plus beaux que l'œil du jour ,
Ont assez fait pour moi de former mon Amour.

Le plus grand plaisir qui reste aux vieilles gens , c'est de vivre ; & rien ne les assure si bien de leur Vie que leur Amour. *Je pense , donc je suis* ; surquoi roule la Philosophie de Mr. *Descartes* , est une Conclusion pour eux bien froide & bien languissante : *j'aime , donc je suis* ; est une consequence toute vive, toute animée , par où l'on rappelle les desirs de la Jeunesse , jusqu'à s'imaginer quelquefois d'être jeune encore.

Vous me direz que c'est une double Erreur de ne croire pas être ce qu'on est , & de s'imaginer être ce qu'on n'est pas. Mais quelles Verités peuvent être si avantageuses que ces bonnes Erreurs , qui nous ôtent le sentiment des Maux que nous avons , & nous rendent celui des Biens que nous n'avons plus ? Cependant , pour ne considérer pas les choses avec assez d'attention , nous faisons convenir l'Amour seulement à la Jeunesse , bien que la Raison dût être employée à reprimer la violence de ses mouvemens ; & nous traitons de foux les Vieilles gens qui osent aimer , quoi que la plus grande sagesse qu'ils puissent avoir , c'est d'animer leur Nature languissante par quelques Sentimens amoureux.

DE SAINT-EVREMONT. 215

amoureux. Que vous sert-il de vivre encore ; si vous ne sentez pas que vous vivez ? C'est avoir obligation de vôtre Vie à vôtre Amour, s'il a su la ranimer quand la langueur vous l'avoit renduë insensible.

En cet Age-là, toute Ambition nous abandonne ; le desir de la Gloire ne nous touche plus , les Forces nous manquent , le Courage s'éteint ou s'affoiblit ; l'Amour, le seul Amour nous tient lieu de toute Vertu contre le sentiment des maux qui nous pressent, & contre la crainte de ceux dont nous sommes menacés. Il détourne l'image de la Mort , qui sans lui se présenteroit continuellement à nous ; il dissipe les frayeurs de l'Imagination , les troubles de l'Ame , & nous rend les plus sages du monde à nôtre égard , quand il nous fait tenir insensés dans la commune opinion des autres.



SUR

XXXV.

SUR L'ABSENCE
DE MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

Le Jour de la Naissance de la Reine (1)

HElas ! quel moyen de savoir ,
Où nôtre Reine se peut voir !
Qu'est-elle devenuë , où s'en est-elle allée ?
Où cache-t-elle ses Appas ?
Sa Cour errante & désolée ,
La cherche , & ne la trouve pas.
Peut-être que le Jour natal ,
De l'Infante de *Portugal* ,
Est cause de cette aventure :
Ah ! Jour qui promettiez tant de félicité ,
Vôtre grand appareil étoit un faux augure ,
Que de maux , que de pleurs vous nous avez coûté !
Vous nous volez *Hortence* , elle ne paroît plus ,
Et tous autres Objets , sont pour nous superflus ;
Nous ne voyons plus rien si-tôt qu'elle est absente.
Je sai que nôtre Esprit assez ingénieux ,
Sans cesse nous la représente ,
Et fait l'office de nos yeux :
Mais c'est un vain soulagement ,
Pour adoucir un vrai tourment ,
Que le secours de nôtre idée ;
Finissez , vain secours , avec ce triste Jour ,
Qu'*Hortence*

(1) CATHERINE , l'Epouse de Charles II.

Qu'*Hortence* dès demain , chez elle retournée ,
En ses propres Etats rétablisse sa Cour.

Reprenez le Bandeau Royal ,
Qui ceignoit vôtre belle Tête :

Princesse , vos Sujets , d'un zele sans égal ,
Veulent célébrer vôtre Fête .

La Pompe qui s'apprête
Pour une autre que vous ,
N'a rien qui nous arrête ,
C'est un faux Spectacle pour nous.

A MADAME LA DUCHESSE XXXVI

M A Z A R I N .

NOires Ondes du Styx, c'est par vous que je jure ,
Fleuve affreux , écoutez le serment que je fais :
Perisse l'Univers , perisse la Nature ,
Que tout soit confondu , s'il m'arrive jamais
De célébrer autre Naissance ,
Que celle de la belle *Hortence*.

C'est elle seulement qui nous donne des Loix ,
Le Ciel sur son Visage en imprime les Droits ;
Quand le Sort lui refuse un vain Titre de REINE ,
Le Ciel , le juste Ciel l'établit Souveraine ,
Et lui fait posséder par des Titres meilleurs ,
Un Empire absolu qu'elle a sur tous les Cœurs.
Sans l'Ordre, sans les Loix , les Bienfaits & la Peine ,
Les Rois n'auroient sur nous qu'une Puissance vaine :
Pour maintenir , *Hortence* , un pouvoir glorieux ,
Il suffit des regards qui partent de vos Yeux :
D'un charme tout-puissant ces Ministres fideles
Ne sont point occupés à punir des rebelles ,
Jamais vous n'entendez un Sujet revolté
Se faire un faux honneur du nom de Liberté ;

Tome IV.

T

Et

Et jamais le tourment qu'un malheureux endure,
 N'excita dans son cœur le plus léger murmure.
 Vous êtes adorée en cent & cent Climats,
 Toutes les Nations sont vos propres Etats,
 Et de petits Esprits vous nomment *Vagabonde* (1)
 Quand vous allez regner en tous les lieux du Monde.
 Il ne vous restoit plus qu'à regner sur les Mers,
 Votre nouvel Empire embrasse l'Univers;
 Et de nos Isles fortunées
 Vous pourriez des Mortels régler les Destinées.
 Plus puissante aujourd'hui que n'étoient les *Romains*,
 Vous feriez des Sujets de tous les Souverains,
 Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude,
 Pour votre liberté que pour leur servitude.

(1) Voyez le Sonnet de Despreaux & Racine contre le Duc de Nevers : | DANS UN PALAIS
 DORE', &c.

XXVII

L E T T R E

A MADAME

H A R V E Y (1).

DANS ce malheureux Cabinet
 Que le soufle des vents tient toujours assez net,
 Je vis hier trois Portes ouvertes,
 Pires à ma santé qu'à ma bourse les pertes ;

(1) Sœur de Mylord | Chevalier Daniel Har-
 Montaigu, & Femme du | vey, Ambassadeur d'An-

DE SAINT-EVREMOND. 219

Et je sentis un froid égal
A celui dont se plaint Monsieur de *Portugal*,
Ce n'est pas la seule froidure,
Qui fait aujourd'hui mon murmure ;
J'ai d'autres griefs à conter ,
Préparez-vous à m'écouter.

Vous jugez bien , Madame , que je veux
parler du Cabinet de Madame *Mazarin*,
& me plaindre à vous des torts qu'on m'y a
faits. Je vous demande raison, avec quelque
crainte que vous n'ayez moins d'inclination
pour la justice que pour elle. Mais à qui
puis-je m'adresser , sans avoir le même sujet
d'appréhension ?

Ciel ! à qui me plaindre ,
Sans avoir à craindre ,
Mêmes sentimens !

Tout Sexe pour *Hortence* a fourni des Amans.

Je ne l'accuse point des distractions que
sa Beauté m'a données. J'en ai fait une Bête
pour avoir joué avec trop de Cartes ; & une
autre pour avoir renoncé : mais ce n'est ni sa
faute , ni la mienne.

J'aurois tort de me plaindre d'elle ;
Prenons-nous-en aux Dieux ,

Qui

Et Har- An-	gleterre à Constantinople. C'est la même Dame à qui Mr de La Fontaine a donné la Fable du	RENARD ANGLOIS. Elle mourut au mois de Juillet 1702.
-------------------	--	--

Qui la firent trop belle ;
Et n'en accusons pas nos yeux.

Voici , Madame , une chose particuliere
qui merite bien vôtre attention. Je jouïois
en noir avec Spadille , Manille , le Roi , &
le Sept ; (belles Esperances !) & mes Espe-
rances furent bien trompées,

Cet Oeil , qui peut percer les Cœurs de tout le
monde ,
Et fait sans y manquer la blessure profonde ;
Cet Oeil sur le Talon jetta quelque regard ,
Et le perça de part en part.
Il vit que la premiere Carte ,
(Quel moyen de rimer le *Baste* ;)

Que la Rime soit bonne ou non ,
Il vit le *Baste* au dessus du Talon.
Une subtile main prête aussi-tôt l'office
Que sembloient demander ses Yeux vifs & perçans ;
Je suis honteux sur mes vieux ans
Pour telle occasion d'implorer la Justice :
Quand mes Sens avoient la vigueur ,
Que donne une vive Jeunesse ,
Je n'allois pas trop à confesse ,
Et les gens d'un grossier honneur ,
Pour de semblables tours d'adresse ,
Me nommoient quelquefois *Pipeur* ;
Aujourd'hui la langueur d'une infirme Vieillesse
Ayant mis le devoir bien avant dans mon cœur ,
Je prêche une Duchesse ,
Et luy parle sans cesse ,
D'Aumônier & de Confesseur.

Pour un plus grand éclaircissement de
fait

fait, passons à la maniere dont la chose s'est
executée.

De la plus belle Main qu'on puisse voir au monde ;
Une Main , que Nature a voulu faire au tour ;
Mais une Main à l'Hombre aujourd'hui sans seconde
Pour prendre un Matador si-tôt qu'elle y voit jour ;
De cette belle main , que la divine *Hortence*
Pourroit faire adorer aux Mortels à genoux ;

La Divine mieux qu'un Filoux
A su tromper ma défiance ,
Et mettre le Baste dessous ,
Sans que j'en eusse connoissance.

Que ses Yeux font bien d'autres coups !

Ils volent tous les Cœurs lors que moins on y pense ,

Et pas un ne revient à nous ;

Tous Ages , Sexes , Rangs , en font l'experience ,

Madame , prenez garde à vous.

E P I T R E

XXXVIII

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

A PRÈS mes Services passés ,
Après les pleurs que j'ai versés ,
On m'accuse d'indifference ;
Et pour la tête d'un Porteur
Cassée aujourd'hui par malheur (1) ,

On

(1) *Madame Mazarin* | assez de soin d'un de ses
reprochoit à Mr. de St. | Porteurs qui s'étoit cassé
Evremond de n'avoir pas | la tête.

T 3

On me veut imputer une froide indolence.

Lors qu'on vous voyoit tant souffrir ,

Qu'on vous croyoit prête à mourir ,

Que vous étiez souvent sans pous & sans haleine ;

Dieux , vous savez au moins quel étoit mon tourment !

Hortence n'a songé qu'à son mal seulement ,

Ou bien n'a pas daigné prendre garde à ma peine.

Je pense voir encore ses beaux Yeux languissans ,

Je pense voir encor la pâleur du Visage ;

L'Amour & la Pitié pour toucher davantage
Agissoient de concert sur l'Ame & sur les Sens ,

Et je ne puis savoir qui du mal ou des charmes

Avoit le plus de part à nous donner des larmes.

Je pense voir *Harrel* (1) pour la conclusion

Apporter son *Levain de fermentation* ;

A vous faire vomir , Madame *Hyde* (2) s'apprête ;

Grenier (3) court au bassin , *Lot* (4) vous soutient
la tête ;

Saint Victor y prend ses vapeurs :

Timide & curieux aux signes je m'arrête ,

Et mon triste silence exprime mes douleurs.

Si-tôt qu'il faut agir pour être nécessaire

Je fais l'office de vos gens ;

Mais je parle , je cours , & je n'avance guere ;

Dans l'erreur de mes soins confus & diligens ,

Je brûle des Coussins dont on avoit affaire ,

Et j'exécute mal tout ce que j'entreprends.

Au sortir de la maladie ,

Lot cette chere & sûre Amie ,

Vous voit pour la Guinée un loüable appétit ;

Et

(1) *Medecin de Madame Mazarin.*

(2) *Depuis Comtesse de Rochester.*

(3) *Demoiselle de Madame Mazarin.*

(4) *Mademoiselle de Beverweert.*

DE SAINT-EVREMOND. 223

Et me disant toujours *vous la ferez malade* ,
 La bonne *Lot* me persuade
 D'en mettre deux ou trois sous le chevet du lit.
 Vous étiez si tendre & si bonne
 Quand vous disiez , *Lot* , je me meurs ;
 Aujourd'hui la Santé vous donne
 Ton différent , différentes humeurs :
 S'il arrive que je vous prie
 Sur le moins important sujet ,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie (1)
 De ma priere est tout l'effet.
 Qu'avois-je à démêler avec cette *Romaine* ?
 Et par quel étrange hazard
 Ai-je à répondre d'une haine ,
 Qui se devoit , dit-on , la perte de *César* ?
 Pourquoi se prendre à moi , si dans *Alexandrie* ,
 Elle avertit son Ennemi
 Du funeste & secret parti
 Que les *Egyptiens* prenoient contre sa vie ?
 La Veuve de *Pompée* & du jeune *Crassus* ;
Deux fois du Monde entier a causé la disgrâce (2)
 La mienne est la troisième ; il faut qu'elle la fasse ,
 Quand elle & *Rome* ne sont plus.
 Elle perdit *Crassus* , & vit de son *Pompée*
 La tête précieuse indignement coupée ,
 Son Astre la poursuit encore après sa mort ;
 Toute vertu lui nuit ; sa grandeur de Courage ;
 Du Sang des *Scipions* ordinaire partage ;
 Rencontre chez *Hortence* un plus malheureux sort.
 Juste ou non , vôtre raillerie
 Peut s'exercer sur *Cornélie* ;
 Mais ne prônez pas tant l'éclat de ma Santé ;
 Quand

(1) *Vers du POMPE'E* | rin recitoit fort souvent.
 de Cornélie (*Act III. Sc* | (2) *Imitation d'un Vers*
IV.) que Madame Maza- | de la même Piece.

Quand l'âge & la saison font mon infirmité ;
 Mais ne prônez pas tant l'état de mes Affaires
 Lors que j'ai simplement les choses nécessaires ;
 N'allez pas à *Cleveden* (1) compter par le menu
 Ma dépense & mon revenu.

Pour me desobliger vous feriez davantage :

S'il étoit en vôtre pouvoir

De cacher vôtre beau Visage ,

Vous m'empêcheriez de le voir.

Je n'ai rien tenté sur la Bouche ,

(Trop timide en ce que je veux ;)

Mais si j'ose sentir l'odeur de vos Cheveux ,

Ou prendre quelquefois sur l'épaule une Mouche ,

Un petit Capot verd , More , voleur & gueux ,

Vous dit , *Non beve vino* (2) touche ,

Et me fait retirer sur le point d'être heureux.

Ne pensez pas que la Nature

Ne vous ait faite que pour vous ;

Vous devez bonnement à vôtre Créature

De vos Charmes divins quelque usage assez doux :

Tout ce que l'Univers a de plus admirable

Est fait pour nous prêter un secours charitable ,

Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin ,

Sert à nôtre plaisir comme à nôtre besoin ;

Et ces grandes Beautés à nos yeux exposées ,

Donnent

(1) *Maison de Campagne du Duc de Beckingham près de Windsor.*

(2) Cette Expression est prise d'une Comedie Italienne , où Arlequin paroissant yvre & buvant toujours , disoit à chaque verre de Vin, NON BEVE VINO. Madame Maza-

rin prenoit beaucoup de plaisir à repeter ces Mots, & son petit More s'en servoit malicieusement pour designer Mr de St. Evremond quand il avoit bu , & pour l'arrêter , lors qu'il vouloit s'approcher de Madame Mazarin.

DE SAINT-EVREMOND. 225

Donnent un Bien facile , & des Faveurs aisées.
 L'Astre , qu'on nommeroit la premiere Beauté ,
 Si ce nom-là par vous n'étoit pas contesté ;
 Le Soleil au matin commence sa carrière ,
 Pour épancher sur tous la commune lumière ,
 Et l'aimable clarté que répandent ses feux ,
 N'attend pour se donner ni priere , ni vœux.
 C'est pour nous faire agir qu'il éclaire le Monde ,
 C'est pour nôtre repos qu'il se cache sous l'onde ;
 La nuit , la douce nuit aussi-bien que le jour ,
 Sont les effets heureux que produit son Amour.
 La Terre avec amour expose à nôtre vûë
 Les Appas renaissans dont le Ciel l'a pourvûë ;
 Sa bonté nous fournit les Fruits après les Fleurs ;
 Et je n'ai rien de vous qu'épines , que rigueurs.
 Vos Charmes concertés avecque vos Malices ,
 Inspirent dans nos cœurs l'amour & les supplices :
 Un moment de douceur que je trouve avec vous ,
 N'est jamais éloigné d'un autre de courroux ;
 Et n'étoient vos Esprits qui soutiennent ma Vie ,
 Vos Chagrins contre moi l'auroient déjà ravie.
 Que ce brillant éclat à qui rien n'est pareil ,
 Aux jours les plus serains fasse honte au Soleil ;
 Qu'effaçant des Beautés de nature immortelle ,

Vous soyez à nos yeux

Du Dieu qui vous forma l'image la plus belle ;
 Je ne vous en dois rien , c'est un Présent des Cieux ;
 Je dois à vôtre Esprit toujours malicieux ,
 De vous trouver par tout ou railleuse ou cruelle.

Pour une tête de Porteur

Cassée aujourd'hui par malheur ,

Vous m'imputez de l'indolence :

Plût à Dieu que j'en eusse , *Hortence !*

Mon cœur seroit exempt des inquiets desirs

Que font naître vos Charmes ,

Ma bouche ignorerait l'usage des soupirs ,

Mes yeux celui des larmes.

ORAISON

XXXIX ORAISON FUNEBRE

DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN (1).

J'ENTREPRENS aujourd'hui une chose sans exemple ; j'entreprends de faire l'ORAISON FUNEBRE d'une Personne, qui se porte mieux que son Orateur. Cela vous surprendra, Messieurs ; mais s'il est permis de prendre soin de son Tombeau, d'y mettre des Inscriptions, & de donner plus d'étendue à nôtre Vanité, que la Nature n'en a voulu donner à nôtre Vie : si tous les vivans peuvent se destiner le lieu où ils doivent être, lors qu'ils ne vivront plus : si *Charles-Quint* a fait faire ses Funerailles, & a bien voulu assister à son Service deux ans durant ? trouverez-vous étrange, Messieurs, qu'une Beauté plus illustre par ses Charmes, que ce grand Empe-
reur

(1) *Madame Mazarin ayant dit un jour qu'elle souhaiteroit bien de savoir ce qu'on diroit d'elle après sa mort, cela donna*

occasion à Mr. de Saint-Evremond de composer son Oraison Funebre, ou plutôt son Panegyrique.

reur par ses Conquêtes, veuille jouir du bonheur de sa Mémoire, & entendre pendant sa Vie, ce qu'on pourroit dire d'elle après la Mort ? Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque Morte, je veux attirer vos larmes pour une Mortelle ; pour une Personne qui mourra un jour par le malheur nécessaire de la condition humaine, & qui devroit toujours vivre par l'avantage de ses merveilleuses Qualités.

Pleurez, Messieurs, n'attendant pas à regretter un Bien perdu, donnez vos pleurs à la funeste pensée qu'il le faudra perdre : pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain, peut déjà se dire malheureux : *Hortence* mourra ; cette merveille du Monde mourra un jour ; l'idée d'un si grand mal mérite vos larmes.

Vous y viendrez à ce triste passage,

Hortence, hélas ! vous y viendrez un jour ;

Et perdrez-là ce beau Visage

Qu'on ne vit jamais sans Amour.

Détournons nôtre imagination de sa Mort sur sa Naissance, pour dérober un moment à nôtre douleur. *HORTENCE MANCINI* est née à *Rome* d'une Famille illustre ; ses Parens ont toujours été considérables : mais quand ils auroient tous gouverné des Empires, comme

comme son Oncle (1) ; ni eux , ni ce Maître de la *France* ne lui auroient pas apporté tant d'éclat qu'elle leur en donne. Le Ciel a formé ce grand Ouvrage sur un Modele inconnu au siecle où nous sommes : à la honte de nôtre tems il a voulu donner à *Hortence* une Beauté de l'ancienne *Grece* , & une Vertu de la vieille *Rome*. Laissons écouler son Enfance dans ses MEMOIRES (2). Son Enfance a eu cent naïvetés aimables , mais rien d'assez important pour nôtre sujet. Je vous demande , Messieurs , je vous demande de l'Admiration & des Larmes : pour les obtenir j'ai des Vertus & des Malheurs à vous présenter.

Le Cardinal *Mazarin* ne fut pas long-tems sans connoître les avantages de sa belle Niece ; & pour faire justice aux graces de la Nature , il destina *Hortence* à porter son Nom , & à posséder ses Richesses après sa mort. Elle avoit des Charmes , qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par Amour , & des Biens capables de les y obliger par intérêt. Une conjoncture favorable venant s'unir à ces grands motifs , le Roi de la *Grande Bretagne* (3) la fit demander en

Mariage ,

(1) Le Cardinal Ma-
zarin.

(2) Voyez dans les Oeu-
vres mêlées , Tome VI.
Piece XI. les MEMOIRES

de Madame la Duchesse
Mazarin, écrits par l'Ab-
bé de Saint Real.

(3) Charles II.

Mariage , & le Cardinal plus propre à gouverner des Souverains , qu'à faire des Souveraines , perdit une occasion , qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine Mere du Roi d'*Angleterre* se chargea elle-même de la Négociation (1) : mais un Roi rétabli se souvint du peu de considération qu'on avoit eu pour un Roi chassé , & on rejetta à *Londres* les propositions , qui n'avoient pas été acceptées à *Saint Jean de Luz*.

Que ne veniez-vous , Madame ? tout eût cédé à vos Charmes ; & vous rendriez aujourd'hui une grande Nation aussi heureuse , que vous la seriez. Le Ciel est venu à bout en quelque sorte de son dessein : il vous avoit destinée à faire les délices de l'*Angleterre* , & vous les faites.

Cette grande Affaire ayant manqué , on examina le Merite de nos Courtisans , pour vous donner un Mari digne de vous, Monsieur le Cardinal fut tenté de choisir le plus honnête-Homme : mais il fut vaincre la tentation ; & un faux Interêt prévalant sur son Esprit , il vous livra à celui qui paroissoit le plus riche. Rejettons la premiere faute de ce Mariage sur son Eminence. Monsieur *Mazarin* n'est pas à blâmer , d'avoir fait tous
ses

(1) Ce fut le véritable | fit en Angleterre en
sujet du Voyage qu'elle | 1661.

ses efforts pour obtenir la plus belle Femme , & la plus grande Heritiere de l'*Europe*.

Madame *Mazarin* a crû que l'Obéissance étoit son premier devoir , & elle s'est renduë aux volontés de son Oncle , autant par reconnoissance , que par soumission. Monsieur le Cardinal , qui devoit connoître la contrariété naturelle , que le Ciel avoit inspirée dans leurs Cœurs , l'opposition invincible des Qualités de l'un & de l'autre ; Monsieur le Cardinal n'a rien connu , rien prévû ; ou a préféré un peu de Bien , un petit Interêt , quelque Avantage apparent , au Repos d'une Nièce qu'il aimoit si fort. Il est le premier coupable de ces Nœuds mal assortis , de ces Chaînes infortunées , de ces Liens formés si mal-à-propos , & si justement rompus. Ici toute la Réputation qu'a eue le Cardinal s'est évanouïe. Il a gouverné le Cardinal de *Richelieu* qui gouvernoit le Royaume ; mais il a marié sa Nièce à Monsieur *Mazarin* : toute sa Réputation est perduë. Il a gouverné *Louis XIII.* après la mort de son grand Ministre , & la Reine Regente après la mort du Roi son Epoux : mais il a marié sa Nièce à Monsieur *Mazarin* : toute sa Réputation est perduë. S'il y avoit quelque grace à faire à Son Eminence , il faudroit rejeter la faute sur la foiblesse d'un mourant : c'est trop demander à l'Homme ,
que

que de lui demander d'être sage, quand i
se meurt.

Il me souvient que le lendemain de ces
tristes Nôces, les Medecins assurèrent le Ma-
réchal de *Clerembaut* que Monsieur le Car-
dinal se portoit mieux. *C'est un homme mort*,
dit le Maréchal ; *il a marié sa Nièce à Mon-*
sieur Mazarin ; le transport s'est fait au Cer-
veau ; la tête est attaquée ; c'est un homme
mort. Excusons donc ce grand Cardinal sur
la Maladie ; excusons-le sur la misere de
nôtre condition : il n'y a personne à qui
une pareille excuse ne puisse être un jour ne-
cessaire. Pleurons par compassion & par in-
terêt ; quel sujet, Messieurs, manque à nos
Larmes ?

Pleurons, pleurons ; & c'est peu que des pleurs,

Pour de si funestes malheurs :

N'attendons pas la perte de ces Charmes :

Infortunés Liens, vous valez bien nos Larmes !

Je sens que ma Compassion va s'étendre
jusques sur Monsieur *Mazarin* ; celui qui
fait le Malheur des autres, fait pitié lui-
même. Voyez l'état auquel il se trouve,
Messieurs ; & vous serez aussi disposés que
moi à le plaindre. Monsieur *Mazarin* gémit
sous le poids des Biens & des Honneurs,
dont on l'a chargé ; la Fortune qui l'élève
en apparence, l'accable en effet : la Grandeur
lui est un supplice ; l'Abondance une misere.

Il a raison de haïr un Mariage , qui l'a engagé dans les Affaires du Monde ; & avec raison il s'est repenti d'avoir obtenu ce qu'il avoit tant désiré. Sans ce Mariage si funeste aux intéressés , il meneroit une vie heureuse à la *Trape* , ou en quelque autre Société sainte & retirée : les Interêts du Monde l'ont fait tomber dans les mains des Dévots du Siècle ; de ces Fourbes spirituels , qui font une cour artificieuse , qui tendent des pièges secrets à la bonté des Ames , qui par l'esprit d'une sainte Usure , se ruinent à prêter à des gens qui promettent cent & cent d'intérêt en l'autre Monde.

Mais le plus grand mal n'est pas à donner , encore qu'on donne mal-à-propos ; c'est à laisser perdre , & à laisser prendre. Un Conseil dévotement imbécile fait couvrir des Nudités ; un pareil scrupule fait défigurer des Statuës : un jour on enlève les Tableaux ; un autre les Tapisseries sont emportées : les Gouvernemens sont vendus , l'Argent s'écoule ; tout se dissipe , & on ne jouit de rien. Voilà , Messieurs , le misérable état où se trouve Monsieur *Mazarin* : ne merite-t-il pas d'avoir part aux Larmes que nous répandons ?

Mais Madame *Mazarin* est mille fois plus à plaindre : c'est à ses Douleurs que nous devons la meilleure partie de nôtre Pitié

Ce

Cet Epoux , qui se sent peu digne de son Epouse , ne la laisse voir à personne : il la tire de *Paris* , où elle est élevée , pour la mener de Province en Province , de Ville en Ville , de Campagne en Campagne ; toujours sûre du Voyage , toujours incertaine du Séjour. L'affiduité n'apporte aucun dégoût ; la contrainte ne fait sentir aucun chagrin qu'il ne donne : il n'oublie rien pour se rendre haïssable ; & il auroit pû s'épargner des soins , que la Nature avoit déjà pris. Comme ceux qui offensent ne pardonnent point , Monsieur *Mazarin* fait plus de mal , plus on en souffre ; & il arrive par degrés à être le Tyran d'une Personne , dont tous les Honnêtes-gens voudroient être les Esclaves. Il sembloit que Madame *Mazarin* n'avoit pas d'autres maux à craindre , après ce qu'elle avoit souffert : on se trompoit , Messieurs , le plus grand étoit encore à venir. Madame *Mazarin* plus jalouse de sa Raison , que de sa Beauté & de sa Fortune , se trouve assujettie à un Homme , qui prend toutes les Lumieres du Bon-sens pour des Crimes , & toutes les Visions de la Fantaisie , pour des Graces du Ciel extraordinaires. Ce ne sont que Révélations , que Prophéties : il avertit de la part des Anges ; il commande , il menace de la part de Dieu. Il ne faut plus chercher les Volontés du Ciel dans l'ECRIURE , ni dans

la TRADITION ; elles se forment dans l'Imagination , & s'expliquent par la Bouche de Monsieur *Mazarin*. Vous avez souffert d'être ruinée par un Dissipateur , d'être traitée en Esclave par un Tyran ; vous voici , *Hortence* , à la merci d'un Prophete , qui va chercher dans l'Imposture des faux Dévots , & dans les Visions des Fanatiques , de nouvelles inventions pour vous tourmenter : les artifices des Fourbes , la simplicité des Idiots ; tout s'unit , tout se joint pour votre persécution.

Cherchez , Messieurs , la Femme la plus docile , la plus soumise , & la mettez à de semblables épreuves ; elle ne souffrira pas huit jours avec son Mari , ce que Madame *Mazarin* a souffert cinq ans avec le sien. Qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas voulu se séparer plutôt d'un tel Epoux ; qu'on admire sa patience : s'il y a un reproche à lui faire , ce n'est pas de l'avoir quitté ; c'est d'avoir demeuré si long-temps avec lui. Que faisoit votre Gloire , Madame , dans le temps d'un Esclavage si honteux ? Vous vous rendiez indigne des Bienfaits de Monsieur le Cardinal ; vous trahissiez ses intentions par une lâche Obéissance , qui faisoit ruiner la Fortune , qu'on vous avoit donnée à soutenir. Vous vous rendiez indigne des Graces du Ciel , qui vous a fait naître avec de si grands avantages ,

avantages , hazardant vos Lumieres dans le long & contagieux commerce que vous aviez avec Monsieur *Mazarin*. Remerciez Dieu de la bonne & sage résolution, qu'il vous a fait prendre : votre Liberté est son Ouvrage ; s'il ne vous avoit inspiré ses intentions , une timidité naturelle , une conduite scrupuleuse , une mauvaise honte vous eût retenuë auprès de votre Mari , & vous vous trouveriez encore assujettie à ses folles Inspirations. Rendez graces à Dieu , Madame ; il vous a sauvée. Ce Salut vous coûte toutes vos Richesses , il est vrai , mais vous avez conservé votre Raison : la condition est assez heureuse. Vous êtes privée de tout ce que vous teniez de la Fortune : mais on n'a pû vous ôter les avantages que la Nature vous a donnés : la Grandeur de votre Ame , les Lumieres de votre Esprit , les Charmes de votre Visage vous demeurent ; la condition est assez heureuse. Quand Monsieur *Mazarin* laisse oublier le Nom de Monsieur le Cardinal en *France* , vous en augmentez la gloire chez les Etrangers : la condition est assez heureuse. Il n'y a point de Peuples , qui n'ayent une soumission volontaire au pouvoir de votre Beauté ; point de Reines , qui ne doivent porter plus d'envie à votre Personne , que vous n'en devez porter à leur Grandeur : la condition est assez heureuse.

*Vous êtes admirée en cent & cent Climats ;
Toutes les Nations sont vos propres Etats :
Et de petits Esprits vous nomment Vagabonde ,
Quand vous allez regner en tous les lieux du
Monde.*

Quel Pays y a-t-il que Madame *Maſſarin* n'ait pas vû ; quel Pays a-t-elle vû qui ne l'ait pas admirée ? *Rome* a eu pour elle autant d'admiration que *Paris*. Cette *Rome* de tout temps ſi glorieuſe , eſt plus vaine de l'avoir donnée au Monde , que d'avoir produit tous ſes Heros : elle croit qu'une Beauté ſi extraordinaire eſt préférable à toute Valeur , & qu'il y a plus de Conquêtes à faire par ſes Yeux , que par les Armes de ſes Grands-Hommes. L'*Italie* vous ſera éternellement obligée , Madame , de l'avoir déſaite de ces Regles importunes , qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte ; de lui avoir ôté une Science de Formalités , de Cérémonies , de Civilités concertées , d'Egards médités , qui rendent les Hommes infociables dans la Société même. C'eſt Madame *Maſſarin* qui a banni toute Grimace , toute Affectation ; qui a ruiné cet Art du dehors qui regle les Apparences ; cette Etude de l'extérieur qui compoſe les Viſages : c'eſt elle qui a rendu ridicule une Gravité qui tenoit lieu de Prudence , une Politique ſans Affaires & ſans intérêts , occupée ſeulement à cacher l'inutilité

lité où l'on se trouve ; c'est elle qui a introduit une Liberté douce & honnête , qui a rendu la Conversation plus agréable , les Plaisirs plus purs & plus délicats.

Une fatalité l'avoit fait venir à *Rome* ; une fatalité l'en fait sortir. Madame la Connétable voulut quitter Monsieur son Mari , & en fit confidence à sa chere Sœur. La Sœur , toute jeune qu'elle étoit , lui représenta ce qu'auroit pû représenter une Mere pour l'en détourner ; mais la voyant résoluë à l'exécution de son dessein , elle suivit par Amitié celle qui n'auroit pû être détournée par Prudence , & partagea avec elle les Dangers de la Fuite , les Craintes , les inquiétudes , les Embarras , qui suivent de pareilles Résolutions. La Fortune qui peut beaucoup dans nos Entreprises , & plus dans nos Aventures , a fait errer Madame la Connétable de Nation en Nation , & l'a jettée enfin dans un Convent à *Madrid*. La Raïson conseilla le repos à Madame *Mazarin* , & un Esprit de Retraite l'obligea d'établir son séjour à *Chamberi*. Là elle a trouvé en elle-même par ses Réflexions ; dans le Commerce des Savans par les Conférences , dans les Livres par l'Etude , dans la Nature par des Observations , ce que la Cour ne donne point aux Courtisans ; ou pour être trop occupés dans les Affaires , ou pour être trop dissipés dans les

les Plaisirs. Madame *Mazarin* a vécu trois ans entiers à *Chamberi*, toujours tranquille, & jamais obscure : quelque desir qu'elle ait eu de se cacher, son Merite lui établit malgré elle un petit Empire; & en effet elle commandoit à la Ville, & à toute la Nation. Chacun reconnoissoit avec plaisir les Droits que la Nature lui avoit donnés; & celui qui avoit les siens par sa Naissance, les eût volontiers oubliés, pour entrer dans la même sujertion où entroient ses Peuples. Les plus Honnêtes-gens quittoient la Cour, & negligeoient le Service de leur Prince, pour s'appliquer plus particulièrement à celui de Madame *Mazarin*; & des Personnes considérables des Pays éloignés se faisoient un prétexte du Voyage d'*Italie*, pour la venir voir. C'est une chose bien extraordinaire d'avoir vû établir une Cour à *Chamberi*; c'est comme un prodige qu'une Beauté, qui avoit voulu se cacher en des lieux presque inaccessibles, ait fait plus de bruit dans l'*Europe*, que toutes les autres ensemble.

Les plus belles Personnes de chaque Nation, avoient le déplaisir d'entendre toujours parler d'une absente : les Objets les plus aimables avoient un ennemi secret, qui ruinoit toutes les impressions qu'ils pouvoient faire : c'étoit l'idée de Madame *Mazarin*, qu'on conservoit précieusement après l'avoir

l'a
où
za
Du
ber
Le
Esp
Ma
res
met
tiofi
voit
la M
Ce P
rom
voit a
voit
roye,
ressic
roced
ausée
bliger
ays,
éloig
Duc
soluri
(1) C
de S

l'avoir vûë, & qu'on se formoit avec plaisir où l'on ne la voyoit pas.

Telle étoit la conduite de Madame *Mazarin* ; telle étoit sa condition, quand la Duchesse d'*York* sa Parente passa par *Chambery*, pour venir trouver le Duc son Epoux. Le Merite de la Duchesse, sa Beauté, son Esprit, sa Vertu, donnoient envie à Madame *Mazarin* de l'accompagner ; mais ses Affaires ne le permettoient pas, & il fallut remettre son Voyage à un autre tems. La curiosité de voir une grande Cour, qu'elle n'avoit pas vûë, la fortifioit dans cette pensée ; la Mort du Duc de *Savoie* (1) la détermina. Ce Prince avoit eu pour elle un Sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à *Turin*, & cette Admiration avoit passé dans l'esprit de Madame de *Savoie*, pour un véritable Amour. Une Impression jalouse & chagrine, produisit un procédé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée ; & il n'en fallut pas davantage pour obliger Madame *Mazarin* à sortir d'un pays, où la nouvelle Regente étoit absolüe. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame Duchesse d'*York*, ne fut qu'une même résolution. *Hortence* la declara à ses Amis, qui

(1) Charles-Emanuel | le 12. de Juin 1675.
de Savoie, mourut.

qui n'oublierent rien pour l'en détourner ; mais ce fut inutilement. On n'a jamais vû tant de larmes. Elle ne fut pas insensible à la Douleur que l'on avoit de son Départ ; des personnes touchées si vivement la sûrent toucher : cependant la resolution étoit prise , & malgré tous ces regrets on voulut partir.

Quel autre Courage que celui de Madame *Mazarin* , eût fait entreprendre un Voyage si long , si difficile & si dangereux ? Il lui fallut traverser des Nations sauvages , & des Nations armées ; adoucir les unes , & se faire respecter des autres. Elle n'entendoit le langage d'aucun de ces Peuples ; mais elle étoit entenduë : ses Yeux ont un Langage universel , qui se fait entendre de tous les Hommes. Que de Montagnes , que de Forêts , que de Rivieres il fallut passer ! Qu'elle essuya de Vents , de Neiges , de Pluyes ; & que les difficultés des Chemins , que la rigueur du Temps , que des Incommodités extraordinaires firent peu de tort à sa Beauté ! Jamais *Helène* ne parut si belle qu'étoit *Hortence* : mais *Hortence* , cette belle Innocente persécutée , fuyoit un injuste Epoux , & ne suivoit pas un Amant. Avec le Visage d'*Helène* , Madame *Mazarin* avoit l'Air , l'Habit , l'Equipage d'une Reine des *Amazones* : elle paroissoit également propre à charmer , & à combattre. On eût dit qu'elle alloit donner

de l'Amour à tous les Princes qui étoient sur son Passage, & commander toutes les Troupes qu'ils commandoient. Le premier eût dépendu d'elle ; mais ce n'étoit pas son dessein : elle fit quelque essai du second ; car les Troupes recevoient ses Ordres plus volontiers que ceux de leurs Généraux. Après avoir fait plus de trois cens lieues, elle arriva en *Hollande*, & ne demeura à *Amsterdam* que le tems qu'il faut pour voir les Raretés d'une Ville si singuliere & si renommée. Sa Curiosité satisfaite, elle en partit pour *La Brille*, & s'embarqua à *La Brille* pour l'*Angleterre*. Il manquoit à ce Voyage une Tempête ; il en vint une qui dura cinq jours : Tempête aussi furieuse que longue ; Tempête qui fit perdre conseil & resolution aux Matelots, & aux Passagers toute esperance. Madame *Mazarin* fut seule exemte de Lamentation ; moins importune à demander au Ciel qu'il la conservât, que soumise & resignée à ses volontés. Il étoit arrêté qu'elle verroit l'*Angleterre* : elle y aborda, & se rendit à *Londres* en peu de tems (1). Tous les Peuples avoient une grande curiosité de la voir ; les Dames une plus grande allarme de son Arrivée. Les *Angloises*, qui étoient

(1) Madame Mazarin | mois de Decembre 1675.
vint en Angleterre au

qui n'oublierent rien pour l'en détourner ; mais ce fut inutilement. On n'a jamais vu tant de larmes. Elle ne fut pas insensible à la Douleur que l'on avoit de son Départ ; des personnes touchées si vivement la sûrent toucher : cependant la résolution étoit prise , & malgré tous ces regrets on voulut partir.

Quel autre Courage que celui de Madame *Mazarin* , eût fait entreprendre un Voyage si long , si difficile & si dangereux ? Il lui fallut traverser des Nations sauvages , & des Nations armées ; adoucir les unes , & se faire respecter des autres. Elle n'entendoit le langage d'aucun de ces Peuples ; mais elle étoit entendue : ses Yeux ont un Langage universel , qui se fait entendre de tous les Hommes. Que de Montagnes , que de Forêts , que de Rivières il fallut passer ! Qu'elle essuya de Vents , de Neiges , de Pluyes ; & que les difficultés des Chemins , que la rigueur du Temps , que des Incommodités extraordinaires firent peu de tort à sa Beauté ! Jamais *Helène* ne parut si belle qu'étoit *Hortence* : mais *Hortence* , cette belle Innocente persécutée , fuyoit un injuste Epoux , & ne suivoit pas un Amant. Avec le Visage d'*Helène* , Madame *Mazarin* avoit l'Air , l'Habit , l'Equipage d'une Reine des *Amazones* : elle paroissoit également propre à charmer , & à combattre. On eût dit qu'elle alloit donner

de l'Amour à tous les Princes qui étoient sur son Passage, & commander toutes les Troupes qu'ils commandoient. Le premier eût dépendu d'elle ; mais ce n'étoit pas son dessein : elle fit quelque essai du second ; car les Troupes recevoient ses Ordres plus volontiers que ceux de leurs Généraux. Après avoir fait plus de trois cens lieues, elle arriva en *Hollande*, & ne demeura à *Amsterdam* que le tems qu'il faut pour voir les Raretés d'une Ville si singuliere & si renommée. Sa Curiosité satisfaite, elle en partit pour *La Brille*, & s'embarqua à *La Brille* pour l'*Angleterre*. Il manquoit à ce Voyage une Tempête ; il en vint une qui dura cinq jours : Tempête aussi furieuse que longue ; Tempête qui fit perdre conseil & resolution aux Matelots, & aux Passagers toute esperance. Madame *Mazarin* fut seule exemte de Lamentation ; moins importune à demander au Ciel qu'il la conservât, que soumise & resignée à ses volontés. Il étoit arrêté qu'elle verroit l'*Angleterre* : elle y aborda, & se rendit à *Londres* en peu de tems (1). Tous les Peuples avoient une grande curiosité de la voir ; les Dames une plus grande allarme de son Arrivée. Les *Angloises*, qui étoient

(1) Madame Mazarin | mois de Decembre 1675.
vint en Angleterre au

étoient en possession de l'Empire de la Beauté, le voyoient passer à regret à une Etrangere; & il est assez naturel de ne perdre pas sans chagrin la plus douce des Vanités. Un intérêt si considerable fut les unir. Les Ennemies furent donc reconciliées, les Indifférentes se rechercherent, & les Amies voulurent se lier plus étroitement encore. Les Confédérées prévoyoit bien leur malheur; mais le voulant retarder, elles se préparèrent à défendre un intérêt, qui leur étoit plus cher que la vie. Madame *Mazarin* n'avoit pour elle que ses Charmes, & ses Vertus, c'étoit assez pour ne rien appréhender. Après avoir gardé la Chambre quelques jours, moins pour se remettre des fatigues du Voyage, que pour se faire faire des Habits, elle parut à *White-hall*.

*Astres de cette Cour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que mille autres beautés avoient fait devant
vous (1).*

Depuis ce jour-là on ne lui disputa rien en public; mais on lui fit une guerre secreete dans les Maisons, & tout se réduisit à des injures cachées, qui ne venoient pas à sa connoissance.

(1) *Imitation de la* | *Malleville, intitulé LA*
Chûte d'un Sonnet de | *BELLE MATINEUSE.*

connoissance , ou à de vains Murmures , qu'elle méprisa. On vit alors une chose fort extraordinaire : celles qui s'étoient le plus déchaînées contre elle , furent les premières à l'imiter. On voulut s'habiller , on voulut se coëffer comme elle : mais ce n'étoit ni son Habillemeut , ni sa coëffure ; car sa Personne fait la grace de son Ajustement , & celles qui tâchent de prendre son Air , ne sauroient rien prendre de sa Personne. On peut dire d'elle ce qu'on a dit de feuë Madame avec bien moins de raison ; *tout le monde l'imité , & personne ne lui ressemble.*

Pour ce qui regarde les Hommes , elle se fait des Sujets de tous les Honnêtes-gens qui la voyent. Il n'y a que le méchant Goût & le faux Esprit , qui puissent défendre contre elle un reste de Liberté. Heureuse des Conquêtes qu'elle fait ! plus heureuse de celles qu'elle ne fait pas ! Madame *Mazarin* n'est pas plutôt arrivée en quelque lieu , qu'elle y établit une Maison , qui fait abandonner toutes les autres : on y trouve la plus grande Liberté du monde ; on y vit avec une égale discrétion : chacun y est plus commodément que chez soi , & plus respectueusement qu'à la Cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent ; mais c'est avec plus de lumière que de chaleur. C'est moins

pour contredire les Personnes , que pour éclaircir les Matieres ; plus pour animer les Conversations , que pour aigrir les Esprits. Le Jeu qu'on y joue est peu considérable , & le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez sur les visages ni la crainte de perdre , ni la douleur d'avoir perdu : le Désintéressement va si loin en quelques-uns , qu'on leur reproche de se réjouir de leur perte , & de s'affliger de leur gain.

Le Jeu est suivi des meilleurs Repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de *France* , pour les Délicats ; tout ce qui vient des *Indes* , pour les Curieux ; & les mets communs deviennent rares , par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'est pas une abondance qui fait craindre la dissipation : ce n'est point une dépense tirée qui fait connoître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une Economie sèche & triste , qui se contente de satisfaire aux besoins , & ne donne rien au plaisir : on aime un bon Ordre , qui fait trouver tout ce que l'on souhaite , & qui en fait ménager l'usage , afin qu'il ne puisse jamais manquer. Il n'y a rien de si bien réglé que cette Maison ; mais Madame *Mazarin* répand sur tout je ne sai quel air aisé , je ne sai quoi de libre & de naturel , qui cache la regle : on dirait que les choses vont

vont d'elles-mêmes , tant l'ordre est secret & difficilement apperçu.

Que Madame *Mazarin* change de Logis , la difference du lieu est insensible : par tout où elle est on ne voit qu'elle ; & pourvû qu'on la trouve on trouve tout. On ne vient jamais assez tôt ; on ne se retire jamais assez tard : on se couche avec le regret de l'avoir quittée ; & on se leve avec le desir de la revoir.

Mais quelle est l'incertitude de la Condition humaine ! Dans le tems qu'elle jouïssoit innocemment de tous les Plaisirs que l'Inclination recherche , & que la Raison ne défend pas ; qu'elle goûtoit la douceur de se voir aimée , & estimée de tout le monde ; que celles qui s'étoient opposées à son Etablissement , se trouvoient charmées de son Commerce ; qu'elle avoit comme éteint l'Amour propre dans l'Ame de ses Amies , chacune ayant pour elle les sentimens qu'il est naturel d'avoir pour soi ; dans le tems que les plus vaines & les plus amoureuses d'elles-mêmes ne dispuoient rien à sa Beauté ; que l'Envie se cachoit au fond des cœurs ; que tout chagrin contre elle étoit secret ou trouvé ridicule , dès qu'il commençoit à paroître : dans ce tems heureux une Maladie extraordinaire la surprend , & nous avons été sur le point de la perdre ,

malgré tous ses Charmes , malgré toute nôtre admiration & nôtre Amour. Vous périſſiez , *Hortence* , & nous périſſions : vous , de la violence de vos douleurs ; nous , de celle de nôtre affliction. Mais c'étoit bien plus que s'affliger : c'étoit ſentir tout ce que vous ſentiez ; c'étoit être malade comme vous. Des inégalités bizarres vous approchoient tantôt de la Mort , tantôt vous rappelloient à la Vie : nous étions ſujets à tous les accidens de vôtre mal ; & pour apprendre de vos nouvelles , il n'étoit pas beſoin de demander comment vous étiez , il ne falloir que voir en quel état nous étions.

Loüé ſoit Dieu , ce Diſpenſateur univerſel des Biens & des Maux ; louez ſoit Dieu , qui vous a renduë à nos vœux , & nous a redonnés à nous-mêmes. Vous voilà vivante , & nous vivons ; mais nous ne ſommes pas remis encore de la frayeur du danger que nous avons couru : il nous en reſte une triſte idée , qui nous fait concevoir plus vivement ce qui arrivera un jour. Un jour la Nature défera ce bel Ouvrage , qu'elle a pris tant de peine à former. Rien ne l'exemtera de la Loy funeſte où nous ſommes tous aſſujettis. Celle qui ſe diſtingue ſi fort des autres pendant ſa Vie , ſera confonduë avec les plus miſérables à ſa Mort. Et tu te plains,

DE SAINT-EVREMOND. 247

plains , Génie ordinaire , Mérite commun ,
 Beauté mediocre ; & tu te plains de ce qu'il
 te faut mourir ? Ne murmure point , Injuste ;
Hortence mourra comme toi. Un tems vien-
 dra ; (ne pût-il jamais venir ce tems mal-
 heureux !) un tems viendra , que l'on pourra
 dire de cette Merveille.

*Elle est poudre toutefois ,
 Tant la Parque a fait ses Loix
 Egales & nécessaires ;
 Rien ne l'en a su parer ;
 Apprenez , Ames vulgaires ,
 A mourir sans murmurer (1).*

(1) *Imitation du Sonnet* | *de Monsieur le Duc d'Or-*
de Malherbe sur la Mort | *leans.*

A MADAME

XL.

LA DUCHESSE
 MAZARIN.

A VEC humble reverence ,
 AJ'ose ici vous protester ,
 Que tous vos Amis de *France*
 Ne sauroient me disputer
 Le mérite de *Constance* ,
 Ni devant moi se vanter
 De leur zèle pour *Hortence*.
 Dire HORTENCE ! qu'ai-je osé ?

X 4

Ce

Ce Privilege est usé :
Liberté trop indiscrete
Soyez désormais muette ,
Ne tirez point vanité
Du peu que j'ai merité.
Servir d'un esprit sincere
N'est pas ce qui nous fait plaisir :
Le plus souvent pour trahir
On ne se fait pas haïr.
Une fâcheuse Imposture
A d'insinuans appas ;
C'est une agréable injure
Dont on ne se vange pas.
L'Art enleve tous les charmes
A la triste Verité ,
Et laisse à la Probité
La Raison pour toutes armes :
C'est le débile secours ,
C'est l'inutile assistance ,
Qu'un malheureux eut toujours.
Le dirai-je ! avec *Hortence*
J'ai le sort des vieux Valets ,
A qui l'on fait injustice ;
Plus ils rendent de service ,
Ils gâtent leurs interêts.
Comme le moindre murmure
Seroit reproche ou censure .
Je deviendrai circonspect ,
Mais je laisse à ces Murailles ,
Que nous voyons aujourd'hui ,
Et dont les dures entrailles
S'émurent de nôtre ennui ,
Je leur remets à vous dire
Quel étoit nôtre martyre ,
Quand vos pressantes douleurs
Nous coûterent tant de pleurs.
Je remets à leur memoire

De vous en conter l'histoire :
 Parlez , Murailles , parlez
 De tant de gens désolés.
 Dites que le Domestique
 Dans sa mortelle pâleur ,
 D'un événement tragique
 Craignoit ce commun malheur.
 Dites que nôtre Pucelle
 L'illustre Mademoiselle (1)
 Etouffoit mille soupirs ,
 Pour cacher ses déplaisirs ;
 Qu'elle retenoit ses larmes
 Pour ne pas donner d'alarmes ,
 Et forçoit son Amitié
 Au secret de la pitié.
 Apprenez que Madame *Hyde*
 Par ses soins & par vôtre aide ,
 Par un éternel secours
 Nous conserva ces beaux jours ;
 Ces jours auxquels nôtre vie
 Est pleinement asservie.
 Dites que Madame *Harvey*
 Quitta l'Esprit élevé ,
 A tout foible inaccessible ,
 Pour être tendre & sensible.
 Parlez , Murailles , encor
 Des Vapeurs de *Saint-Victor*.
 Il en courut la Campagne
 Nôtre Guerrier d'*Allemagne* (2)
 Il fait par-là des Présens
 De Vin d'*Ay* tous les ans.
 Que puisse la Maladie
 Lui durer toute sa vie !
 Vous pourriez parler de moi ,
 De ma douleur , de ma foi :

Mais

(1) *Mademoiselle de*(2) *Le Comte de Cram-*

mont.

Beverweert.

Mais un excès de souffrance
S'exprime par le silence :
Vos discours sont superflus ,
Murailles , ne parlez plus.

XLI.

L E T T R E

A MR. LE COMTE

DE GRAMMONT.

J'AY appris de Monsieur le Maréchal de Crequi, que vous étiez devenu un des plus opulens Seigneurs de la Cour (1). Si les Richesses qui amolissent le Courage, & qui savent anéantir l'Industrie, ne font pas de tort aux qualités de mon Héros, je suis prêt à me réjouir du changement de votre Fortune : mais si elles ruinent les Vertus du CHEVALIER, & le Merite du COMTE, je me repens de n'avoir pas exécuté le dessein que j'ai eu tant de fois de vous tuer, pour assurer l'honneur de votre Mémoire. Que j'aurois de chagrin, Monsieur le Comte, de vous voir renoncer au Jeu, & devenir indifférent pour les Dames ! de vous voir réserver de l'Argent pour le Mariage de votre Fille ;

(1) Il avoit hérité de | Comte de Toulangeon.
son frere Monsieur le |

DE SAINT-EVREMOND. 251

Fille ; aimer les Rentes , & parler du Fonds de terre , comme d'une chose nécessaire à l'établissement des Maisons ! Quel changement si vous faisiez tant de cas du Fonds de terre , après l'avoir abandonné si long - tems aux Pies , aux Corneilles , & aux Pigeons ! Quel changement si vous aspiriez à devenir *Monsieur le Baron de Saint-Meat* , pour avoir la Noblesse de *Bigorre* à votre Lever , & entretenir vos Voisins avec ce fausset heureux & brillant , qui gagnent tous les cœurs de la *Gascogne* ?

Ah ! que deviendrait cette *Vie* ,
Tant admirée & peu suivie ?

Que deviendroient tous les Avantages
que je vous ai donnés sur *Salomon* ?

*Ce grand Sage avec ses PROVERBES ,
Avec sa connoissance d'Herbes ,
Et le reste de ses Talens ,
Sans bien, comme tu vis , n'eût pas vécu deux ans ?*

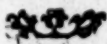
Beaux Eloges ! vous seriez effacés de la mémoire des hommes ; & pour toute louange du Comte de Grammont , on entendroit dire aux Gascons & aux Bearnois : *La Maison de Monsieur le Comte va bien ; on y mange dans le Vermeil de Monsieur de Toulangeon, & l'ordre y est excellent : si les choses continuent , Mademoiselle de Grammont fait un des bons Partis de la Cour. Sauvez-vous,*

DE SAINT-EVREMOND. 253

Je vis , & chez un autre est le fond de ma vie ;
 Je ne suis animé que de feux empruntés ,
 Ma Machine ne va que par ressorts prêtés ,
 Ma trame desunie
 Se reprend & se lie ,
 Par des esprits secrets qu'inspirent les Beautés.
 N'enviez pas , Seigneur , ces innocentes aides ,
 Que nous savons tirer de nos derniers desirs :
 Les sentimens d'Amour sont pour nous des remedes,
 Et pour vous des plaisirs.
 Nôtre exemple pour vous , n'est pas encore à suivre ;
 Par diverses raisons nous nous laissons charmer.
 Dans l'âge où je me voi , je n'aime que pour vivre ;
 Il vous reste du tems à vivre pour aimer.

Je vous souhaiterois un Siècle , si je ne
 savois que les Hommes extraordinaires ont
 plus de soin de leur Gloire , que de leur
 Durée :

Soutenez jusqu'au bout la gloire d'une Vie ,
 Qui fait l'amour d'un Sexe , & de l'autre l'envie ;
 Unissez les talens d'un Abbé singulier ,
 Avec les qualités d'un rare Chevalier ;
 Joignez le Chevalier au Comte ,
 Et qu'on trouve un Héros , qui mon Héros sur-
 monte,
 ABBE' , vous sùtes plaie à ce grand Richelieu ;
 Vous plûtes, CHEVALIER, au Foudre de la Guerre ;
 Le COMTE a le plus digne lieu ,
 Il a part aux bienfaits du Maître de la Terre ,
 D'un Roi que l'Univers regarde comme un Dieu :
 Je fai que son Courroux est pis que le Tonnerre ;
 Heureux qui peut jouir de ses Faveurs ! Adieu.



A MADAME

XLII.

A MADAME

LA DUCHESSE
MAZARIN.

D UCHESSE en tous lieux adorable ,
 Dont je ne dois esperer rien ,
 Ni d'obligeant , ni d'agréable ,
 Qu'à quelque heure perduë un moment d'entretien ;
 Duchesse toujours sans égale ,
 Si vous avez quelque intervalle ,
 Quelque vuide en vos AMADIS ,
 Ecoutez ce que je vous dis.
 Quand de vos AMADIS un Livre vous occupe
 Ce seroit bien être la dupe ,
 Que dans vôtre amitié disputer quelque part ,
 Même au bon-homme *Lisuart* :
 De prétendre a vôtre tendresse
 Contre le beau *Roger de Grece* ,
 Ou contre *Florisel* vous conter ses raisons ;
 Ce seroit mériter les Petites-Maisons.
 Ce seroit pareille folie
 De vouloir avec vous discourir un moment ,
 Sur le point qu'*Organde* ou *Mélie*
 Prépare quelque Enchantement.
 A troubler une belle idée
 Je n'irai point me hasarder :
 Il feroit bon vous aborder
 Dans vôtre *Gloire de Niquée* (1)

Ou

(1) Voyez le VIII. Tome I d'AMADIS DE GAULE.

(1) M
y. Ta

DE SAINT-EVREMOND. 255

Ou d'un grave & serieux ton
 Vous entretenir de Morale ,
 Quand vous êtes dans une Sale
 Du grand Palais d'*Apolidon* (1)
 Vous prendriez pour une injure ;
 Et des Yeux les plus beaux qu'ait formé la Nature ;
 Vous regarderiez de travers
 Qui n'admieroit pas *la Tour de l'Univers* (2)
 Ah ! qu'il est mal-aisé de se voir long-tems sage !
 A peine on le devient ; quand on l'est une fois ,
 Bien-tôt l'égarement retrouve son usage ,
 Et ne peut endurer Ordre , Regles , ni Loix.

De l'affiette la plus parfaite ,
 Vous tombâtes dans la Bassete ;
 Vous tombez , & c'est dire pis ,
 De la Bassete aux AMADIS.
 Quand vôtre Lecture sensée
 Revient en ma triste pensée ;
 Grands Auteurs , dis-je alors , dormez , dormez en
 paix ,
 Les AMADIS en foule occupent ce Palais.

Je sai que *Plutarque* & *Montagne*
 Se voudroient rétablir dans leurs conditions :
 Mais nous avons du tems à battre la campagne ;
 Avant vôtre retour à leurs réflexions.
 Adieu les vieux Sages d'*Athene* ,
 Il n'est plus de Vertu *Romaine* ,
 Plus de ces renommés Guerriers ,
 Sur lesquels vous faisiez Remarque sur Remarque ;
 Tous vos ILLUSTRES de *Plutarque*
 Sont convertis en Chevaliers.

Le plus grand Favori qu'on ait vû dans le Monde ;
Cervantes , le vôtre jadis ,
 N'a rien à vôtre égard où mon espoir se fonde ,

Se

(1) Voyez le II. & le | (2) Voyez le IX. Tome
 IV. Tome d'AMADIS. | d'AMADIS.

Se moquant de vos AMADIS.

Mais il faut se sauver , à ce que vous nous dites :
Vous verrez ; vous verrez , qui seront les premiers
A quitter-là Satan & ses pompes maudites ,
Pour suivre du Salut les plus étroits sentiers ;
Vous verrez ; vous verrez , s'il est des Carmelites...
 Vous voyons , nous voyons , vos Sentimens derniers ;
 Vous voulez vous sauver avec les bons Hermites ;
 Et faire bien l'Amour avec les Chevaliers.

Je vous adore & vous admire :

Dans vôte fabuleux Empire ;

Au milieu de vos Enchantés ;

Vôte Raison maintient encore ses clartés.

Quinze Tomes de suite ont conspiré contre elle ;

Seule elle a soutenu cette grosse querelle :

Le bon Dieu la veuille appuyer

Contre les six derniers qu'il lui faut effuyer !

Nous n'avons point de vœux à faire pour vos Char-
mes ;

Ce don également fatal , & précieux ;

D'où naissent nos plaisirs , & d'où viennent nos
larmes ;

Ce Charme regnera toujours dans vos beaux Yeux.

Après de vos Appas tout appas est frivole.

Madrid ne vante plus ses attraits les mieux peints ;

Nos Dames de *Paris* vont perdre la parole ,

De voir que les Charmes *Romains*

Semblent faire du *Capitole*

Le destin du cœur des humains.



P A R O D I E

XLIII.

D'UNE SCENE

DE L'OPERA DE ROLAND (1),

*Sur les Joïeurs & Joïeuses de Bassete de la
Banque de Madame MAZARIN.*

ORIANE (2) & MABILE (3).

*Joïeuses de Bassete dans le vuide de Chevalerie
que leur permettent les AMADIS.*

ORIANE.

UN Charme dangereux en ce lieu nous attire ;
Faut-il en détourner nos pas ?
De la Bassete ici l'on trouve les appas :
Heureuse qui fuit son empire !

MABILE.

Je porte au fond du cœur un funeste martyr ;
Je pers tout si je joïe ; & sans joïer , hélas !
En quel tourment ne suis-je pas !
Bannirons-nous *Morin* ? ô tristesse mortelle !
Le premier des Tailleurs , le pouvons-nous bannir ?

ORIANE.

Il est criard , chagrin , rebelle.

MABILE.

Après sa perte.... après....encore le punir ,

La

(1) *La premiere SCENE
du second ACTE.*

(3) *La Comtesse de Ro-
chester.*

(2) *Madame Mazarin.*

Tom. IV.

Y

La chose seroit trop cruelle !
 D'un trouble violent je me sens agiter ,
 Et je n'espere point de remede à mes peines ,
Morin dans ces Vallons enchantés deux Fontaines ,
 Dont l'une est pour la Taille , & l'autre fait ponter.
 Je voudrois avoir de la haine
 Pour la Fontaine des Tailleurs.
 Helas ! je cherche en vain à m'amuser ailleurs ,
 C'est du tems que je pers, & ma recherche est vaine ;
 Quand j'y songe le moins mon penchant me ramene,
 A la Fontaine des Metteurs.

O R I A N E.

Nous ne guerirons point du mal qui nous possède ;
 Il n'est pas en nôtre pouvoir :
 Et pourquoi chercher le remede
 Du mal que l'on veut bien avoir ?

M A B I L E.

Non , je ne cherche plus la Fontaine terrible
 Qui fait contre la Taille une haine inflexible ,
 C'est un cruel secours , je n'y puis recourir :
 Je haïrois *Morin* ! Non , il n'est pas possible ,
 Par ce remede affreux je ne veux point guerir ;
 Je consens plutôt à mourir.

O R I A N E *avec un Suivant & une Suivante.*

Quand le jeu ne peut nous charmer ,
 On tombe au malheur d'aimer !
 Et contre un feu toujours à craindre ,
 Il faut de Bassete s'armer ,
 Pour le prévenir ou l'éteindre.
 Ah ! qu'on doit bien nous plaindre !
 Quand le Jeu ne peut nous charmer
 On tombe au malheur d'aimer !

M A B I L E.

Qui ferons-nous tailler ;

O R I A N E.

DE SAINT-EVREMOND. 219

O R I A N E.

Germain est redoutable ;

Cet homme grave-doux va toujours à sa fin

Nous pourrons mieux voler *Morin* :

La Forêt , apportez la Table.

M O R I N *entre.*

M A B I L E.

Mettez-vous-là , Roi des Tailleurs ,

Et n'allez pas jouer ailleurs.

M O R I N.

Ze suis prêt à tailler , puis qu'il plaît à ces Dames :

Et dans la verité ze suis né pour les Femmes :

Cependant ze demande à tous une Amitié ;

Qu'on ne me parle point de facer à moitié.

Ze ne ferai jamais ce tort à la Bassete ,

Z'aimerois mieux , parbleu , jouer à la Comete.

Ou perdre mon Arzent au Dez , au Triquetrac....

D'ailleurs fort serviteur de Monsieur de *Saiffac* ?

Ze le serai toujours , mais sa nouvelle Mode ,

A ses meilleurs Amis le rend fort incommode.

O R I A N E.

Taillez , dépêchez-vous.

M A B I L E.

Que de discours perdu !

M O R I N.

Encore un mot ou deux & ze ne parle plus :

C'est le dernier avis , Mesdames , que ze donne ,

Ze prête à qui me plaît ; & ne marque personne.

M A B I L E.

Bel Avis à donner à qui ne vous doit rien !

M O R I N.

Madame , sacun fait que vous payez fort bien ,

Y 2

Et

Et ce n'est pas pour vous ; mais.... ze n'en marque aucune.

O R I A N E.

C'est le moyen de faire une belle fortune ;
Vous ferez de gros gains à ne marquer jamais.

M O R I N..

Ze fais , ou dois savoir , un peu mes intérêts :
Il est vrai que ze pers à ponter , ze l'avoüe ;
Mais ne pouvant tailler , il faut bien que ze zoïe :
Que faire sans zoïer ? que peut-on devenir ?
Lire n'est pas mon fait.

O R I A N E.

Ni nous entretenir.
Des cartes , *La Forêt* , je le chasse , ou je meure ,
Des cartes.....

LA F O R E T.

En voila.

O R I A N E.

Mêlerez-vous une heure ?

Qu'attendez-vous , *Morin* ?

M O R I N.

Pas un gros Ponte ici !
Sir *Roger* , Mistris *Hews* , Mistris *Stramford* aussi ;
Voila de quoi former une belle Bassete !
Mais Madame le veut.

O R I A N E.

Taillez donc que l'on mette.

M O R I N.

Mylord *Douvre* a paru , puis il s'en est allé ;
Et Mylord *Feverham* viendra-t-il ? z'ai taillé.

LETTRE

L E T T R E XLIV,
 AU JEUNE
 D E R Y (1).

MON cher Enfant, je ne m'étonne pas que vous ayez eu jusqu'ici une aversion invincible pour la chose du monde qui vous importe le plus. Des gens rudes & grossiers vous ont parlé brutalement de vous *faire châtrer* ; Expression si vilaine, & si odieuse, qu'elle auroit rebuté un Esprit moins délicat que le vôtre. Pour moi, mon cher Enfant, je tâcherai de procurer votre bien avec des manieres moins desagréables ; & je vous dirai avec tous termes d'Insinuation, qu'il faut vous faire adoucir par une Operation legere, qui assurera la délicatesse de votre Tein pour long-temps, & la beauté de votre Voix pour toute la vie.

Ces Guinées, ces Habits rouges, ces petits Chevaux qui vous viennent, ne sont pas donnés au Fils de Monsieur *Dery*, pour sa Noblesse ; votre Visage & votre Voix les attirent.

(1) Page de Madame | joliment.
 Mazarin qui chantoit

attirent. Dans trois ou quatre ans , hélas ! vous perdrez le mérite de l'un & de l'autre , si vous n'avez la sagesse d'y pourvoir ; & la source de tous ces Agrémens sera tarie. Aujourd'hui vous parlez aux Rois avec familiarité , vous êtes caressé des Duchesses , loué par toutes les Personnes de Condition : quand le charme de votre Voix sera passé , vous ne ferez que le Camarade de *Pompée* (1) , & peut-être le mépris de Monsieur *Stourton*. (2)

Mais vous craignez , dites-vous , d'être moins aimé des Dames. Perdez votre appréhension : nous ne sommes plus au temps des Imbecilles ; le mérite qui suit l'Opération est aujourd'hui assez reconnu ; & pour une Maîtresse qu'auroit Monsieur *Dery* dans son naturel , Monsieur *Dery* adouci en aura cent. Vous voilà donc assuré d'avoir des Maîtresses ; c'est un grand Bien ; vous n'aurez point de Femme , c'est être exempt d'un grand Mal ? heureux de l'exclusion d'une Femme , plus heureux de celle des Enfans ! Une Fille de Monsieur *Dery* se feroit engrosser ; un Garçon se feroit pendre ; & ce qui est le plus assuré , sa femme le feroit Cocu. Mettez-vous à couvert de tous ces Malheurs par

(1) *Nègre de Madame Mazarin.*

(2) *Page de Madame Mazarin.*

une prompte Opération ; vous demeurerez
attaché purement à vous-même ; glorieux
d'un si petit Merite , qui fera vôtre Fortune ,
& vous donnera l'Amitié de tout le monde.
Si je vis assez long-temps pour vous voir
quand vôtre Voix aura mué , & que la Barbe
vous sera venuë , vous aurez de grands re-
proches à effuyer. Prévenez-les, & me croyez
le plus sincere de vos Amis.

SUR LA RETRAITE XLV.

DE MR. LE PRINCE

DE CONDE'

A CHANTILLY.

STANCES IRREGULIERES.

A PRÈS avoir réduit mille Peuples divers
Par l'effort glorieux d'une Valeur extrême ,
Pour vaincre tout dans ce vaste Univers
ne te restoit plus qu'à te vaincre toi-même ,
Le dernier de tes ennemis :
ta Vertu , CONDE' , tu t'es enfin soumis.
tu n'étois pas encore au comble de ta Gloire ,
mes Lens , & Fribourg , & Nortlingue , & Rocroi ,
étoient que des degrés pour monter jusqu'à toi :
le Vainqueur s'est vaincu , c'est la grande Victoire.
Ennemis , ne murmurez plus ,

Ce

Ce Prince est comme vous au rang de ses Vaincus.
 Jamais condition mortelle
 Ne fut si douce ni si belle ;
 CONDE', le premier des Heros
 Unit la Gloire & le Repos ,
 Et jouit pleinement de l'heureux avantage
 Dont les Dieux ont fait leur partage ;
 Tranquille & Glorieux
 Il vit à *Chantilly* comme on vit dans les Cieux.

XLVI.

A MADAME

LA DUCHESSE
 MAZARIN.

Nous serions consumés du feu de vos regards ,
 O belle & charmante Personne !
 Si la puante odeur de vos vilains Petards
 Ne guérissoit le mal que la Beauté nous donne (1)
 J'en fauve ma Raison ; Petard peu diligent ,
 Huit ou dix jours plutôt vous sauviez mon Argent.
 Ma Raison reprend sa lumière ,
 Et mon Cœur votre Prisonnier
 Trouve sa Liberté première
 Dans l'Oreille de l'Aumônier.
 Je pensois vous voir à confesse
 En vous voyant à ses genoux ,
 Et crus que vous faisiez au bon Dieu la promesse
 De ne me voler plus chez vous.

J'admire
 (1) *Madame Mazarin* son Nègre, & par d'au-
 se divertissoit à fair tres petits Garçons.
 jetter des Petards par

DE SAINT-EVREMOND. 265

J'admirois comme une merveille
Le Repentir de vôtre Cœur ,
Et disois en secret , *Seigneur ,*
Seigneur , ta grace est sans pareille ;
Quand je vous vis couper l'Oreille
A vôtre pauvre Confesseur (1).

Les Loix pouvoient bien le proscrire ;
De tous les Aumôniers c'est ici le destin ;
Mais on veut le laisser pour un plus grand martyr
Chez Madame de Mazarin.

O D E

(1) *Monsieur de Saint-Evremond entrant un jour dans la Chambre de Madame Mazarin , la trouva à genoux aux pieds de Mr. Milon , qui étoit assis : Il ne pouvoit d'abord comprendre ce*

que c'étoit : mais quand il fut plus près , il vit que Madame Mazarin avoit fait assseoir son Aumônier pour lui percer les Oreilles & qu'elle lui avoit coupé un morceau du bout.



Ce Prince est comme vous au rang de ses Vaincus.
 Jamais condition mortelle
 Ne fut si douce ni si belle ;
 CONDE', le premier des Heros
 Unit la Gloire & le Repos ,
 Et jouit pleinement de l'heureux avantage
 Dont les Dieux ont fait leur partage ;
 Tranquille & Glorieux
 Il vit à *Chantilly* comme on vit dans les Cieux.

XLVI.

A MADAME

LA DUCHESSE
 MAZARIN.

Nous serions consumés du feu de vos regards ,
 O belle & charmante Personne !
 Si la puante odeur de vos vilains Petards
 Ne guérissoit le mal que la Beauté nous donne (1)
 J'en sauve ma Raison ; Petard peu diligent ,
 Huit ou dix jours plutôt vous sauviez mon Argent.
 Ma Raison reprend sa lumière ,
 Et mon Cœur vôtres Prisonnier
 Trouve sa Liberté première
 Dans l'Oreille de l'Aumônier.
 Je pensois vous voir à confesse
 En vous voyant à ses genoux ,
 Et crus que vous faisiez au bon Dieu la promesse
 De ne me voler plus chez vous.

J'admire
 (1) Madame Mazarin son Nègre, & par d'au
 se divertissoit à faire tres petits Garçons.
 jeter des Petards par

DE SAINT-EVREMOND. 265

J'admirois comme une merveille
Le Repentir de vôtre Cœur ,
Et disois en secret ; *Seigneur ,*
Seigneur , ta grace est sans pareille ;
Quand je vous vis couper l'Oreille
A vôtre pauvre Confesseur (1).

Les Loix pouvoient bien le proscrire ;
De tous les Aumôniers c'est ici le destin ;
Mais on veut le laisser pour un plus grand martyr
Chez Madame de Mazarin.

ODE

(1) <i>Monsieur de Saint-Evremond entrant un jour dans la Chambre de Madame Mazarin , la trouva à genoux aux pieds de Mr. Milon , qui étoit assis : Il ne pouvoit d'abord comprendre ce</i>	<i>que c'étoit : mais quand il fut plus près , il vit que Madame Mazarin avoit fait assseoir son Aumônier pour lui percer les Oreilles & qu'elle lui avoit coupé un morceau du bout.</i>
---	--



XLVII,

O D E (1)
A MR. LE DUC
DE NEVERS,

*Sous le Nom de Madame
la Duchesse MAZARIN.*

N'AVOIR rien qui vous déplaîse ;
De belle Femme être Epoux ;
On philosophe à son aise
Lors que l'on est comme vous ;
Mais si vôtre Destinée ,
A la mienne infortunée ,
Avoit le moindre rapport ;
Peut-être vôtre Sagesse
Pour bannir soins & tristesse
Ne feroit qu'un vain effort.

Vous avez sans flatterie
Tout ce qui peut rendre heureux ;

Vertu

(1) Cette Ode n'est pas de Mr. de <i>St. Evremond</i>, mais comme elle s'étoit glissée parmi ses Ouvrages dans la première Edition de Londres, on s'en étoit rû la devoir	laisser dans celle-ci. On croit qu'elle est de Mr. l'Abbé de <i>Chaulieu</i>, & qu'elle a été écrite au nom de Madame la Duchesse de <i>Bouillon</i>.
--	--

DE SAINT-EVREMOND. 267.

Vertu sans affeterie ,
Esprit sans être Orgueilleux ;
Richesse sans insolence ,
Grandeur sans impertinence
Science sans nul panneau ;
Mais je repete encore
Vôtre Epouse que j'adore
De vos Biens est le plus beau.

Ce qu'une Amitié fidelle
A de plus délicieux :
Ce qu'une Ardeur mutuelle
A de plus voluptueux ;
Tout ce que l'Amour exprime ,
Quand il est joint à l'Estime ,
Fait votre occupation :
Heureux Couple , qu'il assemble ,
Puissiez-vous goûter ensemble
Cent ans , votre Passion !

Dans cette Béatitude
Vous avez beau raisonner ;
Mais pour mon inquiétude
Rien ne peut l'assaisonner ,
Elle n'est que trop fondée ;
Et l'assassinante idée
De mes premieres Erreurs ,
Des Bontés qui m'ont seduite ,
Et de leur funeste suite ,
M'arrache toujours des pleurs.

C'est dans cet état funeste
Qu'on a dequoi réfléchir :
Tout le desir qui me reste
Est d'y pouvoir réussir.
Puis que le Ciel ne m'envoye
Dès long-tems plus d'autre joye ,

Z 2

Je

Je m'y donne entierement ;
Et dans cette honnête étude
J'entretiens ma solitude
Beaucoup moins languissamment.

Qui travaille à se connoître,
Comme vous dites fort bien,
Considerant tout nôtre Etre
Trouve que l'Homme n'est rien.
Du néant de sa Nature
Sort une lumiere pure
D'admirable utilité ;
C'est ce néant , qui découvre
Que de la Cabane au *Louvre*
Tout est Ridiculité.

L'Ambition ridicule ,
L'est sans doute plus que tout ;
Mais ce qu'on nomme Scrupule
L'est bien autant à mon goût.
Quelque terreur qui nous frappe ,
Sans s'enterrer à la *Trape*
On peut faire son Salut ;
Et des Vertus le Modele
Dans sa Morale si belle
N'a point dit qu'il le falût.

Du Pharisien superbe
Blâmant l'affectation ,
Il foula plus bas que l'herbe
La fausse Dévotion :
Son habit étoit vulgaire
Sa nourriture ordinaire ,
Ses discours communs & bas ;
Et lorsque la Pecheresse
Vint lui marquer sa tendresse ,
Il ne la rebuta pas.

Suivons ce Guide fidele ,
 Mon trop aimable Germain ,
 Et vivant sur ce Modele
 Ne dédaignons rien d'humain.
 Entre vivre à l'avanture
 Et démentir la Nature
 Il est un état moyen ;
 Quiconque observe sa trace
 Pleure pour une disgrâce
 Et se réjouit d'un bien.

Si des Loix de ma Morale
 Vous suivez les Fondemens ,
 Vous verrez qu'elle est égale
 Dans ses divers sentimens :
 Quoi qu'à la perte d'*Hollande* (1)
 Votre douleur fût si grande ,
 Mon cœur n'en fut point surpris ;
 Mais vous devez tout de même
 Sentir une joye extrême
 Quand le Ciel vous donne un Fils.

Au point que dans sa Naissance
 Je me sens interesser ;
 Jugez de l'impatience
 Que j'ai de le caresser.
 J'attens qu'en sa nourriture
 L'Art passera la Nature ,
 Elevé de votre main ;
 Tout le desir qui m'enflâme ,
 C'est qu'il ait l'Esprit & l'Ame
 Dignes d'un PRINCE ROMAIN.

REFLE-

(1) *Fille du Duc de Nevers.*

XLVIII.

REFLEXIONS
SUR LA RELIGION.

A CONSIDERER purement le repos de cette vie , il seroit avantageux que la Religion eut plus ou moins de pouvoir sur le Genre humain. Elle contraint , & n'assujettit pas assez ; semblable à certaines Politiques qui ôtent la douceur de la Liberté , sans apporter le bonheur de la Sujettion. La Volonté nous fait aspirer foiblement aux Biens qui nous sont promis , pour n'être pas assez excitée par un Entendement qui n'est pas assez convaincu. Nous disons par docilité que *nous croyons* ce qu'on dit avec autorité qu'il nous faut croire : mais sans une Grace particuliere , nous sommes plus inquietés que persuadés , d'une chose qui ne tombe point sous l'évidence des Sens , & qui ne fournit aucune sorte de démonstration à nôtre Esprit.

Voilà quel est l'effet de la Religion , à l'égard des hommes ordinaires : en voici les Avantages pour le veritable & parfait religieux. Le veritable Dévot rompt avec la Nature , si on le peut dire ainsi , pour se faire des plaisirs de l'Abstinence des Plaisirs ;

firs ; & dans l'assujettissement du Corps à l'Esprit, il se rend délicieux l'usage des Mortifications & des Peines. La Philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux ; la Religion Chrétienne en fait jouir ; & on peut dire sérieusement sur elle , ce que l'on a dit (1) galamment sur l'Amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Le vrai Chrétien sait se faire des avantages de toutes choses. Les Maux qui lui viennent , sont des Biens que Dieu lui envoie : les Biens qui lui manquent , sont des Maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est Grace en ce monde ; & quand il en faut sortir par la nécessité de la condition mortelle , il envisage la fin de sa Vie comme le passage à une plus heureuse , qui dure toujours.

Tel est le Bonheur du vrai Chrétien , tandis que l'incertitude fait une condition malheureuse à tous les autres. En effet, nous sommes presque tous incertains , peu déterminés au bien & au mal. C'est un retour continuel de la Nature à la Religion , & de la Religion à la Nature. Si nous quittons le soin du Salut pour contenter nos Inclinations , ces mêmes Inclinations se soulevent
bien-tôt

(1) *Monsieur de Charleval.*

bien-tôt contre leurs Plaisirs ; & le dégoût des objets qui les ont flatées davantage , nous renvoye aux soins de nôtre Salut. Que si nous renonçons à nos Plaisirs par principe de conscience , la même chose nous arrive dans l'attachement au Salut , où l'habitude & l'ennui nous rejettent aux objets de nos premières Inclinations.

Voilà comment nous sommes sur la Religion en nous-mêmes : voici le jugement qu'en fait le Public. Quittons-nous Dieu pour le Monde , nous sommes traités d'Impies : quittons-nous le Monde pour Dieu , on nous traite d'Imbeciles ; & on nous pardonne aussi peu de sacrifier la Fortune à la Religion , que la Religion à la Fortune. L'exemple du Cardinal de Rets (1) suffira seul à justifier ce que je dis. Quand il s'est fait Cardinal par des Intrigues , des Factions , des Tumultes , on a crié contre un Ambitieux , qui sacrifioit , disoit-on , le Public , la Conscience , la Religion à sa Fortune : quand il quitte les soins de la Terre pour ceux

(1) Jean-François-Paul de Gondi *Cardinal de Rets , & Archevêque de Paris , si connu pendant les Guerres Civiles sous le Nom de Monsieur le*

Coadjuteur de Paris , (son Oncle le Cardinal de Rets premier Archevêque de Paris étant encore en vie.) Il mourut en 1679.

ceux du Ciel ; quand la persuasion d'une autre Vie lui fait envisager les grandeurs de celle-ci comme des chimères , on dit que la tête lui a tourné , & on lui fait une Foi-
 blessé honteuse de ce qui nous est proposé dans le Christianisme pour la plus grande Vertu.

L'Esprit ordinaire est peu favorable aux grandes Vertus ; une Sagesse élevée offense une commune Raïson. La mienne toute commune qu'elle est , admire une personne véritablement persuadée , & s'étonneroit beaucoup encore , que cette personne tout-à-fait persuadée , pût être sensible à aucun avantage de la Fortune. Je doute un peu de la persuasion de ces Prêcheurs , qui nous offrant le Royaume des Cieux en public , sollicitent en particulier un petit Benefice avec le dernier empressement.

La seule idée des Biens éternels rend la possession de tous les autres méprisable à un homme qui a de la Foi : mais parce que peu de gens en ont , peu de gens défendent l'idée contre les objets ; l'Espérance de ce que l'on nous promet cedant naturellement à la Joüissance de ce qu'on nous donne. Dans la plûpart des Chrétiens , l'envie de croire tient lieu de Créance : la Volonté leur fait une espece de Foi par les desirs , que l'entendement leur refuse par ses lumières

mieres (1). J'ai connu des Dévots qui dans une certaine contrariété entre le Cœur & l'Esprit, aimoient Dieu veritablement sans le bien croire. Quand ils s'abandonnoient aux mouvemens de leur Cœur, ce n'étoit que zele pour la Religion; tout étoit ferveur, tout amour: quand ils se tournoient à l'intelligence de l'Esprit, ils se trouvoient étonnés de ne pas comprendre ce qu'ils aimoient, & de ne savoir comment se répondre à eux-mêmes du sujet de leur Amour. Alors, *les Consolations leur manquoient*, pour parler en terme de Spiritualité; & ils tomboient dans ce triste état de la Vie Religieuse, qu'on appelle *Aridité & Secheresse* dans les Convents.

Dieu seul nous peut donner une Foi sûre, ferme, & veritable. Ce que nous pouvons faire de nous, est de captiver l'Entendement malgré la répugnance des lumieres naturelles, & de nous porter avec soumission à exécuter

(1) Il est certain, *dit* Mr. Jurieu, que l'homme croit cent choses, parce qu'il les veut croire sans autre raison, & il les veut croire, parce que ses Passions y trouvent leur intérêt..... Je crois les Mysteres de

l'Evangile, non par conviction, mais parce que je crois que cela est de la dernière importance pour la Gloire de Dieu & pour mon salut. TRAITE' DE LA NATURE & DE LA GRACE, pag. 224. & 225.

cuter ce qu'on nous prescrit. L'Humanité mêle aisément ses Erreurs en ce qui regarde la Créance : elle se mécompte peu dans la pratique des Vertus ; car il est moins en nôtre pouvoir de penser juste sur les choses du Ciel , que de bien faire. Il n'y a jamais à se méprendre aux actions de Justice & de Charité. Quelquefois le Ciel ordonne , & la Nature s'oppose : quelquefois la Nature demande ce que défend la Raison. Sur la Charité , tous les droits sont concertés : il y a comme un accord general entre le Ciel , la Nature , & la Raison.

*Que la DEVOTION est le dernier XLIX.
de nos AMOURS.*

LÀ Devotion est le dernier de nos Amours, où l'Ame qui croit aspirer seulement à la félicité de l'autre Vie , cherche sans y penser à se faire quelque douceur nouvelle en celle-ci. L'habitude dans le Vice est un vieil attachement qui ne fournit plus que des dégoûts ; d'où vient d'ordinaire qu'on se tourne à Dieu par esprit de changement , pour former en son Âme de nouveaux desirs , & lui faire sentir les mouvemens d'une Passion naissante : la Dévotion fera retrouver quelquefois.

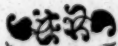
quelquefois à une Vieille des délicatesses de sentiment , & des tendresses de cœur , que les plus Jeunes n'auroient pas dans le Mariage , ou dans une Galanterie usée. Une Dévotion nouvelle plaît en tout , jusqu'à parler des vieux Pechés dont on se repent ; car il y a une douceur secrète à détester ce qui en a déplu , & à rappeler ce qu'ils ont eu d'agréable.

A bien examiner un Vicieux converti , on trouvera fort souvent qu'il ne s'est défait de son Peché , que par l'ennui & le chagrin de sa Vie passée. En effet , à qui voyons-nous quitter le Vice dans le tems qu'il flate son imagination , dans le tems qu'il se montre avec des agrémens , & qu'il fait goûter des délices ? On le quitte lors que ses Charmes sont usés , & qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur ; ce n'est donc point ce qui plaisoit , qu'on quitte en changeant de Vie ; c'est ce qu'on ne pouvoit plus souffrir ; & alors le sacrifice qu'on fait à Dieu , c'est de lui offrir des dégoûts ; dont on cherche à quelque prix que ce soit , à se défaire.

Il y a deux impressions du Vice sur nous , fort différentes. Ce qu'il y a d'ennuyeux & de languissant à la fin , nous fait détester l'offense envers Dieu ; ce qu'il a eu de délicieux en ses commencemens , nous fait regretter

gretter le plaisir sans y penser ; & de-là vient qu'il y a peu de Conversions où l'on ne sente un mélange secret de la douceur du souvenir , & de la douleur de la penitence. On pleure, il est vrai , avec une pleine amertume , un Crime odieux : mais le repentir des Vices qui nous furent chers , laisse toujours un peu de tendresse pour eux mêlée à nos larmes. Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une Passion amoureuse ; & cette Passion est en nous si naturelle , qu'on ne se repent point sans Amour d'avoir aimé. En effet, s'il souvient à une Ame convertie d'avoir soupiré ; ou elle vient à aimer Dieu , & s'en fait un nouveau sujet de soupirs & de langueurs ; ou elle arrête son souvenir avec agrément sur l'objet de ses tendresses passées. La peur de la Damnation, l'image de l'Enfer avec tous ses feux , ne lui ôteront jamais l'idée d'un Amant : car ce n'est pas à la Crainte, c'est au seul Amour qu'il est permis de bien effacer l'Amour. Je dirai plus. Une personne sérieusement touchée , ne songe plus à se sauver , mais à aimer , quand elle s'unit à Dieu. Le Salut , qui faisoit le premier de ses soins , se confond dans l'Amour qui ne souffre plus de soins dans son Esprit , ni de desirs en son Ame que les siens. Que si on pense à l'Eternité dans cet état , ce n'est point pour appréhender les Maux dont on nous menace.

menace, ou pour esperer la Gloire que l'on nous promet ; c'est dans la seule vûë d'aimer éternellement qu'on se plaît à envisager une éternelle durée. Où l'Amour a su regner une fois, il n'y a plus d'autre Passion qui subsiste d'elle-même ; c'est par lui que l'on espere & que l'on craint ; c'est par lui que se forment nos joyes & nos douleurs ; le Soupçon, la Jalousie, la Haine même, deviennent insensiblement de son fond ; & toutes ces Passions, de distinctes & particulieres qu'elles étoient, ne sont plus à le bien prendre, que ses mouvemens. Je hais un vieil Impie comme un méchant, & le méprise comme un malhabile homme, qui n'entend pas ce qui lui convient. Tandis qu'il fait profession de donner tout à la Nature, il combat son dernier penchant vers Dieu, & lui refuse la seule douceur qu'elle lui demande. Il s'est abandonné à ses Mouvements, tant qu'ils ont été vicieux ; il s'oppose à son Plaisir, si-tôt qu'il devient une Vertu. *Toutes les Vertus*, dit-on, *se perdent au Ciel*, à la reserve de la *Charité*, c'est-à-dire, l'*Amour* ; en sorte que Dieu qui nous le conserve après la Mort, ne veut pas que nous nous en défassions jamais pendant la Vie.



DISCOURS

DISCOURS.

L.

QUE d'Ennuis , de Chagrins accompagnent la Vie !

Qu'à de tristes Malheurs on la voit asservie !

Qu'il nous faut essuyer de peines , de travaux ,
Sans compter que chez nous est le fonds de nos
Maux !

Fâcheux Entendement tu nous fais toujours crain-
dre ;

Douloureux Sentiment tu nous fais toujours plain-
dre ;

Funeste Souvenir dont je me sens blessé ,

Pourquoi rappelles-tu le mal déjà passé ?

Pourquoi venir encor par de noires images

Affliger nos Esprits , & troubler nos Courages ?

Nos Biens sont en idée , en espoir , en desir ;

Posséder ce qu'on veut , est la fin du Plaisir.

Le Monde nous déplaît , & les lieux solitaires

En offrant du repos nous cachent des miseres.

D'un Esprit inquiet le nouveau sentiment

Dans un autre séjour va changer de tourment ;

Et ce trouble dernier dont l'Ame est agitée ,

Fait regretter celui qui l'avoit tourmentée.

Les plus voluptueux à la fin sont touchés ,

Et toutes les douceurs leur deviennent Pechés :

Tout ce qu'ils ont aimé leur paroît une offense ,

Ce n'est que Repentir , ce n'est que Pénitence :

Les Desirs innocens sont pour eux criminels ;

Tout leur prêche l'Enfer , & ses Feux éternels.

L'autre de la Vertu hait la triste habitude ,

Et ne peut plus souffrir son air fâcheux & rude :

De ses ordres chagrins , de son austerité ,

Le Sage quelquefois se trouve rebuté ;

Comme

Comme un autre *Brutus*, il se plaint, il murmure,

Et reproche les Maux que pour elle il endure.

Le Bizarre, amoureux d'un chimerique Honneur,

Se fait un faux Devoir contraire à son Bonheur ;

Il traîne loin des Cours sa Probité sauvage,

Traitant de corrompus le Prudent & le Sage :

Le Travers généreux de son intégrité,

Ne voit rien qu'Infamie, & tout est Lâcheté :

De son Indépendance il se fait une étude ;

Mais le soin d'être libre est une servitude :

Et qui veut être seul à se donner la Loi,

Farouche pour tout autre est esclave de soi.

CATON, cet Ennemi de toute Tyrannie,
Est son Tyran lui-même en s'arrachant la Vie :

César pardonne à tous au sortir des Combats,

Et le cruel *Caton* ne se pardonne pas.

Vaincu, sur le Vainqueur, tu prends le droit du Crime,

Te rends ton Oppresseur, & te fais ta Victime :

Tu fais ce que tu crains des Volontés d'un Roi,

Et ton Ordre, *Caton*, s'exécute sur toi.

Celui qui de tout faire a la pleine licence :

Ne se tient pas heureux avec tant de Puissance :

Il gouverne le Monde ; & connoît en effet,

Que pouvoir ce qu'on veut, n'est pas un Bien parfait.

SYLLA, le Grand *Sylla*, ce fier Maître de Rome,

Sentoit secrètement les foiblesses de l'Homme,

Découvrant quelquefois la tristesse d'un Cœur,

Ennuyé du Pouvoir, & de toute Grandeur.

Il se nommoit heureux, s'élevant à l'Empire ;

De se voir absolu, malheureux il soupire ;

Et Dictateur qu'il est, ne songe qu'au moyen,

De rentrer dans l'état de simple Citoyen.

Ne tirons pas toujours nos Exemples de Rome ;

Pourquoi

DE SAINT-EVREMOND. 281

Pourquoi les tirer de si loin ?

Quand le sujet nous porte à parler d'un Grand-Homme,

La *France* en fournira plus qu'on n'en a besoin.
 BOURBON, ce fier Sujet, ce fameux Connétable,
 Aux Dames dédaigneux, aux Maîtres redoutable,
 Pour & contre la *France* également Vainqueur,
 Au Pape, au Roi funeste, & craint de l'Empereur,
 Qui mettoit *Rome* aux fers, & sans sa destinée
 Par un Ordre absolu, qui l'auroit gouvernée ;
 Ce *Bourbon* autrefois & si brave & si beau,
 Laisse un Nom inutile, & manque de Tombeau.

Amassons des Trésors ; une infame Avarice,
 Des Trésors amassés fera nôtre supplice :
 Ils nous troublent vivans par le soin d'aquerir,
 Et font nôtre embarras lors qu'il nous faut mourir.
 Le plus riche Sujet qu'ait jamais eu la *France*,
 JULE (1) de qui les Biens égaloient la Puissance
 Comme un nouveau *Socrate* auroit quitté le jour,
 S'il avoit su quitter l'Objet de son Amour ;
 Si l'interêt du Bien qui faisoit sa tendresse
 N'eût mêlé dans sa Mort quelque trait de foiblesse.
 La clarté du Soleil eut pour lui peu d'appas,
 Il craignit peu les Maux qui suivent le trépas,
 Et cette Eternité qu'un Mourant envisage
 Vint régler son Devoir sans troubler son Courage.
 Là dans un plein repos il put s'entretenir
 Des funestes discours d'un affreux Avenir ;
 L'appareil de la Mort le trouva sans allarme,
 Il vit couler des pleurs sans jeter une larme :
 Si l'amour de l'Argent n'avoit su l'attendrir
 Il eût pû même apprendre aux *Anglois* à mourir.
 A son dernier moment ce fut l'unique chaîne
 Dont le Cœur attaché se défit avec peine.

Tout

(1) Le Cardinal Mazarin.

Tout ce qu'on peut trouver de rare en l'Univers ,
 Ce qu'apporte à nos Bords le Commerce des Mers ;
 Ce que peuvent tirer les Maîtres de la Terre
 D'une Paix florissante & d'une heureuse Guerre ;
 Plus riche , plus puissant que nos vieux Souverains ,
Jule l'avoit entre les mains.

Mais inutile fruit d'une fausse Prudence !
 Qu'êtes-vous devenue , orgueilleuse Abondance ?
 De tout ce vain amas que voit-on demeuré ?
Hortence a tout perdu sans avoir murmuré.

CONDE' qui n'eut point de Modèle ,
 Et qui doit en servir toujours ,
 Si l'on veut aquerir une Gloire immortelle ,
 Qui des Siecles futurs fera tout le Discours ;
 Condé , ce grand Foudre de Guerre
 Sera comme *Alexandre* un jour enseveli ,
 Et n'entendra point sous la Terre ,
 Le bruit que fait un Nom dont le Monde est rempli.
 Un Héros qui n'est plus , est peu digne d'envie :
 Les vivans sont sujets aux troubles de la Vie ;
 Ils ne séparent point la Gloire des Malheurs ,
 Ni l'éclat des Vertus des secretes Douleurs.
 D'une Raison tranquille ils ignorent l'usage ,
 La douceur du Repos est un Tourment pour eux ;
 Et si vivre content est le parti du SAGE ;
 Vivre dans les travaux pour mourir glorieux ,
 Du HEROS est le personnage.



DIALOGUE. LI.

SAINT-EVREMOND,
MADAME MAZARIN.

SAINT-EVREMOND.

Demeurez , me disoit *Hortence* ,
Surmontez la tentation.
La surmonter en sa présence !
Dans le tems que l'impression
Doit avoir plus de violence !
On ne peut ; la commission
Se devoit donner pour l'absence.
Mais quand j'y fais réflexion ,
Son idée a trop de puissance :
Par elle mon émotion
Auroit eu plus de véhémence.
Quand Nature & Religion
A mon âge ont fait alliance ,
Et qu'il vient de cette union
Remontrance sur remontrance ,
Pour l'exacte observation
Du Précepte de Continence ;
Alors l'Imagination
Laisse à nos Sens l'obéissance ,
Et vive en sa rebellion
Prend plaisir à l'extravagance
D'une amoureuse Passion.
Telle est , telle est , divine *Hortence* ,
D'un Absent la condition ,

A a 2

Qu'il

Qu'il demande vôtre présence
Pour vaincre la tentation.

MADAME MAZARIN.

Et j'ai besoin de vôtre Absence
Pour vivre sans affliction.
Le matin contre ma défense,
Prendre & lire devant mes yeux
Les Livres que j'aime le mieux ;
A dîné par un goût de *France*
La Poularde-aux-œufs rejeter ;
Brawn & Venaison détester ;
Vins de *Portugal*, de *Florence*,
Pour nous parler toujours des Vins
D'*Ay*, d'*Avenet*, & de *Reims*,
De plus, avoir dans le silence
Un rire secret & malin ;
Puis d'un Ridicule assez fin
Dont vous possédez la science
Honoré vos meilleurs Amis ;
Croire que tout vous est permis ;
Que par une DIVINE HORTENCE,
Et quelque malheureux Ecrit,
Vous gouvernerez mon Esprit :
C'est trop, c'est trop de confiance.
Le plus sage quand il est vieux
Dans le commerce est ennuyeux,
Et le plus méchant personnage
C'est d'être vieux sans être sage.
Il faut pourtant vous accorder
Un Merite qui m'a su plaire ;
C'est qu'à mes heures de gronder,
Vous pouviez souffrir, & vous taire ;
Dans la Dispute me ceder,
Quand la Raison m'étoit contraire,
Et toujours vous accommoder

Discre-

DE SAINTE-EVREMOND. 285

Discrettement à ma colere :
J'en cherche un propre à succeder
Dans un emploi si necessaire ;
En attendant il faut s'aider ,
Comme on pourra de la Doüairiere.

SAINTE-EVREMOND.

Oui , je veux bien vous l'accorder ,
C'est un fort méchant personnage ,
Que d'être vieux sans être sage.
Mais à vos heures de gronder ,
Si je puis souffrir , & me taire ,
Dans la Dispute vous ceder ,
Quand la Raison vous est contraire ;
On peut justement décider
Que la Belle & *Divine Hortense*
Par la secrete autorité ,
Que se donne la Verité ,
Me fait sage sans qu'elle y pense.
Que si je suis au rang des Fous ,
Ce ne peut être que par elle ;
Conserver sa Raison en la voyant si belle ,
Seroit une Vertu trop au dessus de nous.



SUR

LII.

SUR LA MORT
DE CHARLES SECOND (1).
STANCES IRREGULIERES.

N'ATTENDEZ pas de moi ces merveilles étran-
ges ,
Dont les Faiseurs de Vers composent leurs loüanges ;
On ne me verra point recourir au *Soleil*
Pour la comparaison d'un Prince sans pareil.

Le Dieu *Mars* est usé dans les Discours de Guerre ;
Jupiter fatigué de lancer le Tonnerre ,
Doit rompre tout commerce avecque les Mortels ,
Et quitter leurs Ecrits comme ils font ses Autels.

Le triste & grand sujet de cette Poësie
Rejette le secours de nôtre fantaisie ,
Toute Fable l'offense : Erreurs & Vanités ,
Faites place en mes Vers aux pures Verités.

CHARLES , CHARLES fut fait pour gouverner
les hommes ,
Comme un Prince doit l'être en ce Siècle où nous
sommes ;

Doux , clement , équitable , au Bien toujourns porté ,
Punissant rarement , & par nécessité.

Pour des maux à venir , il ne fut jamais craindre ,
Pour des maux arrivés moins encore se plaindre ,
Facile

(1) CHARLES II. Roi | Withe-hall le 16. de Fé-
d'Angleterre mourut à | vrier 1685.

DE SAINT-EVREMOND. 287

Facile sans foiblesse , & ferme sans effort ,
Intrépide en sa Vie aussi-bien qu'à sa Mort.

Je voudrois oublier ses Disgraces passées ,
Je voudrois effacer de mes tristes pensées ,
Un misérable Etat mille fois rebatu ;
Mais couvrir ses malheurs d'un éternel silence :
C'est trahir son Merite , & faire violence
Aux intérêts de sa Vertu.

Qui n'a point admiré la grandeur de Courage
Qui le porta cent fois au milieu du carnage ,
Dont il fut par miracle à la fin garanti ?
Son Salut merveilleux étonne dans l'Histoire ,
Et lui fit plus d'honneur que ne fit la Victoire
Au Chef du funeste parti (1).

Le dégoût des Tyrans , le repentir du Crime ,
Les Droits & les Vertus du Prince légitime ,
Par des moyens cachés préparoient son retour ,
Et de ce grand Succès à tous imperceptible ,
Quand les plus pénétrants le croyoient impossible ,
On vit arriver l'heureux Jour.

Jour à jamais fameux sur la Terre & sur l'Onde !
Les Peuples à l'envi par des cris éclatans
Benissoient un Monarque où leur bonheur se fonde ;
La fausse Liberté vit achever son tems ;

Et

(1) Charles II. ayant
été défait par Cromwel
à la bataille de Worces-
ter (le 13. de Septembre
1651.) ne songea plus qu'à
se sauver des mains des
Parlementaires , qui a-
voient mis sa tête à prix.

Il se déguisa en Paysan ,
& tâchant de gagner au-
plûtôt la Mer pour se re-
tirer en France , il fut
obligé de passer une nuit
entière sous un gros chêne
tout feu , sans quoi il couroit
risque d'être découvert.

Et cette Faëtieuse en desordres feconde
Eût cherché dans la foule en vain deux Mécontents.

Vous que le Ciel forma d'une humeur vagabonde ;
Chercheurs de Rarétés , Curieux importans ,
Bernier , il vous falloit venir du bout du Monde ,
Pour contempler un Prince & ses Sujets contents (1).

Ainsi CHARLES s'est vû dans le cours de sa Vie ,
Ou plaint en malheureux , ou bien digne d'envie ,
Au gré d'un destin inégal ;

Ainsi fut & Disgrace & Faveur peu commune ,
Pour apprendre à jouir de la bonne Fortune ,
Et pour se faire un Bien du souvenir du Mal.

Des Maux & des Perils l'affreuse violence
N'a jamais essayé d'abattre sa Constance ,
Que l'on n'ait vû tomber cet inutile effort :
Des Pompes , des Grandeurs la Vanité flatteuse ,
Des Biens & des Plaisirs la jouissance heureuse ,
N'ont point changé ses mœurs au changement du Sort.

Un autre parleroit du *Temple de Memoire* ,
Un autre prometroit de l'*immortaliser* ;
Mais CHARLES comme grand fut aquerir la Gloire.
Aquisé , comme Sage il fut la mépriser.

Instruit par ses malheurs à gouverner les hommes ,
Il s'est fait avec eux un commun intérêt :

Au Trône sans orgueil , il fait tout ce qu'il est ,
Et de-là sans mépris il voit ce que nous sommes.

Je vais dire beaucoup sans beaucoup discourir ;
S'il eût été Sujet , on l'eût choisi pour Maître ,
Pour le bien des Mortels il devoit plutôt naître ,
Et ne devoit jamais mourir.

S U R

(1) <i>Mr. Bernier si connu</i> par ses VOYAGES , & par son ABREGE' DE LA PHILOSOPHIE DE	}	GASSENDI vint en An- gleterre après la mort de Charles II.
---	---	---

SUR LES POEMES LIII.
DES ANCIENS.

IL n'y a personne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les Ouvrages des Anciens. J'admire le Dessein, l'Economie, l'élevation de l'Esprit, l'étendue de la Connoissance : mais le changement de la Religion, du Gouvernement, des Mœurs, des Manieres, en a fait un si grand dans le Monde, qu'il nous faut comme un nouvel Art pour entrer dans le Goût & dans le Génie du Siècle où nous sommes.

Et certes mon Opinion doit être trouvée raisonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car si l'on donne des Caractères tout opposés lors qu'on parle du Dieu des *Israélites* & du Dieu des *Chrétiens*, quoi que ce soit la même Divinité : si on parle tout autrement du Dieu des Batailles, de ce Dieu terrible qui commandoit d'exterminer jusqu'au dernier des Ennemis ; que de ce Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne qu'on les aime : si la Création du Monde est décrite avec un génie ; la Rédemption des Hommes avec un autre : si l'on a besoin d'un genre d'Eloquence pour prêcher

la Grandeur du Pere qui a tout fait ; & d'un autre pour exprimer l'Amour du Fils qui a voulu tout souffrir : comment ne faudroit-il pas un nouvel Art & un nouvel Esprit , pour passer des faux Dieux au veritable , pour passer de *Jupiter* , de *Cybele* , de *Mercur*e , de *Mars* , d'*Apollon* , à JESUS-CHRIST , à la Vierge , à nos Anges , & à nos Saints ?

Otez les Dieux à l'Antiquité , vous lui ôtez tous ses Poèmes : la constitution de la Fable est en desordre ; l'Economie en est renversée. Sans la priere de *Thetis* à *Jupiter* , & le Songe que *Jupiter* envoie à *Agamemnon* ; il n'y a point d'ILLIADÉ : sans *Minerve* ; point d'ODYSSÉE : sans la protection de *Jupiter* , & l'Assistance de *Venus* ; point d'ENEIDE. Les Dieux assemblés au Ciel déliberoient de ce qui devoit se faire sur la Terre : c'étoit eux qui formoient les Resolutions , & qui n'étoient pas moins necessaires pour les executer , que pour les prendre. Ces Chefs immortels des Partis des Hommes concertoient tout , animoient tout ; inspiroient la force & le courage ; combattoient eux-mêmes ; & à la reserve d'*Ajax* qui ne leur demandoit que de la Lumiere, il n'y avoit pas un Combattant considerable qui n'eût son Dieu sur son Chariot , aussi-bien que son Ecuyer : le Dieu pour conduire son Javelot ; l'Ecuyer , pour la conduite de ses Chevaux.

Les

Les Hommes étoient de pures Machines , que de secrets Ressorts faisoient mouvoir ; & ces Ressorts n'étoient autre chose que l'Inspiration de leurs Déeses , & de leurs Dieux.

La Divinité que nous servons est plus favorable à la Liberté des Hommes. Nous sommes entre ses mains , comme le reste de l'Univers par la Dépendance ; nous sommes entre les nôtres pour délibérer & pour agir. J'avoüe que nous devons toujours implorer sa Protection. *Lucrece* la demande lui-même ; & dans le Livre où il combat la Providence de toute la force de son Esprit , il prie , il conjure ce qui nous gouverne , d'avoir la bonté de détourner les Malheurs :

Quod procul à nobis flectat Natura gubernans(1).

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette Majesté redoutable , dont il n'est pas permis de prendre le Nom en vain. Que les fausses Divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions ; ce sont Fables elles-mêmes , vains effets de l'imagination des Poètes. Pour les Chrétiens , ils ne donneront que des Verités à celui qui est la Verité pure ; & ils accommoderont tous leurs discours à sa Sagesse & à sa Bonté.

Ce

(1) *Lucret. Lib. I. Voyez* | *Mr. Bayle , à l'Article*
le DICTIONNAIRE de | *du Poëte* *LUCRECE.*

Ce grand changement est suivi de celui des Mœurs, qui pour être aujourd'hui civilisées & adoucies, ne peuvent souffrir ce qu'elles avoient de farouche & de sauvage en ce tems-là. C'est ce changement qui nous fait trouver si étranges les Injures feroces & brutales que se disent *Achille* & *Agamemnon* (1). C'est par-là qu'*Agamemnon* nous est odieux, lors qu'il ôte la vie à ce *Troyen*, à qui *Ménélas* pour qui se faisoit la Guerre, pardonne généreusement : *Agamemnon* le ROI DES ROIS (2), qui devoit des Exemples de Vertu à tous les Princes & à tous les Peuples ; le lâche *Agamemnon* tuë ce misérable de sa propre main. C'est par-là qu'*Achille* nous devient en horreur, lors qu'il tuë le jeune *Lycaon*, qui lui demandoit la vie si tendrement. C'est par-là que nous haïssons jusqu'à ses Vertus, quand il attache le Corps d'*Hector* à son Chariot, & qu'il le traîne inhumainement au Camp des Grecs. Je l'aimois Vaillant, je l'aimois Ami de *Patrocle* ; la cruauté de son action me fait haïr sa Valeur & son Amitié. C'est tout le contraire pour *Hector*. Ses bonnes Qualitez reviennent dans nôtre Esprit : nous le regret-

tons

(1) Dans l'ILIADÉ | Chien, & Cœur de Cerf.
Achille appelle Agamem- | (2) C'est ainsi qu'Ho-
nob, Sac à Vin ; Teux de | mere le nomme.

tons davantage : son idée devenuë plus chere, s'attire tous les sentimens de nôtre affection.

Et qu'on ne dise point en faveur d'*Achille*, qu'*Hector* a tué son cher *Patrocle*. Le ressentiment de cette Mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de suspendre la Vengeance, & d'attendre ses Armes avant que d'aller combattre ; une douleur si patiente ne le devoit pas pousser à cette barbarie, le combat fini. Mais dégageons l'Amitié de nôtre Aversion. La plus douce, la plus tendre des Vertus ne produit point des effets si contraires à sa nature. *Achille* les a trouvés dans le fonds de son Naturel. Ce n'est point à l'Ami de *Patrocle*, c'est à l'inhumain, à l'inéxorable *Achille* qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices du Héros ne retomberont pas sur le Poëte. *Homere* a plus songé à peindre la Nature telle qu'il la voyoit, qu'à faire des Héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de Passions que de Vertus : les Passions étant du fond de la Nature, & les Vertus n'étant purement établies en nous que par les lumieres d'une Raïson instruite & enseignée.

La Politique n'avoit pas encore lié les Hommes par les nœuds d'une Societé raisonnable ; elle ne les avoit pas bien tournés

encore pour les autres : la Morale ne les avoit pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étoient pas assez nettement dégagées des mauvaises. *Ulyffe* étoit prudent & timide ; précautionné contre les perils ; industrieux pour en sortir ; vaillant quelquefois, lors qu'il y avoit moins de danger à l'être , qu'à ne l'être pas. *Achille* étoit vaillant & feroce ; & (ce qu'*Horace* n'a pas voulu mettre dans le Caractère qu'il en a donné) se relâchant quelquefois à des Puerilités fort grandes. Sa nature incertaine & mal réglée , produisoit des Mœurs tantôt farouches , tantôt pueriles : tantôt il traînoit le corps d'*Hector* en barbare ; tantôt il prioit la Déesse sa Mere en Enfant , de chasser les Mouches de celui de *Patrocle* son cher Ami.

Les Manieres ne sont pas moins différentes que les Mœurs. Deux Héros animés pour le Combat ne s'amuseroient point aujourd'hui à se conter leur Généalogie : mais il est aisé de voir dans l'*ILIADÉ* , dans l'*ODYSSEÉ* , & dans l'*ENEIDE* même , que cela se pratiquoit. On discouroit avant que de se battre , comme on harangue en *Angleterre* avant que de mourir.

Pour les Comparaisons , la Discretion nous en fera moins faire : le Bon sens les rendra justes ; l'Invention nouvelles. Le *Soleil* , la *Lune* , les *Etoiles* , les *Elemens* , ne
leur

leur prêteront plus une magnificence usée : les *Loups*, les *Bergers*, les *Troupeaux*, ne nous fourniront plus une Simplicité trop connue.

Il me paroît qu'il y a une infinité de Comparaisons qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un *Milan* qui fond sur une *Colombe* ; un *Epervier* qui charge de petits *Oiseaux* ; un *Faucon* qui fait sa descente : tous ces *Oiseaux* ont plus de rapport entre eux dans la rapidité de leur Vol, qu'ils n'en ont avec l'impetuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des Noms de *Milan*, d'*Epervier*, de *Faucon*, vous ne verrez que la même chose. La violence d'un *Tourbillon* qui déracine les Arbres, ressemble plus à celle d'une *Tempête* qui fait quelque autre desordre, qu'aux objets avec qui on en fait la comparaison. Un *Lion* que la faim chasse de sa caverne ; un *Lion* poursuivi par les Chasseurs ; une *Lionne* furieuse & jalouse de ses Petits ; un *Lion* contre qui tout un Village s'assemble ; & qui ne laisse pas de se retirer fierement avec orgueil : c'est un *Lion* diversément représenté ; mais toujours *Lion* qui ne donne pas des idées assez différentes.

Quelquefois les Comparaisons nous tirent des Objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal-

à-propos une diversion. Je m'attache à considérer deux Armées qui vont se choquer , & je prens l'esprit d'un Homme de guerre , pour observer la contenance , l'ordre , la disposition des Troupes : tout d'un coup on me transporte au *bord d'une Mer que les Vents agitent* , & je suis plus prêt de voir des Vaisseaux brisés , que des Bataillons rompus. Ces vastes pensées que la Mer me donne effacent les autres. On me représente *une Montagne toute en feu* , & une *Forêt toute embrasée*. Où ne va point l'idée d'un Embrasement ? Si je n'étois bien Maître de mon Esprit , on me conduiroit insensiblement à l'imagination de la Fin du Monde. De cet Embrasement si affreux , on me fait passer à un *éclat terrible de nuës enfermées dans un valon* ; & à force de Diversions on me détourne tellement de la premiere Image qui m'attachoit , que je perds entierement celle du Combat.

Nous croyons embellir les objets , en les comparant à des Etres éternels , immenses , infinis , & nous les étouffons au lieu de les relever. Dire qu'une Femme est *aussi belle que Madame Mazarin* ; c'est la louer mieux que si on la comparoit au *Soleil* ; car le sublime & le merveilleux font honneur ; l'impossible & le fabuleux détruisent la Louange qu'on veut donner.

La

La Verité n'étoit pas du goût des premiers Siècles : un Mensonge utile , une Fausseté heureuse , faisoit l'interêt des Imposteurs , & le plaisir des Crédules. C'étoit le secret des Grands & des Sages, pour gouverner les Peuples & les Simples. Le Vulgaire , qui respectoit des Erreurs mystérieuses , eût méprisé des Verités toutes nues : la Sagesse étoit de l'abuser. Le Discours s'accomodoit à un usage si avantageux : ce n'étoient que Fictions , Allégories , Paraboles ; rien ne paroissoit comme il est en soi : des Dehors précieux & figurés couvroient le fonds de toutes choses ; de vaines Images cachotent les réalités , & des Comparaisons trop fréquentes détournoient les hommes de l'application aux vrais objets , par l'amusement des Ressemblances.

Le Génie de nôtre Siècle est tout opposé à cet esprit de Fables & de faux Mystères. Nous aimons les Verités déclarées ; le Bon-sens prévaut aux illusions de la fantaisie ; rien ne nous contente aujourd'hui que la Solidité & la Raison. Ajoûtez à ce changement du Goût , celui de la Connoissance. Nous envisageons la Nature autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux , cette demeure éternelle de tant de Divinités , ne sont plus qu'un Espace immense & fluide. Le même Soleil nous luit encore ;
mais

mais nous lui donnons un autre cours : au lieu de s'aller coucher dans la Mer , il va éclairer un autre Monde. La Terre immobile autrefois , dans l'opinion des hommes , tourne aujourd'hui dans la nôtre , & rien n'est égal à la rapidité de son Mouvement. Tout est changé ; les Dieux , la Nature , la Politique , les Mœurs , le Goût , les Manières. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos Ouvrages ?

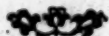
Si *Homere* vivoit presentement , il feroit des Poëmes admirables , accommodés au Siècle où il écriroit. Nos Poëtes en font de mauvais , ajustés à ceux des Anciens , & conduits par des Regles , qui sont tombées , avec des choses que le tems a fait tomber.

Je sai qu'il y a de certaines Regles éternelles , pour être fondées sur un Bon sens , sur une Raison ferme & solide , qui subsistera toujours : mais il en est peu qui portent le caractère de cette Raison incorruptible. Celles qui regardoient les Mœurs , les Affaires , les Coûtumes des vieux *Grecs* , ne nous touchent guère aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit *Horace* des Mots. Elles ont leur âge & leur durée. Les unes meurent de vieillesse ; *Ita verborum interit atas* : les autres périssent avec leur Nation , aussi-bien que les Maximes du Gouvernement , lesquelles ne subsistent pas après l'Empire.

Il n'y en a donc que bien peu qui ayent droit de diriger nos Esprits dans tous les tems ; & il seroit ridicule de vouloir toujours regler des Ouvrages nouveaux , par des Loix éteintes. La Poësie auroit tort d'exiger de nous ce que la Religion & la Justice n'en obtiennent pas.

C'est à une imitation servile & trop affectée , qu'est dûë la disgrâce de tous nos Poëmes. Nos Poëtes n'ont pas eu la force de quitter les Dieux , ni l'adresse de bien employer ce que nôtre Religion leur pouvoit fournir. Attachés au goût de l'Antiquité , & necessités à nos sentimens , ils donnent l'air de *Mercury* à nos Anges , & celui des Merveilles fabuleuses des anciens à nos Miracles. Ce Mélange de l'Antique & du Moderne leur a fort mal réussi : & on peut dire qu'ils n'ont sù tirer aucun avantage de leurs Fictions , ni faire un bon usage de nos Verités.

Concluons que les Poëmes d'*Homere* seront toujours des Chefs-d'œuvres : non pas en tout des Modeles. Ils formeront nôtre Jugement ; & le Jugement reglera la Disposition des choses presentes.



LIV. DU MERVEILLEUX

*Qui se trouve dans les Poèmes
des Anciens.*

S I l'on considère le Merveilleux des Poèmes de l'Antiquité , dégagé des beaux Sentimens , des fortes Passions , des Expressions nobles , dont les Ouvrages des Poètes sont embellis ; si on le considère destitué de tous Ornaments , & qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même , je suis persuadé que tout homme de bon-sens ne le trouvera guère moins étrange que celui de la Chevalerie. Encore le dernier est-il plus discret en ce point , qu'on y fait faire aux Diables & aux Magiciens toutes les choses pernicieuses , sales , des-honnêtes ; au lieu que les Poètes ont remis ce qu'il y a de plus infame au Ministère de leurs Déeses & de leurs Dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les Poèmes ne soient admirés , & que les Livres de Chevalerie ne paroissent ridicules. Les uns admirés pour l'Esprit & la Science qu'on y trouve , les autres trouvés ridicules pour l'imbecillité dont ils sont remplis. Le Merveilleux des Poèmes soutient

tient son extravagance fabuleuse par la beauté du Discours , & par une infinité de Connoissances exquisés qui l'accompagnent. Celui de la Chevalerie décredite encore la folle invention de sa Fable , par le ridicule du Stile dont il semble se revêtir.

Mais quoi qu'il en soit , le fabuleux du Poëme a engendré celui de la Chevalerie ; & il est certain que les Diables & les Enchanteurs causent moins de mal en celui-ci que les Dieux & leurs Ministres en celui-là. La Déesse des Arts , de la Science , de la Sagesse , inspire une fureur insensée au plus brave des *Grecs* (1) , & ne lui laisse recouvrer le Sens qu'elle lui a ôté , que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à se tuer lui-même par désespoir. La plus grande & la plus prude des Immortelles favorise de honteuses Passions , & facilite de criminelles Amours (2). La même Déesse employe toute sorte d'artifices pour perdre des Innocens , qui ne devroient se ressentir en rien de son courroux. Il ne lui suffit pas d'épuiser son Pouvoir & celui des Dieux, qu'elle a sollicités pour perdre *Enée* , elle corrompt le Dieu du Sommeil , pour endormir infidelement *Palinure* , & faire en sorte qu'il pût tomber
dans

(1) Ajax Fils de Te-
lamon.

(2) Junon dans l'E-
NEIDE.

dans la Mer , comme cette trahison l'y fit tomber , & l'y fit perir.

Il n'y a pas un des Dieux , en ces Poëmes, qui ne cause aux Hommes les plus grands malheurs , ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici-bas , qui ne s'exécute par leur Ordre , ou ne s'autorise par leur Exemple ; & c'est une des choses qui a le plus contribué à former la Secte des *Epicuriens* , & à la maintenir. *Epicure* , *Lucrece* , *Pétrone* , ont mieux aimé faire des Dieux oisifs , qui jouissent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos , que de les voir agissans & funestement occupés à la ruine de la nôtre. *Epicure* même a prétendu s'en faire un mérite de Sainteté envers les Dieux ; & de-là est venue cette Sentence que *Bacon* a tant admirée : *Non Deos Vulgi negare profanum, sed Vulgi Opiniones Diis applicare profanum* (1).

Or je ne dis pas qu'il faille rejeter les Dieux de nos Ouvrages ; moins encore de ceux de la Poësie , où ils semblent entrer plus

(1) Diogene Laërce nous a conservé ce Mot d'Epicure. Mr de Saint-Evremond se sert ici de la Traduction de Bacon (SERM. FIDEI Cap. XVI.) mais en voici

une plus litterale : Impius est, non is qui Multitudinis Deos tollit; sed is qui Multitudinis Opiniones Diis adhibet. *Diogen. Laert. Lib X. §. 123.*

plus naturellement que dans les autres :

Ab Jove principium Musæ.

Je demande autant que personne leur intervention ; mais je veux qu'ils y viennent avec de la Sagesse , de la Justice , de la Bonté , non pas comme on les y fait venir d'ordinaire , en Fourbes & en Assassins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout régler , non pas avec un dérèglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera passer tant d'extravagances pour des Fables & des Fictions , qui tombent dans les droits de la Poësie. Mais quel Art , ou quelle Science peut avoir un droit pour l'exclusion du Bon-sens ? S'il ne faut que faire des Vers pour avoir le Privilege d'extravaguer , je ne conseillerai jamais à personne d'écrire en Prose , où l'on dev. ent ridicule aussi-tôt qu'on s'éloigne de la Bien-séance & de la Raison.

J'admire que les anciens Poètes ayent été si scrupuleux pour la Vrai-semblance dans les Actions des Hommes ; & qu'ils n'en ayent gardé aucune dans celles des Dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur Nature , n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur Conduite. Quand ils établissent leur Etre & leurs Attributs , ils les font Immortels , infinis , tout-puissans ,
tout-

tout-sages , tout-bons : mais du moment qu'ils les font agir , il n'y a foiblesse où ils ne les assujettissent ; il n'y a folie ou méchanceté qu'ils ne leur fassent faire.

On dit communément deux choses qui paroissent opposées , & que je croi toutes deux fort vrai-semblables : l'une , que *la Poësie est le Langage des Dieux* ; & l'autre qu'*il n'y a rien de plus fou que sont les Poëtes*. La Poësie qui exprime fortement les grandes Passions des Hommes ; la Poësie qui dépeint avec une vive expression les Merveilles de l'Univers , élève les choses purement naturelles comme au dessus de la Nature , par une sublimité de pensées & une magnificence de discours , qui se peut appeller raisonnablement *le Langage des Dieux*. Mais quand les Poëtes viennent à quitter ces mouvemens & ces merveilles pour parler des Dieux , ils s'abandonnent au caprice de leur Imagination , dans une chose qui ne leur est pas assez connue ; & leur chaleur n'étant pas soutenue d'une juste idée , au lieu de se rendre , comme on le croit , tout divins , ils se font *les plus extravagans de tous les hommes*. On n'aura pas de peine à se le persuader , si on considère que leur espece de Théologie fabuleuse & ridicule , est également contraire à tout sentiment de Religion , & à toute lumière du Bon-sens. Il y a eu des Philosophes
qui

qui ont fondé la Religion sur la Connoissance que les Hommes pouvoient avoir de la Divinité par leur Raison naturelle. Il y a eu des Législateurs qui se sont dits les Interprètes de la Volonté du Ciel , pour établir un Culte religieux sans aucune entremise de la Raison. Mais de faire comme les Poètes , un commerce perpetuel , une société ordinaire , & si on le peut dire , un mélange des Hommes & des Dieux , contre la Religion & la Raison ; c'est assurément la chose la plus hardie , & peut-être la plus insensée qui fut jamais.

Il reste à savoir si le Caractère du Poëme a la vertu de rectifier celui de l'Impiété & de la Folie. Mais je ne pense pas qu'on donne tant de pouvoir à la force secrète d'aucun charme. Ce qui est méchant est méchant par tout : ce qui est extravagant ne devient sensé nulle part. Pour la Réputation du Poëte , elle ne rectifie rien non plus que le Caractère du Poëme. Le discernement ne se dévoie à personne. Il ne trouvera pas bon dans l'Auteur le plus célèbre , ce qui effectivement est mauvais : il ne trouvera pas mauvais dans un Ecrivain médiocre , ce qui en effet est bon. Parmi cent belles & hautes Pensées, un bon Juge en démêlera une extravagante , qu'aura poussée le génie dans sa chaleur , & qu'une imagination trop forte aura su maintenir contre des réflexions mal assu-

rées. Au contraire , dans le cours d'une infinité de choses outrées , ce même Juge admirera certaines Beautés , où l'esprit malgré son impetuosité s'est permis de la justesse.

L'Élévation d'*Homere* & ses autres belles Qualités , ne m'empêcheront pas de reconnoître le faux Caractère de ses Dieux ; & cette agréable & judicieuse égalité de *Virgile* , qui fait plaire à tous les Esprits bien faits , ne me cachera pas le peu de mérite de son *Enée*. Si parmi tant de belles choses dont je suis touché dans *Homere* & dans *Virgile* , je ne laisse pas de connoître ce qu'il y a de défectueux ; parmi celles qui me blessent dans *Lucain* pour être trop poussées , ou qui m'ennuyent pour être trop étendues , je ne laisserai pas de me plaire à considérer la juste & véritable grandeur de ses Héros. Je m'attacherais à goûter mot-à-mot toute l'expression des secrets mouvemens de *César* , quand on lui découvre la Tête de *Pompée* ; & rien ne m'échappera de cet inimitable Discours de *Labiénu*s & de *Caton* , quand il s'agit de consulter , ou de ne consulter pas l'Oracle de *Jupiter Ammon* , sur la destinée de la République.

Si tous les Poëtes de l'Antiquité avoient parlé aussi dignement des Oracles de leurs Dieux , je les préférerois aux Théologiens & aux Philosophes de ce tems-là ; & c'est un endroit

endroit à servir d'exemple en cette matiere à tous les Poëtes. Vous voyez dans le concours de tant de Peuples qui viennent consulter l'Oracle d'*Ammon*, ce que peut l'Opinion publique où le Zele & la Superstition se mêlent ensemble. Vous voyez en *Labiénus* un Homme pieux & sensé, qui unit à la sainteté envers les Dieux, la considération qu'on doit avoir pour la veritable Vertu des Gens-de-bien. *Caton* est un Philosophe religieux, défait de toute Opinion vulgaire; qui conçoit des Dieux les hauts sentimens qu'une Raison pure & une Sagesse élevée peuvent former (1). Tout y est poétique, tout y est sensé, non pas poétique par le ridicule d'une Fiction, ou par l'extravagance d'une Hyperbole, mais par la noblesse hardie du Langage, & par la belle élévation du Discours. C'est ainsi que la Poësie est le Langage des Dieux, & que les Poëtes sont sages. Merveille assez grande; & plus grande de ne l'avoir su trouver dans *Homere*, ni dans *Virgile*, pour la rencontrer dans *Lucain*!

L E T T R E

(1) *Lucain au IX. Livre] de la PHARSALE.*



LV.

L E T T R E

A MR. LE MARECHAL

D E C R E Q U I .

JE vous envoie , Monseigneur , la Lettre que vous m'avez conseillé d'écrire au Roi , & que vous m'avez promis si obligeamment de lui rendre. Vous y verrez un profond Respect , & un Repentir sincere d'une Faute qui ne m'est connue que par la punition que j'en ressens. Mon Châtiment seul me persuade mon Crime : si je ne savois que le Roi ne châtie personne qui ne l'ait mérité , je serois encore à m'appercevoir que j'ai failli. Les mouvemens du Cœur font perdre à l'Esprit la netteté de ses Lumieres. Le Zele que je me sentoís pour tout ce qui regarde le Roi , ne me laissoit pas croire que je le pusse offenser. Un peu moins de Confiance à mon Zele , & plus de Précaution m'auroient fait demeurer en *France*, où j'aurois eu l'honneur de vous voir ; ce qui eût fait le plus grand bonheur de ma Vie. Mais il faut s'accommoder à l'état où l'on se trouve , sans chercher une vaine consolation

solation dans le souvenir d'une condition passée. Après tout , je ne saurois me dire fort malheureux : si la Fortune m'a ôté un peu de Bien , elle m'a fait faire une Epreuve glorieuse ; c'est de vôtre Amitié , Monseigneur , que je trouve aussi vive & aussi animée après vingt-cinq ans d'absence , qu'elle pourroit l'être si j'avois l'honneur de vous voir à tout moment.

Pour le conseil que vous me donnez de louer SA MAJESTÉ , vous me permettrez de ne le pas suivre. Vôtre Affection vous figure que je pourrois donner un tour à ses Louanges , qui ne lui déplairoit pas : mais je sais combien il est dangereux de louer un Prince , qui a plus de Goût & de Discernement , que ceux qui le louent n'ont d'Esprit & de Génie. La plupart des louanges sont grossières , & elles dégoûtent ; affectées , elles déplaisent ; recherchées , elles ne conviennent pas assez au sujet : je ferois tombé dans quelqu'un de ces inconveniens-là , & j'aime mieux ne louer point , que de louer mal. Il y a bien de la vanité à penser faire valoir des choses , qui se font valoir pleinement par elles-mêmes : elles n'ont besoin que d'être nommées , pour faire leur impression sur les Esprits. Quand on en parle , je suis le premier à sentir les mouvemens qu'elles inspirent : mais je ne hazarde point des louanges , qui peut-être

peut-être leur feroient tort; & je croi faire plus pour elles, en évitant soigneusement de les gâter, que ne font les autres en cherchant curieusement à les embellir.

LVI.

SUR

LE GOUVERNEMENT DE J A Q U E S II.

STANCES IRREGULIERES.

SANS besoin & sans abondance ,
J'oserois dire sans desirs ,
Je vis ici dans l'innocence ,
Et d'un sage Repos je fais tous mes plaisirs.

Non , qu'une triste solitude ,
Le silence , l'obscurité ,
L'attachement à quelque sombre étude ,
Puissent faire ma Volupté.

Je ne veux point cacher ma Vie ,
Au Monde d'elle-même , elle se cache assez ;
Par tout est la Retraite où cesse la folie
Des Passions & des soins empressés.

Au milieu de la Cour mon Ame retirée
Laisse le faux éclat d'une Pompe adorée ,
Sans negliger les vrais appas ,
De la Grandeur qui plaît & qui n'ébloüit pas.

Là , d'un Esprit sain & tranquille ,

Je

DE SAINT-EVREMOND. 311

Je me fais un plaisir utile ,
D'examiner & Vices & Vertus ;
Mais par un changement notable ,
Pour le Mal indulgent , pour le Bien équitable ,
Je l'ôte & ne censure plus.

Ici je ne voi rien d'austere
Dont le monde soit rebuté ;
De soi-même important , sans besoin de le faire ,
On donne un air facile à son autorité.

Finesse , artifice , mystere ;
Détour , vaine subtilité ;
Politique en chose legere ,
Ménagée avec gravité ;
Soit à parler , soit à se taire ,
Air de suffisance affecté ;
Tout cela passe ici pour sottise , chimere ,
Fausse imitation de la Capacité.

Au tems que le travail se trouve necessaire ,
Il semble que jamais l'on n'ait connu plaisir ;
Il semble que jamais on n'ait connu d'affaire ,
Quand on rentre en commerce aux heures de loisir.

Ici l'on ne voit rien de cet art ordinaire ,
Qui tient aux autres Cours nôtre espoir en lan-
gueur ,
Ici l'on ne voit point le Ministre en colere ,
Au refus que l'on fait ajoûter sa rigueur.

La Parole est inviolable ;
Ce qui sert à la feinte , & compose la fable ,
N'est rien que Son perdu dans le vague des Airs ;
La Parole est ici solide & veritable ,
Parmi les Vents elle passe les Mers ,
Et porte son credit au bout de l'Univers.

On

On y manque pourtant , mais c'est dans la Menace ,
 Quand des Maux annoncés demeurent sans effets ,
 La Promesse est fidele à l'égard de la Grace ,
 On n'y manque jamais.

On voit de l'Ordre & jamais d'Avarice ;
 Le bien est fait quand il est mérité ;
 Sans rien devoir à l'aveugle caprice ,
 Vaine grandeur , molle facilité ,
 On voit par tout un Esprit de Justice ,
 Et nulle part de la Sévérité.

LVII.

SUR LE JOUR

DE LA NAISSANCE

DE LA REINE (1).

STANCES IRREGULIERES.

LE bonheur le plus grand que goûte une Mor-
 telle ,
 C'est de se voir au Trône , & d'être la plus belle :
 Tout ce que la Nature a de plus précieux ,
 Tout ce que la Grandeur a de plus glorieux ,
 Est pour la Reine un doux partage ,
 Comme un éclatant avantage ;
 Eh ! pourquoi célébrer une Nativité ,
 Qui marque un An perdu de sa félicité ?
 O triste & fâcheuse pensée ,
 Que n'êtes-vous d'ici chassée !

Que

(1) Marie de Modène , [*Epouse de Jacques II.*

DE SAINT-EVREMOND. 313

Que ne suit-on du tems un insensible cours
Sans jamais remarquer la fuite de ses jours !

Dans nôtre plus grande Jeunesse ;

Dans la fleur de nos plus beaux ans ;

Tout pas qu'on fait se font vers la Vieillesse ;

Il n'en est point qui ne soient importans :

O triste, ô fâcheuse pensée,

Que n'êtes-vous d'ici chassée !

Que ne suit-on du tems un insensible cours,
Sans remarquer jamais la fuite de ses jours !

A ce fameux Jour de Naissance,

Qui donne à la Cour tant de soins,

Si la Reine pouvoit avoir un An de moins,

J'exhorterois chacun à la réjouissance,

Et ne voudrois pas être exclus

De montrer un Essai de ma Magnificence ;

Mais puis que ce Jour-là fait voir un An de plus,

C'est à ses Ennemis à faire la dépense.

Je hai cette Nativité ;

Helas ! pourquoi nous apprend-elle

Que la Reine a son tems comme nous limité ?

Non, je la veux croire éternelle,

Je vois cette O DEA CERTE (1)

Qui nous parut plus immortelle

Que la Déesse de Beauté.

Sortons, Madame la Duchesse,

Retirons-nous, fendons la presse,

Et vous ferez demain à la Reine un Discours

Qu'on lui peut faire tous les jours.

COMPLI-

(1) Devise qu'on mit | pées pour le Couronne-
sur les Médailles frap- | ment de la Reine.

LVIII.

COMPLIMENT
DE MADAME
LA DUCHESSE MAZARIN
A LA REINE.

Les Vertus sans Appas ont un air trop severe,
Les Appas sans Vertus ne sont que vanité,
L'ajustement est difficile à faire,
De l'extrême Sagesse à l'extrême Beauté :
Cette merveille est extraordinaire,
Une si juste égalité,
Au monde ne se trouve guère ;
On la voit pleinement en Vôte Majesté.
Une Estime pure & sincere
N'entre point dans les droits de vôtre Qualité ;
Elle peut-être êtes-vous la seule qu'on révère,
Sans égard à la Dignité :
Tout Hommage, Devoir, Service nécessaire,
S'exige par le Rang & par l'Autorité ;
Tous les Cœurs ont pour vous un respect volontaire,
Qu'ils vous rendent plutôt qu'à Vôte Majesté.



ECLAIR

ECLAIRCISSEMENT LIX.

*Sur ce qu'on a dit de la Musique
des Italiens (1).*

ON m'a rendu de si méchans offices à l'égard des *Italiens*, que je me sens obligé de me justifier auprès des Personnes dont je desirerois l'Approbation, & appréhenderois la Censure. Je déclare donc qu'après avoir écouté *Syphace*, *Ballarini*, & *Buzzolini* avec attention; qu'après avoir examiné leur Chant, avec le peu d'Esprit & de Connoissance que je puis avoir; j'ai trouvé qu'ils chantoient divinement bien: & si je savois des termes qui fussent au dessus de cette Expression, je m'en servirois pour faire valoir leur Capacité davantage.

Je ne saurois faire un Jugement assuré des *François*. Ils remuent trop les Passions: ils mettent un si grand desordre en nos Mouvements, que nous en perdons la liberté du discernement, que les autres nous ont laissée pour trouver la sûreté de leur Merite dans la justesse de nos Approbations.

La premiere institution de la Musique a été faite

(1) Voyez les *Reflexions* SUR LES OPERA. | Tom. III. Piece XXI.

faite pour tenir nôtre Ame dans un doux Repos ; ou la remettre dans son assiette , si elle en étoit sortie. Ceux-là sont loüables , qui par une Connoissance égale des Cœurs & du Chant , suivent des Ordres si utilement établis. Les *François* n'ont aucun égard à ces Principes : ils inspirent la Crainte , la Pitié , la Douleur ; ils inquiètent , ils agitent , ils troublent quand il leur plaît ; ils excitent les passions que les autres apaisent ; ils gagnent le Cœur par un Charme qu'on pourroit nommer une espece de Séduction. Avez - vous l'ame tendre & sensible ? Aimez-vous à être touché ? Ecoutez la *Rochoûas* , *Baumaviel* , *Dumênil* , ces Maîtres secrets de l'intérieur , qui cherchent encore la grace & la beauté de l'Action , pour mettre nos yeux dans leurs intérêts. Mais voulez-vous admirer la Capacité , la Science , la Profondeur dans les choses difficiles ; la Facilité de chanter tout sans étude , l'art d'ajuster la Composition à sa Voix , au lieu d'accommoder sa Voix à l'intention du Compositeur ; voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les Tenuës , une facilité de gozier surprenante pour les Passages ? Entendez *Syphace* , *Ballarini* , & *Buzzolini* , qui dédaignant les faux Mouvements du Cœur , s'attachent à la plus noble partie de vous-même , & assujettissent les Lumieres les plus certaines de vôtre Esprit.

A MADEMOISELLE

LX.

DE L'ENCLOS.

SONNET.

PASSER quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement ;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la Satire ;
L'Art de louer malignement ,
Cede au secret de pouvoir dire
Des Verités obligeamment.

Je vis éloigné de la *France*
Sans besoin & sans Abondance ,
Content d'un vulgaire destin ,

J'aime la Vertu sans rudesse ,
J'aime le Plaisir sans molesse ,
J'aime la Vie , & n'en crains pas la fin.



LXI.

SUR LES
VAINES OCCUPATIONS
DES SAVANS
ET DES CONTROVERSISTES.

Stances irregulieres.

JE voudrois que l'Ignorance ,
S'exposât moins hardiment ;
Je voudrois que la Science
Se montrât discrettement ,
Avec moins de suffisance
Et plus de discernement.

Vieillir crasseux sur un Livre ,
C'est être mort en vivant ;
Pour le tems où tu dois vivre ,
Sois plus Sage que Savant.

Peut-on passer tout son âge
Dans une Profession ,
Qui met son ambition
A rétablir un Passage ;
Et souvent gâte l'Ouvrage
Par la restitution ?

On dispute si Neptune ,
A la BARBE bleue , ou brune ,
S'il ne seroit pas plus beau ,
De la faire couleur d'eau.

Un

DE SAINT-EVREMOND. 319

Un Critique sedentaire ,
Occupe tout son loisir
A rendre une chose claire ,
Qui ne fait aucun plaisir.

Que *Heinsius* trop avide ,
Pour ses NOTES sur *Ovide* ,
Ait devoré tout confus ,
Huit cens Volumes & plus (1).

Du vieil Habit de *Carthage* ,
Des Philosophes porté ,
Si nos Moines ont l'usage ,
Quel fruit ! quelle utilité !

O personnes fortunées
Comme on voit Madame *Herval* ,
Que laissent les destinées
Dans un repos sans égal ,
N'entendant en cent Années ,
Ni *Perse* , ni *Juvénal* !

Que ces gens ont bonne grace
Qui vont en chaque maison ,
Pleins de *Terence* & d'*Horace* ,
En parler hors de saison !
Ils ne font point de visite
Sans chercher des Auditeurs ,
Qui leur fassent un mérite ,
De celui des vieux Auteurs.

Un Esprit sec & stérile ,
Sans fonds & sans agrément ,

Sous

(1) Mr. *Heinsius* a dit | huit cens Volumes , pour
à Mr de St. Evremond , | faire ses NOTES sur
qu'il avoit lu plus de | *Ovide*.

Sous *Homere* & sous *Virgile* ,
Se cache fort prudemment ;

Mais en quittant leur génie ,
Lors qu'au sien il est rendu ,
Quand il perd leur compagnie ,
Tout son mérite est perdu.

Pourquoi laisser une presse ,
D'Ecrits de Religion ?
Voit-on de Prêche & de Messe ;
Finir la division ?

La TRADITION résiste
Au plus fort Controversiste ;
Et sans l'Emploi du DRAGON ,
Personne aujourd'hui n'ignore ,
Que subsisteroit encore ,
L'ÉCRITURE à *Charenton*.

De Meaux , *Arnaud* , & *Nicolle* ,
Par Ecrit & par Parole ,
Ne venant à bout de rien ;
On ne voulut plus attendre ,
Et *Louvois* , comme *Alexandre* ,
Cōpa le Nœud Gordien.

La Raison honnête & bonne ,
Civile à toute personne ,
Ne prenoit point de parti ;
L'Interêt par son amorce ,
Et le Pouvoir par la force ,
Sans son aide ont converti.

La Conscience trompée ,
Des Droits de ces grands Edits.

Que

DE SAINT-EVREMOND. 331

Que l'on respectoit jadis
Tombe sous ceux de l'Epée.

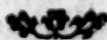
Par-là nous voyons sa Foi ,
En d'autres Pays errante ,
Dans le sien toujours tremblante ;
Aux moindres Ordres du Roi.

L'interêt d'une autre Vie ,
Nous oblige à songer qu'il faut mourir un jour ,
Sans défendre à nôtre envie ,
Les plaisirs innocens de ce mortel Séjour.

Des Biens dont la Terre abonde ,
Qui peut jouir en santé ;
Celui d'une Paix profonde ,
Qui la douceur a goûté ;
A comme un gage en ce Monde ;
De l'heureuse Eternité.

Quel besoin de Jouiſſance ,
En adorant de beaux Yeux !
Un Amour si précieux ,
Lui-même est sa récompense.

Ajoûtons pour être mieux ,
Dans cet Etat d'innocence ,
Que des Vins délicieux ,
Nous font arrivés de *France*.



SUR

LXII.

SUR LA MORT DE MR. LE PRINCE,

Et sur son CATAFALQUE (1).
STANCES IRREGULIERES.

QUE vous servent, CONDE', ces Tableaux
de Batailles ?

Que vous sert ce pompeux Orgueil
De Pavillons & de Murailles ?
Ce Chef-d'œuvre nouveau de tristesse & de deuil ;
Tout ce grand art de Funérailles ,
CONDE', que vous sert-il dans le fond du Cercueil ?

Des *Fléchés*, des *Condons* les ORAISONS FUNE-
Ne perceront point vos tenebres ; (BRES
Les Eloges des *Bourdalouïs* (2)
Hélas ! n'iront point jusqu'à vous.
Vous n'êtes qu'une belle idée
En nos cœurs encore gardée ;
Tout l'Etre qui vous reste est nôtre propre Bien ,
Hors de nous vous n'êtes plus rien.

O Mort , ô funeste puissance ,
Qui pourra résister à ton cruel effort !

La

(1) Le Prince de Condé
mourut le 9. de Decembre
1686.

(2) Le Pere Bourda-
louë , Jésuite , Prédica-

teur ordinaire du Roi , a
fait l'ORAIISON FUNE-
BRE du Prince de Con-
dé , Il mourut le 13. de
May 1704.



DE SAINT-EVREMOND. 323

La Valeur n'a point de défense ;
Le Sang qu'on respecte si fort ,
Ce Sang t'oppose en vain l'honneur de la Naissance ;
Tout se confond à ton abord ;
Le Savoir & l'Intelligence
De la Stupidité trouvent le même sort.
O Mort , ô funeste puissance ,
Qui pourra résister à ton cruel effort ?

Quand d'une affection aujourd'hui peu commune
CONDE^r , l'on s'attachoit à toi ;
Et qu'on se faisoit une loi

De suivre ta Vertu plutôt que la Fortune ,
On trouvoit un charme au devoir
Et qui servoit le mieux rencontroit son salaire
Dans l'avantage de bien faire ,
Et dans le plaisir de te voir.

Quelle est , quelle est ta Récompense ,
D'avoir causé la décadence
Du grand & vaste Etat qui tenoit l'Univers
Dépendant de sa grace , on chargé de ses fers (1)
Quel fruit dans le Tombeau d'avoir contre la France,
Qui n'attendoit pas ce revers ;
Par cent & cent Combats divers
Des Flamands abattus protégé l'impuissance ?

Ne nous engageons point au Recit des Combats ;
La tristesse & le deuil ne le permettent pas :
D'ailleurs celui qui pût acquérir tant de Gloire ,
Haïssoit le discours de ses fameux Exploits ;

N'importunons point sa Mémoire ,
Comme on importunoit la Personne autrefois.
Le premier des Héros en merveilles étranges (2)
Au bien d'être loué mît son plus doux espoir :

CONDE^r,

(1) L'Espagne.

] (2) Alexandre.

CONDE', qui merita d'aussi grandes loüanges
N'en voulut jamais recevoir.

Telle de leurs Esprits étoit la ressemblance,
Telle de leurs Exploits étoit l'égalité,
Que Nature eût perdu sans cette difference
Le plaisir qu'elle prend dans la diversité.

Son Ame finement trompée
D'un tour ingénieux quelquefois se flatoit ;
A peine la Loüange étoit développée,
Que l'air de vanité soudain le rebutoit.

Sensible à tout Plaisir, Ennemi de tout crime,
Souvent fier ; jamais orgueilleux :
Charmé du grand & du sublime ;
Ennemi du faux Merveilleux.

La Gloire, le Repos, la Grandeur, l'Innocence
Étoient à *Chantilly* dans un parfait accord ;
Les Talens opposés quittant leur répugnance
Commençoient à former entr'eux un doux rapport ;

Toute sorte de Connoissance ;
Tout Ouvrage étoit du ressort
De cette vaste Intelligence :
Mais, hélas ! le foible support
Qu'une si haute suffisance
Contre l'attaque de la Mort !

Tout finit, tout finit : CONDE' laisse une vie
Des Héros les plus grands, ou l'Exemple, ou l'En-
vie.



A MADAME

LXIII

LA DUCHESSE
MAZARIN

HORACE amoureux de son Bois
 Et de sa petite Campagne,
 S'écrioit d'un ton Villageois,
O Champs, que la paix accompagne,
Quand pourrai-je vous voir & goûter à loisir
D'un séjour innocent le tranquille plaisir!
 Puis que vous m'ordonnez, *Hortence,*
 De vous parler des Champs, voici ce que j'en pense.
 Le séjour en est assez bon,
 Lors que l'on trouve Compagnie,
 Dans une agréable Maison
 De toutes choses bien fournie:
 Et tel est maintenant *Windsors,*
 Où tout me plaît, où tout abonde,
 Où je lis, je bois, mange, dors,
 Et vois à mon réveil *la plus belle du Monde.*
 Mais dès que vient le mauvais tems,
Windsor est bien sujet aux Vents:
 Déjà la Nature malade
 Rend le plaisir des Champs bien fade;
 Nous voyons les Feuilles tomber,
 Et le Vert à nos yeux prêt à se dérober.
 Pour cette lugubre Verdre
 D'Ifs, de Lauriers, Houx & Sapins,
 Dont la couleur tout l'hiver dure,
 Que les faux Curieux en ornent leurs Jardins:
 Je ne veux durant la froidure

Que

Que de grands Feux & de bons Vins.
 Retournons à la bonne Ville
 En toutes choses si fertile :
 Voyons les Huitres arriver ,
 Voici le Mois qu'il faut crever (1).

(1) *Mr. du Fretoir, qui aimoit fort la bonne chere, avoit accoutumé de dire lorsque le mois de Septembre approchoit.* } Voici le mois qu'il faut crever. *Voyez le V. Vol. Piece XX dans une Lettre à Madame Mazarin.*

LXIV.

A LA MESME.

Quand je songe au respect que j'eus toujours
 pour vous ,
 Je ne puis deviner d'où vient vôtre courroux :
 Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? quel peut être le crime,
 Qui contre un Serviteur fidele vous anime ?
 Autrefois j'étois caressé ,
 Vous me consultiez sur l'Etude ;
 Maintenant vôtre Esprit blessé
 Vous fait dire d'un ton bien rude ,
 „ Allez , allez à d'autres gens
 „ Porter *Honnête homme & Bon-sens* ,
 „ Jargon aux *François* ordinaire ,
 „ Que les Savans n'approuvent guère :
 „ Allez avec vôtre fausset
 „ Chanter les *Airs* du vieux *Boisset* ;
 „ Et lors que vous serez à table
 „ Plus dégouté que délicat ,
 „ Ne voyez servir aucun plat ,
 „ Que vous ne trouviez détestable ;
 „ Ou dont vous ne mangiez au moins à contre
 cœur

„ Si

DE SAINT-EVREMOND. 327

» Si l'on n'en mangeoit pas chez vôtre Comman-
deur (1).

» Puissiez-vous conserver pour vôtre penitence

» Touûjours le Goût François , sans jamais être en
France !

Surpris du mauvais traitement ,

Je cherchois inutilement

Ce qui m'artiroit tant d'injure ?

Lors qu'à la fin par aventure ,

M'étant tourné vers un Miroir ;

Où Loupe & Rides se font voir ;

Où j'ai peine à souffrir , moi-même mon Image ;

Je me suis dit avec douleur ;

On n'est point innocent avec un vieux Visage ,

Dont les traits effacés font peur ;

Vieillard , ne cherche pas ton Crime davantage.

(1) Le Commandeur de | Souvré.

DIALOGUE. LXV.

SAINT-EVREMOND,
MORIN.

SAINT-EVREMOND.

TOUT est perdu , *Morin* , la maudite MAR-
QUISE (1)

Si

(1) *Mr de St-Evremond*
écrivit ce Dialogue dans
le tems que les ENTRE-
TIENS SUR LA PLU-
RALITE' DES MON-

DES *de Mr. de Fonte-*
nelle commençoient à pa-
roître. Madame Ma-za-
rin étoit charmée de cet
Ouvrage : elle en faisoit
le

Si Dieu n'y met la main , va vous mettre en chemise ,
 On n'oseroit parler de Bassete un moment ,
 Tout est *Lune , Soleil , Cercle , Orbe , Firmament.*

MORIN.

Ze n'entens plus que des Sornettes :
 Que veut-on avec ces Planettes ,
 Qui vont ruiner la Banque ? on verra ce que c'est
 De n'avoir plus de Banque , & de quel intérêt.....

SAINTE-VREMOND.

Pour moi je n'ai pas vû faire grande fortune
 Dans le commerce de la Lune.

MORIN.

Cette belle Duffesse à qui l'on fait la Cour ,
 Pourroit bien s'en trouver Madame d'Arzencourt.
 Quand ze voi préférer tant de folles Planettes
 A de bonnes Bassetes ,
 Z'ai fort melleante opinion.....

Ecoutez , ze vous prie ; un peu d'attention ;
 Ze vais vous raconter une chose plaisante :
 Ze me trouvois hier dans mon Humeur zoiante ,
 Quoi que pourtant mon œil me fit un peu de mal ,
 Zetons pour de l'Arzent , n'est pas un sanze égal ,
 Ainsi ze ne voulois de Zetons , ni de Fiffes ,
 Ni même zoiier fort long-tems :
 Pas long tems, dit Madame, ignorez-vous les Fixes ;
 Qui n'achevent leur tour qu'en vingt-&-cinq mille
 ans ?

Oui , vingt & cinq mille ans, j'aime telle re:rise.

SAINT-

le sujet ordinaire de la	nomie devant Morin ,
Conversation , & affec	
toit même de se servir de	
quelques termes d'Astro-	
	le plus ignorant de tous
	les hommes.

DE SAINT-EVREMOND. 329

SAINT-EVREMOND.

Lisez une fois la MARQUISE ,
Et rien ne vous étonnera
De tout ce que l'on vous dira.

MORIN.

Z'ai perdu ma première Femme ,
Z'ai perdu deux fois tout mon Bien ;
Z'ai perdu quinze fois le Valet & la Dame ;
(Mylord *Dœuvre* en étoit , & n'en fait encor rien ,)
Malade un mois plus que personne ,
Zuzez par-là si ze m'étonne.

SAINT-EVREMOND.

Ces *Vingt- & cinq mille ans* vous surprennent un
peu.

MORIN.

Ne connois-ze pas bien que cela n'est qu'un zeu ?
Madame *Mazarin* aime un conte pour rire :
Ecoutez , la suite est bien pire.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce un fâcheux événement ?

MORIN.

Assez fâcheux assurément :
La Banque perdoit tout , nos deux Sacs étoient
vuides ;
Tout est en mouvement , & les Cieux sont fluides .
Dit un Impertinent , à quatre pas de moi :
Si ze n'avois été dans la Maison du Roi (1) ,
Ze vous puis assurer que sa Liqueur céleste
Me l'eût payé de reste.

SAINT-EVREMOND.

Vous êtes à ce conte assez maître de vous ,

MORIN.

(1) White-hall.

Tom. IV.

E e

MORIN.

Il est des Lieux sacrez où l'on fait filer doux.

SAINT-EVREMOND.

Mais cela se faisoit par ordre de Madame.

MORIN.

Ze m'en apperçus bien , & z'enrazois dans l'ame ,
D'entendre certains mots de Conzuration ,
Que l'on donne aux Sorciers dans leur communion ;
Essentric , *Paralas* , d'autres Mots effroyables.....
Pour moi ze n'aime pas le commerce des Diables.

SAINT-EVREMOND.

Vous a-t-on point nommé quelques-uns des Sor-
ciers ?

MORIN.

L'on en nomma beaucoup ; voici les deux premiers,
Si ze m'en souviens bien ; *Système* & *Tolomée* :
Z'ai connu le dernier quand on zoüoit POMPE'E ,
Floridor l'a représenté ;
Aussi n'en fus-ze pas beaucoup épouvanté.
Un vilain *Copernic* , leur Cheval de Bataille ,
Venoit à tout moment interrompre la Taille :
Les *Thico* , les *Brahé* se mettoient sur les rangs ;
D'autres par-ci par-là , Sorciers moins importants.
Moi ! ze ne suis pas plus escrupuleux qu'un autre ,
Manzeur de Crucifix , diseur de Pate-nôtre ;
Mais nous sommes Chrétiens , & zamais de tels
Noms ,
Ne devoient , ce me semble , entrer dans nos
Maisons.
Vous riez ; croyez-moi , que sur fose pareille
Il seroit assez bon de voir Monsieur d'*Aubeille* (1) ,
Z'avoürai francement que z'étois Liberti

Avant

(1) *Jesuite* , *Aumônier* | de Mr. de Barillon.

DE SAINT-EVREMOND. 331

Avant que d'être Epoux de Madame Morin :
 Auzourd'hui ni Voisin, ni Saxe, ni Marquise ;
 Comme un simple Bourgeois ze m'en vais à l'Eglise ;
 Ze fais avant le Zeu le Signe de la Croix ,
 Et si ze n'ai zamaïs pû gagner une fois.
 Contre la Banque & moi la Mazie est bien forte !
 Mais cela reviendra ; nous pardons , il n'importe ,
 Ze me suis vû plus mal , ze me suis vu plus bas
 Comme je vous disois ; ze ne m'étonne pas.

SAINT-EVREMOND.

Monfieur , Monfieur Morin , souffrez que je vous
 die ,

Que ces étranges Mots , font Mots d'Astronomie.

Madame Mazarin nous interesse tous

Dans l'ardeur dont elle est éprise

Pour cette nouvelle Marquise ;

Et je n'y pers pas moins que vous.

Vous perdez à toute reprise ,

Et je pers du Dîner le plaisir le plus doux.

Pendant que nôtre Terre roule ;

Que la Lune est en mouvement ;

Que le Ciel est fluide & coule ;

Qu'à l'entour du Soleil tout tourne incessamment ,

Nous ne fessons aucune Poule (1)

Et le Doyen se plaint de ce grand changement.

MORIN.

Personne ici ne s'intresse

Plus que moi pour nôtre Duffesse ,

Belle ,

(1) Monfieur Somma-
 rés, Doyen de Guerne-
 zey , & Chanoine de
 Windsor , chez qui Ma-
 dame Mazarin logeoit,
 quand la Cour étoit à

Windsor : avoit accou-
 tumé de dire lors qu'il
 avoit bien bu : j'ai bien
 fessé mes Poules aujour-
 d'hui.

Belle , aimable , de grand esprit !
 Que n'en avez-vous pas écrit !
 Aussi , faut-il une Cuisine ?
 (Dont ma Femme est assez sagrine :)
 Faut-il ou Pizon , ou Lapin ;
 A-t-on besoin d'une Poularde ,
 De quelque Perdrix qui se larde ?
Qu'on aille vite , sez Morin :
 Cependant quand on voit Madame ,
 Madame rit , Madame pâme :
Venez , Messieurs , venez tous voir ,
Quel visage a Morin ce soir :
Quel teint ! voyez , je vous en prie ;
Ma foi c'étoit Apoplexie :
Songez , Morin , au Testament ,
J'aime fort qu'un mourant me laisse ;
Dépêchez-vous , car le tems presse ,
Morin , vous pourriez bien mourir subitement.
 Voilà toute la récompense ,
 De mes Honnêtés & de ma Complaisance ,
 Qui va souvent jusques au cas
 De voir passer sa Carte , & ne la prendre pas.
 A propos de nôtre Mazie.....

SAINTE-VERMOND.

Ce n'est Magie aucunement.
 Ce sont termes d'Astrologie.

MORIN.

Vous m'oblisez sensiblement :
 L'Astrologie est bonne aux Pastres ,
 Propres à regarder les Astres ;
 Qu'on n'attende pas de *Morin*
 Pour observer le Ciel qu'il se leve matin.
 Je sai gouverner une Banque ;
 Tenir Maison où rien ne manque ;
 Au moindre mal avoir sez moi
 Trois Medecins comme le Roi ;

Non

DE SAINT-EVREMOND. 333

Non pas de ces Coureurs de Province en Province ;
Ze voi le Docteur *Lower* (1), & suis malade en Prince.

La Lecture n'est pas mon fait ;

Un autre en sera satisfait :

Mais qu'on s'informe , que l'on sache ,
De *Gautier* (2), de Madame *Harrache* (3) ,
Lequel ils estiment le plus
De *Morin* ou de *Vossius*.

SAINT-EVREMOND.

De Savans aujourd'hui toute la Terre abonde ,
Mais il n'est qu'un *Morin* au Monde.

(1) *Fameux Medecin.* | (3) *Femme d'un Orfè-*
(2) *Marchand de Vin.* | *vre François.*

A

MONSIEUR LULLI. LXVI.

A *Lulli* seul le Monde est redevable
De l'OPERA dont on est enchanté ;
Rome n'a rien qui lui soit comparable
Et tout *Venise* en est déconcerté.
Il nous reduit à chercher dans la Fable
Un Demi-Dieu dont le charme est vanté
Là son *Orphée* a jamais vénérable ,
Demande au Ciel pour sa félicité ,
Que par *Lulli* ce Maître inimitable
Soit son mérite & décrit , & chanté.
Si ce qu'on dit d'*Orphée* est véritable ,
Il fut fléchir une Divinité
Jusques alors trouvée inexorable :
A son retour du lieu tant redouté
Et l'Ours affreux & le Tigre implacable
Se dépoüilloient de leur ferocité :

L'Arbre

L'Arbre qu'on vit le plus inébranlable ,
Perdant alors son immobilité ,
Suivoit *Orphée* ; à son Chant lamentable ,
Il n'étoit plus d'insensibilité.
L'accent plaintif d'un Amant misérable ,
Par les Echos tendrement repeté ,
A sa douleur rendoit tout pénétrable ,
Un deuil lugubre avoit tout infecté ;
L'air du malheur rendu communicable.
De sa noirceur avoit tout attristé ;
Tout s'affligeoit avec l'inconsolable.

On t'auroit vû bien plus de fermeté
Que n'eut *Orphée* en son sort déplorable :
Perdre sa Femme est une adversité ,
Mais ton grand Cœur auroit été capable
De supporter cette calamité.
En tout , *Lulli* , je te tiens préférable ;
Et chaque jour qu'on a représenté ,
N'as-tu pas fait chose plus incroyable ,
Que le Miracle en mes Vers raconté ?
Lors qu'il te plaît , un Rocher pitoyable
Se fond en pleurs malgré sa dureté ;
Le Vent te prête un silence agréable ,
Des fiers Torrens le cours est arrêté :
Lors qu'il te plaît , un Sommeil favorable
Donne aux tourmens le repos souhaité ;
Et qui possède une douceur aimable
Est , si tu veux , aussi-tôt agité.
Dans nos Perils vient un Dieu secourable ;
De nos Pechés un autre est irrité ;
Pluton te sert de son Gouffre effroiable ;
Les Cieux ouverts selon ta volonté
Nous laissent voir le Palais adorable ,
Où *Jupiter* règne en sa Majesté.
D'*Orphée* & de *Lulli* le merite est semblable ,
Je trouve cependant de la diversité
Sur un certain sujet assez considérable :

DE SAINTEVREMOND. 335

Si *Lulli* quelque jour descendoit aux Enfers
Avec un plein pouvoir de graces & de peines ,
Un jeune Criminel sortiroit de ses fers ,
Une pauvre *Euridice* y garderoit ses chaînes.

L E T T R E

LXVIE.

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

JE suis trop discret , pour vous demander
des Approbations , & vous êtes trop ju-
dicieuse pour m'en donner : mais comme le
chagrin de l'humeur se mêle à l'exaëtitude
des Jugemens , je vous supplie , Madame ,
que je ne sois pas censuré généralement sur
tout ce que je dis , ni condamné sur tout ce
que je fais. Si je parle , je m'explique mal :
si je me tais , j'ai une pensée malicieuse : si
je refuse de disputer , ignorance : si je dis-
pute , opiniâtreté ou méchante foi : si je con-
viens de ce qu'on dit , on n'a que faire de
ma Complaisance : si je suis d'une opinion
contraire , on n'a jamais vû d'homme plus
contrariant. Quand j'apporte de bonnes Rai-
sons , Madame hait les Raisonneurs : quand
j'allegue des Exemples , c'est son aversion :
sur le passé je suis un faiseur de vieux Con-

tes :

tes : sur le présent on me met au nombre des Radoteurs ; & un *Prophete Irlandois* (1) feroit plutôt crû que moi sur l'avenir.

Comme toutes choses ont leur temps , la Conversation finit & le Jeu commence , où si je pers , je suis une Dupe ; si je gagne , un Trompeur ; si je quitte , un Brutal. Veux-je me promener ? j'ai l'inquiétude des Jeunes-gens : le Repos est un assoupissement de ma Vieillesse. Que la Passion m'anime encore , on me traite de vieux Fou : que la Raison règle mes Sentimens , on dit que je n'aime rien , & qu'il n'y eut jamais d'indifférence pareille à la mienne. Les contraires me sont également desavantageux : pensant me corriger d'une chose qui vous a déplu , j'en fais une autre opposée , & je ne vous déplaîs pas moins. Dans la situation où je suis , j'ai appréhension de faillir , je meurs de peur de bien faire : vous ne me pardonnez aucun tort , vous me haïssez quand j'ai raison ; & je me trouve assez malheureux pour m'attirer souvent vôtre haine.

Voilà , Madame , les traitemens ordinaires que je reçois : voilà ce qui m'a fait désirer vôtre absence. Mais pour compter trop sur vos Chagrins , je n'ai pas songé assez à vos Charmes , ni prévû que le plus grand
des

(1) Voyez *Tome II.* | *Piece VI.*

des malheurs devoit être celui de ne vous point voir. J'ai pû vous dire les maux que je souffre auprès de vous : ceux que je sens , lorsque j'en suis éloigné , ne s'expriment point. Ma douleur est au dessus de toute expression :

Non je ne parle point, Madame, mais je meurs (1).

J'ai fini ma Lettre en mourant ; mais les Vers ont un charme pour faire revivre ceux que vous faites mourir. La premiere chose que je fais , Madame , c'est de vous supplier d'avoir un peu moins de rigueur pour moi , dans la nouvelle vie que je vais mener auprès de vous. Partagez la severité de vôtre Justice ; qu'il en tombe une partie sur Monsieur de Villiers ; que *Dominé* n'en soit pas exempt ; que la bonne *Lot* n'en sauve pas la regularité de ses égards domestiques ; que les Princes & les Mylords soulagent quelquefois la Noblesse , & qu'enfin , Madame , je ne sois pas seul à ressentir vos coleres , pour assurer des douceurs & des honnêtetez aux autres :

Revenez cependant , soit douce , soit cruelle ,
Vous reviendrez toujours du Monde la plus belle ,
Et dussiez-vous encor contre moi vous aigrir ,

J'aime mieux vous voir & souffrir.

Sua

(1) Corneille.

LXVIII *Sur la Verdre qu'on met aux Cheminées
en Angleterre,*

F AUT-il avant que la Nature
Ait chassé de l'Hyver la froide obscurité ,
Mettre au Foyer une Verdre
Qui tiendrait lieu de glace au milieu de l'Eté ?
Frais Ornement de Cheminée ,
Vous vous précipitez un peu ;
Retournez au Marais , Herbe , où vous êtes née
Et jusqu'au mois de Juin laissez regner le Feu.
Perdre le goût de l'Huitre & du Vin de *Champagne* ,
Pour revoir la lueur d'un debile Soleil ,
Et l'humide Beauté d'une verte Campagne ,
N'est pas à mon avis un bonheur sans pareil.
La faveur de la *Marne* , hélas ! est terminée ,
Et nôtre Montagne de *Reims*
Qui fournit tant d'excellens Vins
A peu favorisé nôtre goût cette Année.
O triste , ô pitoyable sort !
Faut-il avoir recours aux Rives de la *Loire* ,
Ou pour le mieux au fameux *Port*
Dont *Chapelle* nous fait l'histoire (1)
Faut-il se contenter de boire
Comme tous les Peuples du Nord ?
Non , non , quelle heureuse nouvelle !
Monsieur de *Bonrepaux* arrive , il est ici ;
Le *Champagne* pour lui toujours se renouvelle ,
Fuyez *Loire* , *Bordeaux* , fuyez *Cahors* aussi.

DIALOGUE

(1) Voyez le VOYAGE | LA CHAPELLE,
DE BACHAUMONT &

DIALOGUE LXIX.

*Sur l'Absence de Madame MAZARIN ,
qui étoit partie de Windsor pour
aller à Londres avec Monsieur de
BONREPAUX.*

SAINT-EVREMOND, MONSIEUR
L'AMBASSADEUR (1).

SAINT-EVREMOND.

CHACUN abandonné purement à lui-même ,
Sent un Besoin secret qu'il ne peut exprimer.

MR. L'AMBASSADEUR.

On a besoin de ce qu'on aime ?
Par ce *Besoin secret* c'est assez la nommer.

SAINT-EVREMOND.

Elle est partie , elle s'en est allée ,
Elle a laissé sa Maison désolée.

MR. L'AMBASSADEUR.

Objet si cher , si précieux
Qui vous retient éloigné de nos yeux !

SAINT-EVREMOND.

Celui qui couvrirait les plaines azurées
De cent & cent Vaisseaux divers ,

Qui

(1) *Mr. de Barillon.*

Qui tient nos Côtes assurées ,
 Et conduit sagement le Commerce des Mers (1) ;
 Seroit-il devenu Pirate ,
 Ce Maître de nos Matelots ,
 Pour enlever d'ici le seul Bien qui nous flate ,
 Et le Commettre ensuite à la merci des Flots ;

MR. L'AMBASSADEUR.

Où va de vos soupçons l'injuste extravagance ?
 Plus on auroit d'amour on auroit d'innocence ;
 Par un excès de zèle , à force de servir ,
 Par cette même violence
 Qu'on emporte le Ciel , on songe à la ravir.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce que son Epoux auroit quitté la Terre
 Pour aller plaider dans les Cieux ,
 Et mettre en Jugement le Maître du Tonnerre ,
 Afin d'être payé du Service pieux
 Rendu dans une sainte Guerre
 Que fit à tout plaisir son Esprit ennuyeux ?

MR. L'AMBASSADEUR.

» Je vivrai , dit l'Epoux , en dépit de l'envie ;
 » La bonne Justice , aux dépens
 » De ma Femme & de mes Enfants ,
 » Me rendra des Arrêts tout le tems de ma vie ;
 » Le Procès est de Droit divin ;
 » Et l'Accommodement vient de l'Esprit malin.

SAINT-EVREMOND.

Ah ! que de vains discours ! elle s'en est allée ,
 Et laisse trop long-tems sa Maison désolée.

MR.

(1) *Mr. de Bonrepaux étoit Intendant de la Marine.*

DE SAINT-EVREMOND. 34

MR. L'AMBASSADEUR.

J'y vais le matin & le soir
 Sans esperance de la voir ,
 Ni d'en apprendre des nouvelles ;
 Mais on remarque en toutes parts
 L'impression de ses regards ;
 Et tout luit des rayons qu'elle a laissés chez elle.

SAINT-EVREMOND.

Je vais entendre ses Oiseaux
 Qui d'un chant douloureux se plaignent de l'absence ;
 Leur tristesse a remis la douce Joüissance ,
 Et les Nids commencés à des Printems nouveaux.
Filis (1) en sa petite cage
 Se contente de son ramage ,
 Et garde au bonheur du retour
 Son prélude & son air , pour chanter son Amour.
 La bonne & fidele Douairiere ,
 Triste d'un Mari mort , & d'un Epoux vivant (2) ;
 Dans ce tems ennuyeux qu'elle n'a rien à faire ,
 Visite Chapelle & Convent.
 La *Signora*, (3) toute affligée ,
 Tout en desordre , negligée ,
 N'a que faire de ses Appas ,
 Dit-elle , où Madame n'est pas.

Est-ce

(1) *Serin de Madame Mazarin.*

(2) *Femme de Chambre de Madame Mazarin, qui croyant que son Mari étoit mort , se maria en*

secondes Noces , & dont le premier Mari revint après la mort du second.

(3) *Femme de Chambre , Espagnole , nommée Isabelle.*

- » Est-ce donc pour être si belle
 » Que *Sara* presque en Demoiselle
 » Aujourd'hui suit Madame & par monts & par
 » vaux ;
 » Et qu'*Isabelle* abandonnée ,
 » Demeure ici comme enchaînée ,
 » A prendre soin des Chiens , des Guenons , des
 » Oiseaux ?

J'entendis ce petit murmure ,
 (Jaloux effet de zele & d'amitié :)
 Si l'on savoit ce que chacun endure
 Peut-être en auroit-on pitié.
Milon affranchi de sa Messe
 Et du soin d'aller à confesse ,
 Passe le Dimanche en repos :
 Les autres jours de la Semaine
 Le triste Aumônier se promène ,
 Songeant à dix ou douze mots ,
 qu'au reveil de la *Souveraine* (1)
 Il disoit assez à propos ,
 Et qui nous tenoient en haleine ,
 Attendant *Vossius* des Doctes le Héros.
 Depuis ce dur départ si funeste à *La Chine*
 Plus de Tableaux sans ombre ; adieu cet Art divin
 Qui rendroit , nous dit-on , d'une humeur bien
 chagrine

Appelle , s'il vivoit , & *Raphaël d'Urbain*.

Adieu ce curieux langage ,
 Qui de *Londres* fait un Village ,
 De *Rome* & de *Paris* à peine des Hameaux ;
 Qui traite de grossier Ouvrage
 La structure de nos Châteaux ,
 Voulant faire admirer des Maisons d'un étage
 Construites à *Nanquin* de Canne & de Roseaux.

Fameux

(1) *Madame Mazarin*.

DE SAINT-EVREMOND. 343

Fameux par mille exploits de sa dent meurtriere ,
Chop , qui fut si terrible en sa verte saison ,
 Qui du *François* armé (1) fut braver la colere ,
 Le *Batave* effrayé (2) chassa de la maison ;
 Déchira le bien-aimé Frere
 Du plus digne Héros qui fût sur l'horison (3) ,
 Qui répandit le sang de *Chipre* originaire (4) ,
 Qui d'une brillante façon
 D'un brio tout extraordinaire ,
 D'un intrépide coraçon
 Attaqua le grand Ministère ,
 Qui mit l'*Espagne* à la raison (5)
Chop maintenant déchu de sa gloire premiere ,
 Mord à peine un petit Garçon ,
 Et s'il ne vous revoit , sa Vaseur sanguinaire
 Se changera , Madame , en douceur de mouton.
 La Cuisine aussi peu salie
 Qu'une Chambre de lit polie ,
 La Cuisine autrefois qui fumoit nuit & jour ,
 Pourroit bien rafraîchir les Vins de cette Cour.

MR. L'AMBASSADEUR.

Mélez à vôtre Amour la Cuisine & la Table ,
 Faites du Chien qui mord un éloge admirable ,
 Chacun à sa maniere explique ses besoins ;
 Mais une passion plus pure
 Pour le Chef d'œuvre de Nature ,
 Auroit dû vous porter à de plus dignes soins.

SAINT-

(1) *Monsieur de Barillon.*

(2) *Monsieur van Beuning.*

(3) *Monsieur de Canaples , Frere de Monsieur*

le Maréchal de Crequi.

(4) *Le Prince Philippe de Savoye.*

(5) *Le Comte de Castelmelhor.*

SAINT-EVREMOND.

Monfieur l'Ambaffadeur parlera comme un Livre
Du mal qui nous fait foupirer ;
Mais fon Cœur jamais ne fe livre
Au tourment qu'il veut figurer :
Un malheureux dont l'Efprit eft moins libre
Se tait , & ne fait qu'endurer.

Fin du quatrième Tome.

TABLE



T A B L E

DES MATIERES PRINCIPALES contenuës dans ce quatrième Tome.

*On a mis une n pour marquer lorsque les chiffres
se rapportent aux Notes, & non pas
à l'Ouvrage même.*

A

- A**cadémie Française, quels droits elle a sur nô-
tre Langue, 14. & suiv.
- Achille**, sa ferocité condamnée, 292. son Carac-
tere, 294
- Adoration** du Sacrement, ne devoit pas être un
obstacle à la réunion des Protestans, 140
- Agamemnon**, son Caractere, 292
- Agésilas**, pourquoi il avoit si peu de penchant pour
les Femmes, 115. & suiv.
- Alcibiade**, avoit peu d'Amour pour le beau Sexe,
& pourquoi, là-même.
- Alexandre** le Grand, Caractere de son Esprit & de
sa Valeur, 25. 26. D'où vient qu'il avoit si peu
d'attachement pour les Femmes, 115. & suiv. Il
aimoit trop les Louanges, 323
- Ami**, Caractere d'un véritable Ami, 120. 121. Il
faut user de beaucoup de discernement dans le
choix de ses Amis, 121. Differentes especes d'A-
mis incommodes & dangereux, 123. Le trop
grand nombre d'Amis est à charge, 128
- Amitié**, especes d'Amitié dangereuse, 121. Com-
ment se doit former l'Amitié, 123. Idée chime-
rique

TABLE

riqtié qu'on se fait de l'Amitié ,	125.	Caractère de la véritable Amitié ,	126.	<i>Et suiv.</i> Combien l'Amitié est recommandée par les Philosophes & les Honnêtes-gens ,	127
<i>Amour</i> , ce que c'est ,	125.	Si les Poètes ont eu raison de dire qu'il étoit aveugle ,	<i>la-même.</i>	Combien nous serions ridicules , si nous faisions l'Amour comme les Anciens ,	98.
Maximes sur l'Amour ,	162.	163.	Si l'Amour des Vieilles-gens doit être condamné ,	214.	L'Amour est tres-propre à nous inspirer de la Devotion ,
					276
<i>Anciens</i> , Eloge de leurs Ouvrages ,	289.	L'usage que nous en devons faire ,			98
<i>Aristote</i> , Caractère de ses Ouvrages ,					24
<i>Arria</i> , sa Mort heroïque ,					n. 152
<i>Athées</i> , qui sont les plus grands Athées ,					191
<i>Auguste</i> , pourquoi il se laissa gouverner par Livie ,					119

B

B <i>Acon</i> , quelle sorte de gens il regardoit comme les plus grands Athées ,	191.	Maxime d'Episcure qu'il admiroit ,	302
<i>Balzac</i> , Défauts de son Stile ,			16
<i>Bassette</i> , Passion de Madame Mazarin pour la Bassette ,	146.	<i>Et suiv.</i> 257. <i>Et suiv.</i> Portrait des Joueurs de Bassette de la Banque de Madame Mazarin ,	150. <i>Et suiv.</i>
<i>Bernier</i> , va en Angleterre ,			n. 288
<i>Beverweert</i> , son Eloge ,	48.	<i>Et suiv.</i> Sa Passion pour la Bassette ,	150
<i>Bohême</i> (Elisabeth Stuart , Reine de) son triste sort ,			195
<i>Boisset</i> , Eloge de ses Airs ,			202
<i>Bossuet</i> (Jacques-Benigne) Evêque de Condom , comment les Réformés auroient dû recevoir son Exposition de la Foi Catholique.			140
			<i>Bourbon</i>

DES MATIÈRES.

- Bourbon* (le Connétable de) son Eloge , 281
Bourdaloüe (le Pere) a fait l'*Oraison Funebre* du
 Prince de Condé , n. 322. sa Mort , là-même.
Buckingham (le Duc de) raillé sur sa Prodigalité ,
 83
Bussi d'Amboise , son Eloge , 44. Sa mort tragi-
 que , n. là-même.

C

- C***ampagne* , Comment on y peut passer agréa-
 blement le tems , 325
Cantique des Cantiques , s'il faut y chercher un sens
 mystique , 117. Pour qui Salomon l'a composé ,
 là-même.
Castelmelhor (le Comte de) son Eloge , n. 73
Catilina , son Caractere , 27
Caton d'Utique , ses Manieres étoient grossieres &
 rustiques , 20. Est son propre Tyran , 280
Cesar , ses bonnes & ses mauvaises qualités , 29. &
suiv. Aima également les deux Sexes , 115. Par-
 donna à Caton , 280
Charles-Quint , Caractere de son Esprit & de sa
 Conduite , 31. & *suiv.* voulut assister à ses Fu-
 nerailles , 226
Charles II. Roi d'Angleterre , fait demander en Ma-
 riage Hortence Mancini , Nièce du Cardinal Ma-
 zarin , 228. 229. son Eloge , 286. & *suiv.* sa
 Mort , n. là-même. Comment il se sauva après
 la Bataille de Worcester , n. 287
Coeffeteau , ses Metaphores outrées , 16
Cœur , ses égaremens , 125. & *suiv.* De quelle Na-
 ture sont les Amours & les Amitiés fondées sur
 le Cœur , là-même.
Cohon , Evêque de Nîmes , son stile fleuri n'avoit
 ni force , ni solidité , 16
Comparaisons , sont trop frequentes dans les Poèmes
 Epiques ,

T A B L E

- Epiques**, 295. &c. Ont plus de ressemblance entre elles, qu'avec les Choses comparées, *la-même.*
N'embellissent pas toujourns les sujets, 296. sont presentement usées, 286
- Condé** (le Prince de) son Eloge, 282. *& suiv.*
 se retire à Chantilli, 263. Combien cette Re-
 traite lui est glorieuse, 294. sa Mort, *n.* 312.
- Controverses**, aigriſſent les Esprits, 142. Leur inu-
 tilité, 320. *& suiv.*
- Controversistes**, Combien leur travail est inutile,
la-même.
- Convens**, Description vive des inconveniens qui se
 trouvent dans les Convens, 173. *& suiv.* 198.
 D'où viennent les plus grands Desordres des
 Convens, 86
- Conversions**, ce que l'on sent dans la plupart des
 Conversions en France, 320
- Corneille** (Pierre) court risque de perdre sa Repu-
 tation à la Représentation d'une de ses meilleures
 Pieces, 202
- Créance**, desordre prodigieux que la diversité de
 Créance a produit, 139. 140
- Crequi** (le Maréchal de) bat les Allemands, 106.
 son Amitié pour Monsieur de Saint-Evremond,
 308. *& suiv.*
- Crofts** (Mademoiselle) son Eloge, 79

D

- D****Ery**, jeune *Garçon* qui chantoit fort joli-
 ment, on lui conseille de se faire Eunuque,
 261. *& suiv.*
- Despreaux** (Boileau) quitte la Poésie pour se jeter
 dans l'Histoire, 97. Maltraite Madame Mazarin
 dans un Sonnet contre Monsieur le Duc de Ne-
 vers, *n.* 218
- Devotion**, ce qu'on appelle Devotion n'est souvent
 qu'une

DES MATIERES.

- qu'une Vapeur de Rate , 200. Maximes sur la
 Devotion , 163. 164. La Devotion est le dernier
 de nos Amours , & pourquoi , 275. & *suiv.* Com-
 ment elle se forme , 86. 276. & *suiv.*
Devots n'ont pas toujours une Foi vive & assurée ,
 86. Avantages des veritables Dévots , 270. 271.
 Il y a des Devots qui aiment Dieu sans le bien
 croire , 271. & *suiv.* Caractere des Devots du
 Monde , 131. 132
Dieux , Combien ils étoient necessaires dans les
 Poèmes des Anciens , 289. 290. Ils y font tout ,
là-même. On leur donne le Ministère des Actions
 les plus méchantes , 300. 301. Avantage qu'Epi-
 cure en a tiré , 302. 303. Avec quelle précau-
 tion on devoit les faire entrer dans les Ouvra-
 ges , 303. 304
Discernement. Moyen d'avoir un bon Discernement ,
 207
Dragons , sans le Ministère des Dragons la Religion
 Reformée subsisteroit encore en France , 320

E

- E** *Milie* , justifiée sur la Conspiration où elle fit
 entrer Cinna , 62. & *suiv.*
Enclos (Mademoiselle de l') son Eloge , 131. 132
Enfans , ce qu'il faut juger de l'Arrêt que l'on fit en
 France pour obliger les Enfans de faire choix
 d'une Religion à l'âge de sept ans , 144. & *suiv.*
Epicure , pourquoi il a ôté aux Dieux l'Administra-
 tion des choses du Monde , 302
Esprit vaste , voyez *Vaste.*
Estrées (le Maréchal d') se marie à l'âge de quatre-
 vingt-onze ans , 120. 88. Ses liaisons avec Mon-
 sieur de Senecsterre , 122
Eunuques , Avantages des Eunuques , 262
Euremond (Saint) idée qu'il avoit de ses Vers , 108.
 Caractere

TABLE

Caractere de son Amitié , 120. *& suiv.* Se veut retirer du Monde , 212. 213. Dans quelle vûë il aimoit le Commerce des belles Femmes, *là-même.* N'avoit pas été fort Devot dans sa Jeunesse , 220. Est accusé d'Indifference , & pour quoy , *n.* 211. Est mécontent de Madame de Mazarin , 208. *& suiv.* 221. *& suiv.* 247. 335. *& suiv.* Comment il s'entretenoit quelquefois avec cette Duchesse, 283. *& suiv.* Ce qu'il pense sur son Exil, 308. *& suiv.* Dans quelle situation d'esprit il vivoit en Angleterre, 310. 317. 318. Ce qu'il pensoit sur les Plaisirs des Champs , 225. 226. Il étoit quelquefois maltraité de Madame Mazarin , & pour quoy , 326. 327

F

Femmes , d'où vient le peu d'attachement que les Grands-hommes de l'Antiquité avoient pour elles , 115. *& suiv.* Ce que c'est que l'Enfer des Femmes , *n.* 131
Floridor , tres-bon Acteur , 202
Foi , Dieu seul peut nous donner une Foi sûre & veritable , 274
Fontenelle , le Cas que Madame Mazarin faisoit de ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* , *n.* 327
France , le bon & le mauvais Goût , le vrai & le faux Esprit y ont régné tour à tour , 200. 201. Exemples de cela, *là-même.* Quelle en est la cause , 203. La Multitude y étouffe le petit nombre de Connoisseurs , *là-même.* La Raison est assez rare en France ; mais quand elle s'y trouve , il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers , 204. *& suiv.*
François , quoique leur Genie ordinaire paroisse assez mediocre , ceux qui se distinguent parmi eux sont capables de produire les plus belles choses , 100. Les François ne sont pas toujours de justes estimateurs du merite des Hommes , & des Ouvrages d'Esprit ,

DES MATIERES.

d'Esprit , 200. 201. Se laissent trop entraîner au
charme de la Nouveauté, *là-même*. Leur Caprice a
quelque chose de si noble, que les Etrangers renon-
cent à leur Bon-sens pour s'y soumettre, 205. Avan-
tage que les François tirent de cette Prévention ,
là-même. Les Etrangers connoissent mieux le prix
de nos Ouvrages que nous-mêmes , *là-même*.

G

Goût , Comment on peut avoir le Goût exquis
en matiere d'Esprit , 207
Grands-Hommes , les plus grands Hommes de l'An-
tiquité ont eu peu d'attachement pour les Fem-
mes , & pourquoi , 115. *& suiv.*
Guiche (le Comte de) son Ajustement ridicule , 46.

H

Harvey (Madame) sa Mort , n. 218
Heinsius (Nicolas) combien il avoit lû de Li-
vres pour faire ses *Notes* sur Ovide , n. 319
Heywood (Thomas) Caractere de ses Tragedies, n. 154
Homere , Il a plus songé à peindre la Nature telle
qu'il la voyoit , qu'à faire des Heros fort accom-
plis , 293. Comment il feroit un Poëme Epique ,
s'il vivoit presentement , 298. Son élévation & ses
autres belles Qualités n'empêchent pas de recon-
noître le faux Caractere de ses Dieux , 306
Hypocrites , sont les plus grands Athées , 191

I

Iacques II. Roi d'Angleterre , Eloge de son Gou-
vernement , 310. *& suiv.*
Images , sont utiles & necessaires dans les Eglises
pour entretenir la Devotion , 133. *& suiv.*
Impie ,

TABLE

<i>Impie</i> , combien un vieil Impie est haïssable ,	273
<i>Industrie</i> , tient lieu de Merite en France ,	203
<i>Innocent XI.</i> Eloge de ce Pape ,	95. 101
<i>Interim</i> , ce que c'est ,	n. 31
<i>Italiens</i> , leur Musique préférée à celle des François ,	315. 316
<i>Jurien</i> , pourquoi il croit les Mysteres de l'Evangile ,	n. 102
<i>Justel</i> (Henry) son Eloge , n. 96. Avec quel regret il se voyoit obligé de vivre hors de France ,	274

L

L <i>Angue Latine</i> , en quel tems elle a été dans sa Perfection ,	15
<i>Langue Françoisse</i> , par qui elle a été mise dans sa Perfection ,	16
<i>Leti</i> (Gregorio) dans quel tems il demouroit en Angleterre ,	n. 148
<i>Louis XIV.</i> son Eloge ,	104. & suiv. 309
<i>Louvigny</i> (le Comte de) sa Beauté ,	47
<i>Louvois</i> (le Marquis de) la part qu'il a eüe aux Conversions des Réformés en France ,	320
<i>Lucain</i> , avec combien de justesse il a exprimé le Caractere de ses Heros ,	306
<i>Luigi</i> , fameux Musicien , le cas qu'il faisoit des Airs de Boiffet ,	202. & suiv.
<i>Lulli</i> , son Eloge & son Caractere ,	333. & suiv.

M

M <i>Alherbe</i> , divers Jugemens qu'on en a fait en France en divers tems ,	102
<i>Manieres</i> , nos Manieres sont tres-differentes de celles des Anciens ,	98. & suiv.
<i>Maroc</i> (Hamet ben Hamet ben Habdu Ottor Am- bassadeur du Roi de) son Eloge ,	n. 152
<i>Marquemon</i>	

DES MATIERES.

Marquemont (Denys Simon de) Archevêque de Lyon
& Ambassadeur à Rome, son Caractere, 34

Mazarin (le Cardinal) son Avarice, 281. Pourquoi
il donna sa Nièce au Duc de la Meilleraye, n. 96.
230. 231. Une faute de cette nature efface ses plus
belles Qualités, *là-même*. Comment il peut être
excusé, *là-même*. Comparé avec le Cardinal de
Richelieu, 40. 41

Mazarin (le Duc) Combien il étoit à plaindre d'a-
voir épousé la Nièce du Cardinal, 231. 232. Se
livre aux Devots du siècle, *là-même*. Fait couvrir
des Nudités, & mutiler des Statuës, *là-même*.
Dissipe le Bien immense que sa Femme lui avoit
apporté, *là-même*. Ennemi du Bon-sens, & ido-
lâtre du Fanatisme, 233

Mazarin (Hortence Mancini Duchesse de) sa Naîs-
sance, 227. Est demandée en mariage par Charles
II. Roi d'Angleterre, 228. Pourquoi le Cardinal
la donna au Duc de la Meilleraye, n. 96. 228. Est
tyrannisée par les mauvais traitemens de son Mari,
& poussée à bout par ses Visions prophetiques,
233. Forcée enfin de le quitter, elle sacrifie toutes
ses Richesses à sa Liberté & à sa Raison, 235.
Combien cette Resolution lui est glorieuse, *là-
même*. Va en Italie, 237. Repasse en France, *là-
même*. Se retire à Chambéry où elle demeure
trois ans, 238. Forme le dessein d'aller en Angle-
terre, 239. Passe en Hollande, 241. Arrive en
Angleterre, *là-même*. Combien elle y est admirée,
243. Agrémens qu'on trouvoit chez elle, *là mê-
me & suiv.* Tombe dangereusement malade, 245.
Sa Santé se rétablit, 246. On lui retient en
France ses Pierreries, 43. Son Eloge, 70. *& suiv.*
On lui demande un baiser, 111. *& suiv.* Fait im-
primer un petit Ouvrage de Mr. de St. Evre-
mond, n. 115. Pendant les six premières années
qu'elle demeura en Angleterre, elle avoit beau-

TABLE

- coup de passion pour les Sciences & les Ouvrages d'Esprit , 146. *& suiv.* Elle donne ensuite dans les Fureurs de la Bassete , 147. Quelque préjudiciable que lui fût cette Passion , elle n'a jamais pu détruire ses Charmes , 153. *& suiv.* Sa Beauté l'emporte sur celle des plus belles Femmes qu'il y ait jamais eu , 167. *& suiv.* Forme le dessein d'aller en Espagne se mettre dans le même Couvent où étoit la Connétable sa Sœur , 172. N'étoit pas assez convaincu de l'Existence d'un Dieu , *la même.* Devint inconsolable de la perte de son Amant , 186. *& suiv.* Est maltraitée dans un Sonnet de Racine & Despreaux , 218. Trompoit quelquefois Mr. de St. Evremond à l'Hombre , 219. *& suiv.* Elle aimoit aussi à le railler , 221. *& suiv.* 283. *& suiv.* Souhaite de savoir ce qu'on dira d'elle après sa Mort , n. 226. Qui est l'Auteur de ses *Memoires* , n. 228. Devient passionnée pour la Lecture des *Amadis* , 254. *& suiv.* Coupe l'Oreille de son Aumônier , n. 265. Admiroit les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* de Monsieur de Fontenelle , n. 327
- Medicis* (Marie de) Combien elle fut malheureuse , 195. *& suiv.*
- Melos* (le Comte de) son Eloge , n. 55. 57
- Merveilleux* , Ce que c'est que le Merveilleux des Poëmes des Anciens , 300. *& suiv.*
- Milon* , Aumônier de la Duchesse Mazarin , comment traité par cette Dame , 264
- Modene* (Marie de) Reine d'Angleterre , son Eloge , 312. *& suiv.*
- Monasteres* , d'où viennent les plus grands Desordres des Monasteres , 86
- Mondori* , Comedien , meurt pour avoir fait trop d'efforts à une Représentation de la *Mariane* , n. 122
- Monfleuri* , Comedien , Cause de sa Mort , 122
- Morin* , Fameux Joueur de Bassete , son Caractere , 154. *& suiv.* 327. *& suiv.*

DES MATIERES.

O

- O** *Reste*, fameux Exemple d'Amitié, ce qu'il en faut juger, 121
Ornemens, combien les Ornemens des Prêtres & des Eglises sont necessaires pour nourrir la Pieté, 137

P

- P** *Ape*, la Populace de Londres le brûle tous les ans, 101
Parure, Combien la Parure fait tort aux Beutez du premier Ordre, 42
Peres, Variations des Peres sur le Culte des Images, 98. sur le Dogme de la Realité, 135. & *suiv.*
Philippe (le Prince) de Savoye, en danger de perdre ses Benefices, 193
Poèmes des Anciens, ne doivent pas toujours nous servir de Regle, 289. & *suiv.* Leur Merveilleux comparé avec celui de la Chevalerie errante, 300. 301. Le Caractere du Poème ne rectifie pas celui de l'Impieté & de la Folie, 305
Poësie, en quel sens elle est le Langage des Dieux, 304. & *suiv.* ses Regles doivent changer selon les tems, 99. & *suiv.* 297. & *suiv.*
Poëtes; Pourquoi on a dit qu'il n'y avoit rien de plus fou que les Poëtes, 305. Comment les Poëtes de l'Antiquité peuvent être préférés aux Theologiens & aux Philosophes de ce tems-là, 306. 307
Poules, Réflexion sur les Poules de Madame Mazarin, 159
Précieuse, Caractere d'une Précieuse, 128. & *suiv.*
Prince, respect qu'on doit avoir pour la Religion du Prince, 141. 142
Protestans, Tolerance qu'on devroit avoir pour eux, 138

TABLE

Prude, son Caractere,
Pyrrhus, son Caractere,

128. & suiv.
 26

R

- R** *Acine*, passe de la Poësie à l'Histoire, 97. Faire un Sonnet contre le Duc de Nevers, où la Duchesse Mazarin est maltraitée, n. 218
- Real* (l'Abbé de Saint-) Eloge de son Histoire de *Don Carlos*, 60. 61. Est Auteur des *Memoires* de la Duchesse Mazarin, n. 218
- Realité*, les Peres ne conviennent pas entr'eux sur le Dogme de la Realité, 139. La Realité des Calvinistes n'est pas moins difficile à comprendre que celle des Catholiques, 140
- Regime*, son utilité, 161. 161. Comment doit être ménagé, la-même.
- Religion*, Ce n'est pas la Raïson qui nous fait changer de Religion, 87. 88. La Morale est la plus sûre partie de la Religion, la-même. Il seroit à souhaiter que la Religion eût plus ou moins de pouvoir sur le Genre humain, 200. Ses Avantages pour les veritables Devots, 270. 271. & suiv. Effets qu'elle produit dans l'esprit des autres, la-même. Jugement que fait le Public de ces deux sortes de personnes, la-même. Liens qui attachent un Homme à la Religion où il a été élevé, 144. & suiv. Egards que l'on doit avoir pour la Religion de son Pays, la-même.
- Religion Catholique*, dans quel Pays on pourroit la trouver dans sa pureté, 141
- Religion Reformée*, comment a été détruite en France, 320. 321
- Religion* du Prince, voyez *Prince*.
- Rets* (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) divers jugemens qu'on fit sur sa Retraite, 271. 273
- Richelieu* (le Cardinal de) ses bonnes Qualités, 26.

DES MATIERES.

- & suiv.* ses défauts , 34. *& suiv.* Comparé avec
 le Cardinal Mazarin , 41
Roche-Guilheu (Mademoiselle de la) son Eloge , n.
 51. 52
Rodogune , Tragedie de Corneille , défendue , 59.
& suiv.
Ruvigny (le Marquis de) ses liaisons avec Monsieur
 de Turenne , 123
Rux (Madame du) envoyée en Angleterre par le
 Duc Mazarin , pour engager la Duchesse sa Fem-
 me à se retirer dans un Convent , 189

S

- S** *Acrement* , Adoration du Sacrement , voyez *Ado-
 ration.*
Sage , le Sage peut s'abandonner impunément à l'A-
 mour des Femmes , & pourquoi , 117
Salomon , son attachement pour les Femmes , 115
 Les aime différemment selon ses différens âges ,
 117. *& suiv.* Si on a eu raison de blâmer sa con-
 duite à cet égard-là , 119
Santé ; Maximes pour conserver la Santé , 161. 162
Savans , leurs vaines Occupations , 318. *& suiv.*
 Sterilité de leur Genie pour le Commerce des
 Honnêtes-gens , 320
Scipion , dans quel sens il doit être loué de sa Con-
 tinence , 115
Shakespear , Poète tragique Anglois , sa Mort , n. 154
Senecterre (Monsieur de) se marie sur ses vieux
 jours , 120. Ce qu'il disoit pour se justifier auprès
 de ceux qui le blâmoient , *là-même.* Son Amitié
 pour le Maréchal d'Estrées , 113
Simon (Richard) avoit dessein de faire imprimer à
 Londres son *Histoire Critique du Nouveau Testa-
 ment* , n. 148
Sylla

T A B L E

Sylla, sa Dictature lui étoit à charge, 180. Il s'en démet, *la-même.*
Syphax, pourquoi il s'abandonna aux Volontés de Sophonisbe, 119

T

T *Emperament*, Combien la diversité des Tempéramens a de part aux divers sentimens qu'ont les hommes sur la Religion, 87
Theophile, divers jugemens qu'on a fait en France de ses Poësies, 201. 202
Thomond (Henri O Brian, Comte de) grand Pairieur aux Combats des Coqs, 154
Tolerance, les Catholiques & les Protestans devroient se l'accorder reciproquement, 138. & suiv.
Trape (l'Abbaye de la) le Duc Mazarin auroit dû s'y retirer, 96. Ce qu'on doit penser des Austérités de la Trape, 111
Turenne (le Vicomte de) comment il comparoit les vûes du Cardinal de Richelieu avec celles du Cardinal Mazarin, 41. Son Amitié pour Monsieur de Ruvigny, 123

V

V *Aste*, quelle est la veritable Signification de ce Mot, 18. & suiv. Dans quel sens on peut dire qu'un Homme a l'*Esprit vaste*, 22. & suiv.
Verdure, Vers contre la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre, 337
Vice, ce qui fait ordinairement quitter le Vice, 276. Deux impressions differentes qu'il fait sur nous, *la-même.*
Vie de l'Homme, à combien de Malheurs elle est sujette, 279. & suiv.
Vieillard,

DES MATIERES.

- Vieillard* , Caractere d'un Vieillard , 150
Vieillards , Caractere de deux Vieillards , dont l'un
 est amoureux , & l'autre a renoncé à l'amour , 1.
 & suiv.
Vieilles-gens , s'il leur est permis d'être amoureux ,
 208. & suiv. Quelles Femmes sont les plus pro-
 pres pour leur Commerce , 74. & suiv.
Vieillesse , ce qu'elle est par rapport aux Femmes ,
 n. 131
Virgile , la Beauté de son *Eneide* , ne sauroit cacher
 le peu de Merite d'Enée , 306. En quoi il est in-
 ferieur à Lucain , 307
Vossius (Isaac) son entêtement pour la Chine , 341
 & pour la Grandeur de l'ancienne Rome , n. 147.

W

- W** *Eymar* (le Duc de) perd la Bataille de *Nort-*
lingue , 38
Wrangel , General des Troupes Suedoises , 106
Wurts , comment il concevoit qu'on pouvoit accor-
 der les differens des Chrétiens sur la Religion , 87

Fin de la Table du quatrième Tome.



